3

1
2
3

2	3
5	6

LES
MONOLOGUES LASSALLE
SÉRIEUX ET COMIQUES,

Recueil pour Dames, Messieurs,
Jeunes Filles, Jeunes Gens, Fillettes
et Petits Garçons,

plus de 200 Monologues choisis parmi les

Auteurs Français et Canadiens-Français

PAR

EUGÈNE LASSALLE,

Officier de l'Instruction publique de France,
Fondateur et Directeur du Conservatoire Lassalle,
Professeur d'Éloquence parlée
au Collège de Montréal.

EN VENTE
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
DU CANADA ET DES ÉTATS-UNIS.

—

MONTRÉAL
1914-1915



EUGÈNE LASSALLE.

Je dédie ce recueil à tous mes élèves du passé, du présent et de l'avenir.

E. L.

INTRODUCTION.

Ce n'a pas été sans une certaine appréhension que j'ai entrepris de compiler ces *Monologues*, désireux que j'étais d'essayer de plaire à tous, petits et grands.

Ce travail, en apparence si facile, présentait certaines difficultés. Il a fallu m'attacher à une scrupuleuse sélection, à la variété, et aussi à un choix judicieux des morceaux qui devront offrir un attrait à ceux qui les diront et à ceux qui seront appelés à les entendre, car il y a de très beaux vers qui sont admirables pour le liseur, mais dont l'intérêt s'amoindrit à la lecture à haute voix ou à la récitation.

Il y a poèmes à lire et poèmes à dire.

Aussi, parmi les auteurs français, et sans oublier les poètes canadiens auxquels je me suis fait un agréable devoir de consacrer une bonne place, j'ai fait un choix en vue de la récitation, cet art si utile et si charmant.

Selon moi, un recueil nouveau, pour avoir raison d'être, doit se distinguer des autres. Un très grand nombre de ces publications ne peuvent, pour plusieurs raisons, pénétrer partout ; c'est pourquoi j'ai voulu, tout en sortant de la banalité et de la routine, que ces *Monologues* puissent être accueillis dans les familles et les maisons d'éducation sans crainte de froisser aucun sentiment.

Développer par le livre l'intelligence, l'imagination, la sensibilité et le bon goût, maintenir le prestige et l'influence de la LANGUE FRANÇAISE, la faire aimer davantage par de beaux récits, tel est le but que je me suis proposé en présentant ce recueil qui vient peut-être à son heure et qui, je le crois, répond à un besoin.

EUGÈNE LASSALLE.

AVANT UNE SÉANCE RÉCRÉATIVE.

HORTENSE BARRAU.

Salut, mesdames et messieurs ;
Vous dont la flatteuse présence
Rend les cœurs et les fronts joyeux,
Laissez notre reconnaissance
Vous faire hommage de ses vœux....
Ainsi que l'ordonne l'usage,
Après ce trop court compliment,
Je devrais, au pompeux langage,
Recourir pour mon boniment ;
Et, d'une voix partant de l'âme,
Exalter déjà les attraits
De notre merveilleux programme,
Dont nous augurons plein succès....
Mais du plaisir de la surprise,
Faut-il léser les spectateurs?
Oh ! non.... Mieux vaut que je leur dise
Simplement le but des acteurs.
Bientôt, sur la scène du monde,
Ils auront leur rôle à remplir :
Pour que la vertu surabonde
Dans le personnage à fournir,
Ils font ici l'apprentissage,
Au milieu des amusements,
De la noblesse et du courage,
Des héroïques sentiments.
C'est une école de sagesse
D'où l'on bannit l'austérité,
Car l'on y sait unir sans cesse :
Le bien, le grand et la gaîté.
Et maintenant, mes belles dames,
Et vous aussi, mes beaux messieurs,
Dédaigneux des vaines réclames,
Vous nous pressez d'ouvrir nos jeux....

Haut le rideau !.... Vive la fête
Qui nous promet tant de bonheur,
Si vous agréez la requête
Qu'on vous présente de tout cœur !
La voici donc. Veuillez d'avance
Régler que nos appointements
Vous les payerez par l'indulgence
Et par vos applaudissements.

LES YEUX.

SULLY PRUD'HOMME.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre ;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible ;
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible.

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

LA VENGEANCE DU PRÊTRE.

MARQUIS DE SÉGUR.

Le malade gisait sur sa funèbre couche,
De mauvaises lueurs lui passaient dans les yeux,
L'horreur du soir rendait son aspect plus farouche,
Des mots entrecoupés s'échappaient de sa bouche,
Et ses regards mourants ne cherchaient point les cieux.
Sa femme dans un coin priait agenouillée,
Cachant dans ses deux mains sa figure mouillée
De larmes sans douceur, car celui qui souffrait
Souffrait sans espérance et doublement mourait.
Il mourait dans son corps, il mourait dans son âme,
Ce qui restait encor de vivant en son œil
Semblait braver le Dieu qu'importunait sa femme,
Et la mort, l'entourant déjà de son linceul,
Ne laissait plus en lui rien d'entier que l'orgueil.
Impassible témoin de sa lente agonie,
Discoureuse immuable en sa mobilité,
L'horloge disait l'heure, et sa monotonie
Communiquait au temps un air d'éternité.
Une flamme brûlait et tremblotait dans l'ombre,
Comme un cierge mourant posé près d'un tombeau.
On ne pouvait prévoir lequel dans la nuit sombre
S'éteindrait le premier, de l'homme ou du flambeau.
La porte s'entr'ouvrit, et la forme d'un prêtre
Se dresse sur le seuil. En le voyant paraître,
La femme tressaillit et s'écria : "C'est lui !
Ayez pitié, Seigneur, et touchez ce rebelle !
Ce ne sera jamais, si ce n'est aujourd'hui."
"C'est lui !" dit le mourant, en tressaillant comme elle ;
Et la haine un moment ralluma sa prunelle.
Le prêtre doucement du pécheur s'approcha,
Comme sur un berceau vers son lit se pencha,
Lui parla du pardon, de cette heureuse vie
Sans larmes et sans fin, dont la mort est suivie.
Vains efforts de l'amour ! Ces paroles du ciel
Aux lèvres de l'impie appelaient le blasphème

Et tombaient sur son cœur comme un torrent de fiel.
Ce prêtre qui l'osait aimer malgré lui-même,
Qui venait près de lui prier en gémissant,
Lui semblait insulter à son heure suprême.
Ne pouvant repousser le vieillard bénissant,
Il lui voulut du moins cracher à la figure ;
Mais la force trahit son mépris impuissant,
Et le drap seul reçut sa bave et son injure.
L'homme de Dieu frémit ; il recula d'un pas,
Puis revint droit au lit et, collant son visage
Aux lèvres du pécheur : "Ne vous fatiguez pas,
Mon pauvre ami, crachez, si cela vous soulage.
Voici ma joue." Il dit, et priant Dieu tout bas
Pour ce méchant, tranquille il attendit l'outrage.
Un silence se fit. Tout à coup, sur son front
Qu'il tenait incliné, prêt à boire l'affront,
Il crut sentir passer quelque chose d'humide
Qui coulait lentement : au fond de l'œil aride,
Des pleurs s'étaient formés. Il sentit un baiser
Chercher avec effort sa joue et s'y poser.
La haine était vaincue ; et pleine de tendresse
L'insulte sur son cœur vint mourir en caresse.
Oui, la haine était morte et cédait à l'amour,
Le désespoir avait fait place à l'allégresse,
Et l'éternelle nuit à la beauté du jour.
Le mourant renaissait : malgré la mort voisine,
Ses regards se noyaient dans une paix divine.
Du pécheur endurci, d'un mot, en un clin d'œil,
L'humilité du saint avait brisé l'orgueil.
L'amour, hôte nouveau, remplissait sa poitrine
Et lui donnait le ciel : sous le signe de croix,
Il courbait en pleurant sa tête pardonnée.
Il priait, et sa voix, d'elle-même étonnée,
Disait avec transport et redisait : "Je crois !"
Le prêtre l'assista jusqu'à l'heure suprême.
Quand la mort arriva, ses lèvres, autrefois
Ouvertes à la haine et promptes au blasphème,
Laissèrent doucement couler ce seul mot : "J'aime !"
Puis, tranquille, il entra dans son éternité....
....Et voilà de tes coups, ô sainte Charité !

SI J'ÉTAIS PETIT GARÇON.

FERNAND BEISSIER.

Chacun désire quelque chose :
L'un c'est ceci, l'autre cela,
Préférant souvent et sans cause
Ce qu'il n'a pas à ce qu'il a.
Celle-ci soupire et regrette
D'avoir à dire sa leçon ;
Celle-là songe à sa toilette.
Moi, je voudrais être garçon !

Être un petit garçon ! Mon rêve !
Cela vous paraît surprenant ?
Mais laissez du moins que j'achève
Jusqu'au bout mon raisonnement.
Vous serez forcés, j'en suis sûre,
De convenir que j'ai raison.
C'est une erreur de la nature !
Ah ! si j'étais petit garçon !

D'abord, jouer à la poupée
Ne m'amuse plus maintenant.
C'est une chose démodée,
Puis ça se casse trop souvent.
Faire la maman, ma parole,
Avec un bébé de carton,
Avouez que ce n'est pas drôle !
Ah ! si j'étais petit garçon !

Lorsque l'on est petite fille,
Il faut se tenir sagement,
Être douce, calme et gentille,
Et jouer très tranquillement.
Un garçon, c'est tout le contraire,
Et j'en cherche en vain la raison....
Quel tapage je pourrais faire
Si j'étais un petit garçon !

D'abord, je porterais culotte,
C'est plus facile pour courir ;
Et la culotte, ça dénote
Qu'on doit toujours vous obéir.
Du moins c'est ainsi d'ordinaire ;
Car, entre nous, à la maison
Papa fait toujours le contraire.
Ah ! si j'étais petit garçon !

J'aurais, tout comme mon grand frère,
De la moustache. Et, sans grand mal,
Comme mon parrain, je l'espère,
Je serais au moins général.
Comme lui, je ferais la guerre ;
Mais hélas ! avec un jupon,
On ne peut être militaire....
Ah ! si j'étais petit garçon !

Oui, mais jamais la chose est-elle
Possible ? — Non, assurément ;
Et quand on naquit demoiselle
On le reste éternellement.
Envers nous — et je m'en étonne —
On agit par trop sans façon,
Car on ne consulte personne
Pour devenir fille ou garçon !

LE VOYAGE AU CIEL.

LOUIS RATISBONNE.

" Comment peut-on monter au ciel ? Il est si haut !
— Je n'en sais rien, sinon, car c'est un grand mystère,
Que nous avons au cœur des ailes, et qu'il faut,
Pour monter là, ne pas les salir sur la terre.
— Ah ! je voudrais voler au ciel : il est si bleu !
— Tu le peux.
— Et comment ?
— En disant ta prière.
Prie, et tu partiras, et sans quitter ta mère.
Prier, c'est être au ciel, puisqu'on parle avec Dieu ! "

BÉBÉ DORT.

NAPOLÉON LEGENDRE.

Il est midi. La chambre est sombre ;
A la fenêtre on a cloué,
Pour donner du frais et de l'ombre,
Un grand châle à carreaux, troué.

Dans un coin, la paupière close,
Sur son oreiller de duvet,
Le bébé doucement repose,
Et le chien dort à son chevet.

Alentour, tout se fait tranquille,
On n'entend que le vieux coucou,
Balançant sa tige mobile,
Accroché là-bas à son clou.

A travers les trous du vieux châle,
Que son poids fait partout plisser,
Un rayon de lumière pâle
De temps en temps vient se glisser.

Dans l'autre chambre, le potage
Se met sur la table, fumant ;
Le père rentre de l'ouvrage,
Joyeux. Mystérieusement,

La mère, le doigt sur la bouche,
Par la porte ouverte à demi
Lui montre, dans un coin, la couche
Où bébé repose endormi.

Un bras replié sur la tête
Colle au front ses cheveux mouillés ;
De la couverture indiscrète,
On voit sortir deux petits pieds.

Eux se regardent en silence,
Tout émus, la main dans la main,
Pendant qu'à part soi, chacun pense :
Il aura six mois demain.

POUR LES PAUVRES.

VICTOR HUGO.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse et la joie au front des conviés,

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré ?

Songez-vous qu'il est là, sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège ?
Et qu'il se dit tout bas : "Pour un seul, que de biens !
A son large festin que d'amis se récrient !
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.
Rien que dans leurs jouets, que de pain pour les miens !"

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau.

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre !
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : "Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang."

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux,
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! Il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : "Il a pitié de nous !"
Afin que l'indigent que glace les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel.
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel.



UN ÉVANGILE.

François Coppée.

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Génésareth,
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
La veuve d'un pêcheur, en long voile de deuil,
Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.
Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,
Le Maître et son ami voyaient sans être vus.

Soudain un de ces vieux dont le tombeau s'apprête,
Un mendiant, portant un vase sur la tête,
Vint à passer, et dit à celle qui filait :
"Femme, je dois porter ce vase plein de lait
Chez un homme logé dans le prochain village.
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge,
Les maisons sont encore à plus de mille pas,
Et je sens bien que seul je n'accomplirai pas
Ce travail, que l'on doit me payer une obole."

La femme se leva sans dire une parole,
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase, et s'en fut avec le misérable.
Et Pierre dit : "Il faut se montrer secourable,
Maître, mais cette femme a bien de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison
Pour le premier venu qui s'en va sur la route.
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute
Quelque passant eût pris son vase, et l'eût porté."
Mais Jésus répondit à Pierre : "En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir."

Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte ;
De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit ;
Puis, se levant, il fit signe à Pierre, et partit.
Et, quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva — sans deviner jamais par quel ami —
Sa quenouille filée et son fils endormi.

L'AIGLE.

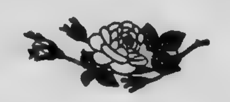
CHARLES GILL.

Dans cette cage où des bourreaux l'avaient jeté,
L'espérance faisait frémir ses grandes ailes,
Et, sans que le malheur eût vaincu sa fierté,
Son regard convoitait les sphères éternelles.

Je mis fin à l'horreur de sa captivité ;
Son âme illumina ses puissantes prunelles,
Quand, déployant l'ampleur de ses formes si belles,
Il monta dans l'azur et dans la liberté....

Si ton cœur me garde de la reconnaissance,
Tu peux payer bien cher ta simple délivrance,
Toi qui fuis maintenant vers les astres de Dieu.

Conquérant de l'espace, emporte ma mémoire !
Daigne m'associer à ton immense gloire,
Lorsque tu planeras dans le beau pays bleu !



LE CHEVEU BLANC.

FERNAND BEISSIER.

Au miroir je me regardais —
Quelle est celle de nous, soit-elle peu coquette,
Qui ne s'y regarde jamais?
Le miroir n'est-il pas l'ami sûr, qu'en cachette
On consulte dans bien des cas,
Qui vous fait bouder ou sourire,
Mais à qui l'on se fie et qui ne trahit pas,
Car il en aurait trop à dire,
S'il pouvait parler. — J'étais là,
Rêvant de ceci, de cela,
De tout, de rien, de mille choses,
Du dernier cotillon, d'un vieux bouquet de roses
Que je venais de retrouver, quand, sans savoir
Dans quel coin de mon tiroir
J'allais soudain chercher ma pensée,
Je me dis que le temps qui ne laissait aux fleurs
Et leur parfum et leurs couleurs
Que l'espace d'une journée,
Nous mesurait aussi la jeunesse. — Comment?
Vous riez? Vous croyez donc qu'il est impossible
De penser, une fois au moins, sérieusement —
L'esprit est vagabond et bizarre au possible,
Qu'on soit demoiselle ou garçon,
Chacun le suit à sa façon.
Je pensais donc que le temps passait, et que l'âge
Viendrait. J'avais seize ans, j'en aurais vingt bientôt,
Puis trente.... puis.... Le courage
Me manquait pour compter. Comme l'on vieillit tôt,
Pourtant! Les ans passent pour tout le monde!
Et l'heure arriverait où mon doigt, tout tremblant,
Découvrirait mon premier cheveu blanc
Se cachant tout honteux sous une boucle blonde!
Oh! ce premier signal que l'hiver va venir!
Que votre jeunesse est partie,

Pour ne jamais plus revenir,
Je le voyais déjà ! Quelle serait donc la vie,
Alors ? Car adieu les rires joyeux !
Adieu le bal ! Adieu les danses !
Adieu les douces confidences
Faites à ce miroir, qu'hélas ! nos pauvres yeux
Ne doivent plus chercher, à cette heure c... elle
Où si triste est la vérité !
Nul bonheur ne vous reste alors ; ...t d'un coup d'aile,
Le vent vous a tout emporté !
Je me voyais soudain vieille, avec des toilettes
Étranges, ne souriant plus, grondant toujours,
N'ayant que le regret de mes anciens beaux jours,
Une canne à la main et portant des lunettes !
C'était affreux ! Pourquoi vieillir vraiment !
Ne pourrait-on toujours rester jeune et jolie ?
Ce serait si simple et charmant ?
Mais j'éclatais de rire alors ! Quelle folie
Par l'esprit ainsi me passait ?
Est-ce que grand'mère était
Laide ? Est-ce qu'elle portait
Des lunettes ? N'aimait-elle donc plus à rire ?
Et n'était-il pas doux et charmant, son sourire
Que ses beaux cheveux blancs semblaient
Éclairer ? N'était-elle pas toujours coquette ?
Et n'était-elle pas jolie encore en sa toilette
De vieille ? Mais jamais des larmes ne tremblaient
Dans ses yeux ! Au contraire, elle riait sans cesse,
Heureuse de nous voir rire. Disant qu'en nous
Comme un souvenir, plus qu'elle-même doux,
Elle retrouvait sa jeunesse !
Le cœur ne passe pas comme passent les fleurs !
Et si quelques plaisirs s'en vont, il en vient d'autres !
Et, comme nous avons les nôtres,
Les cheveux blancs doivent avoir les leurs !
Je ferai, j'en suis sûre, une petite vieille
Adorable et coquette ! Et déjà je me vois
A grand'maman toute pareille,
Jolie autant qu'autrefois,
Sous mon bonnet de fleurs ! Sans regret et sans plainte,

Je veux dès aujourd'hui vieillir en souriant !
Tu peux donc apparaître, ô premier cheveu blanc !
Quand l'heure sonnera, va, montre-toi sans crainte,
Car je t'accueillerai tranquille, sachant bien
Que vieillir ici-bas n'est rien,
Si le cœur reste jeune ; et que pour tous les âges
Dieu fit des bonheurs différents,
Les uns plus bruyants, les autres plus sages,
Mais tous aussi doux et charmants !
Et puis, pour faire encor notre automne plus belle,
D'autres autour de nous viennent nous rajeunir !
Et le temps peut alors nous toucher de son aile.
Aux baisers des petits éclôt le souvenir !
Si [illegible]n, vous le voyez, qu'à tout prendre, à tout dire,
Qu'on ait des cheveux blancs, ou bien des cheveux blonds,
On peut toujours aimer, être aimée et sourire.
Nos cœurs restent pareils, s'il neige sur nos fronts !

EXTASE.

VICTOR HUGO.

J'étais seul près des flots par une nuit d'étoiles,
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel,
Et les bois et les monts et toute la nature
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu,
Et les flots bleus que rien ne gouverne et n'arrête
Disaient en recourbant l'écume de leur crête :
C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu !

PREMIER CHAGRIN.

JEAN CHARBONNEAU.

Par un printemps plein de clarté,
J'allai dans un jardin de roses,
Exquises en leur pureté,
De tantôt seulement écloses.

Avec la sveltesse des lis,
Au milieu des vases de marbres,
Pendaient les branches des grands arbres
Perdus dans les profonds taillis.

Par-ci par-là, dans les allées,
Des bouleaux dans le blond matin
Montraient leurs robes de satin,
Claires blancheurs immaculées.

Et la brise avec ses chansons,
Par l'aube lentement bercées,
En frissonnant dans les buissons,
Avait des langueurs oppressées.

Et comme je penchais mon front
Sur ces roses aux reflets pâles,
Je vis des pleurs couleurs d'opales
Que la nuit, du grand ciel profond,

Avait laissé tomber sur elles ;
Et les fleurs aux parfums subtils
Laissaient couler de leurs pistils
Des larmes sur leurs tiges frêles....

J'ai versé des pleurs aussi, moi,
Et m'en suis allé par la plaine ;
Et mon cœur partagea leur peine,
Sans pouvoir comprendre pourquoi.

Aussi, parmi toutes les choses
Que je vis de par les chemins,
Le premier d'entre mes chagrins,
C'est d'avoir vu pleurer des roses.

MARIAGE D'OISEAUX.

JACQUES SAVANE.

Entre les branches d'un vieux chêne,
Installée au hasard, sans gêne,
Quand survint le dernier printemps,
Vivait en de joyeux instants,
Dans sa famille, une fauvette.
Ils étaient trois dans la cachette :
Papa, maman, le rejeton,
Fillette au cœur plein d'abandon.

Dans la forêt du voisinage,
Sous l'abri de l'épais feuillage,
Une famille de pinsons,
Au centre de discrets buissons,
Avait, seule, élu domicile ;
Dans le calme et coquet asile,
Sous l'ombrage d'un noisetier,
Ils élevaient leur héritier.

Un jour que la maman Fauvette,
Pour l'agrément de sa fillette,
Au bois se promenait gaîment,
Elle croisa subitement,
Au détour d'une branche verte,
Notre pinson qui, je crois, certe,
S'était placé sur le chemin
Pour mieux entendre leur refrain.

Ce qui se passa par la suite,
La brise dans sa douce fuite,
Seule, en emporta le secret,
Sans en trahir l'aveu discret.
Et, dans les nuits de clair de lune,
Les étoiles, de leur tribune,
Écoutèrent nos amoureux
Chanter leur rêve bienheureux.

Chez les parents, selon l'usage,
Papa Pinson, plein de courage,
Alla pour son fils demander
Qu'on lui voulût bien accorder
La patte de Mademoiselle.
A cette importante nouvelle,
Papa Fauvette, très flatté,
Dit : "Nous verrons ça cet été."

Le pinson, en oiseau d'affaire,
Sut le plus habilement faire
Allusion — sans laisser voir —
A la dot que devrait avoir
Fauvette au jour du mariage,
Pour monter son petit ménage.
Sur ce, en langage d'oiseaux,
Le papa lui tint ce propos :

"Mon cher Pinson, dans ma famille,
Quand nous marions une fille,
— Je vous en fais le simple aveu —
Nous lui laissons la dot que Dieu
Donne à Fauvette : sa jeunesse,
Son chant d'amour et sa tendresse ;
Pour héritage, la forêt,
Et du bonheur le grand secret.

Cher voisin, voilà ma réponse,
Je vous la donne sans semonce,
Avec l'espoir que votre cœur
Honnête et bon sera vainqueur
D'un préjugé fort méprisable
Pour un sentiment véritable."
Et ces oiseaux, en bons parents,
Jurèrent d'unir leurs enfants.

Sous les doigts rosés de l'aurore,
Qu'un doux rayon de soleil dore,
Dans les parfums d'un frais matin,
Fut prononcé, sous un vieux pin,
Le mot final de l'amourette

De gai Pinson et de Fauvette.
Et ce jour entendit la voix
Du vrai bonheur dans les vieux bois.

Mortels, au printemps de la vie,
Quand la sagesse vous convie
A choisir, sur votre chemin,
L'âme sœur qui sera demain
Votre compagne sur la terre,
Aimez d'amour, c'est le mystère
Du bonheur, unique trésor
Que nul n'achète au poids de l'or.

LE MARMOT À L'ÉGLISE.

LOUIS RATISBONNE.

En silence l'on se pressait
Dans la cathédrale profonde.
L'église était pleine de monde,
Et l'orgue seul retentissait.
"Regarde-donc, ma bonne Lise,
Le gendarme ! " dit un marmot....
"Sa grande canne !
— Pas un mot !
On ne parle pas à l'église.
— Eh bien ! je ne dirai plus rien."
L'enfant, fidèle à sa promesse,
Ne souffle mot pendant la messe
Et tout le temps se tient très bien.
Le prédicateur monte en chaire.
Alors, le désignant : "Holà !
Ma bonne, il parle, celui-là,"
Dit l'innocent, "fais-le donc taire !
— Celui-là seul, dans le saint lieu,"
Dit la bonne, "peut à son aise
Parler sans que cela déplaise,
Parce qu'il parle au nom de Dieu ! "

LA MORT
DU PÈRE ANNE DE NOUE.

A.-Basile Routhier.

Un soir, le vent pleurait comme un glas funéraire,
La neige sur les champs roulait ses tourbillons,
Les forêts se plaignaient et tordaient leur crinière,
Et la lune mourante éteignait ses rayons.

Un vieillard cheminait à travers la campagne ;
Les raquettes aux pieds, il marchait à grands pas ;
Convaincu que son Dieu le voit et l'accompagne,
Il suivait un chemin qu'il ne connaissait pas.

Il allait au hasard, et, comme une avalanche,
La neige autour de lui croulait du firmament
Et semblait un réseau tissu de laine blanche,
Pour servir de linceul au voyageur errant.

Pas une étoile d'or au front de la nuit sombre,
Pas une trace humaine indiquant le chemin ;
Sur le désert glacé, tout s'effaçait dans l'ombre.
Où s'en allait-il donc, le pauvre pèlerin ?

Il allait où s'en vont ceux que le Christ rallie,
Et qui du Golgotha gravissent le sentier ;
Où s'en allaient jadis ses maîtres dans la vie,
L'illustre saint Ignace et saint François-Xavier.

Il allait dans la nuit répandre la lumière,
Et dans les cœurs glacés jeter le feu sacré ;
Aux souffrants il allait enseigner la prière,
Cet élixir de l'âme et du cœur ulcéré....

Son cœur est toujours ferme, et son âme inflexible ;
Mais ses membres, raidis par le froid et la nuit,
Refusent de servir son courage invincible ;
Et, malgré lui, sa marche, hélas ! se ralentit.

A travers ses haillons un vent glacé pénètre ;
De fatigue et de faim son corps est épuisé,
Un sommeil accablant s'empare de son être,
Et sur un banc de neige il est tombé, brisé.

Entrevoyant alors la fin de sa carrière,
Il creusa dans la neige un lit pour son sommeil ;
Au ciel il adressa sa dernière prière,
Et, calme, il attendit l'heure de son réveil.

A genoux et les bras en croix sur sa poitrine,
Il regarda le ciel et s'écria : Jésus !
Il venait d'entrevoir la demeure divine,
Et s'endormit en paix du sommeil des élus.

Le vent pleurait toujours comme un glas funéraire,
La neige sur les champs roulait ses tourbillons,
Les forêts se plaignaient et tordaient leur crinière,
Et la lune mourante éteignait ses rayons.

À UNE MAÎTRESSE DE COURS.

MARIA TRÉCOURT.

Comment, chère maîtresse, exprimer tous nos vœux,
A vous qui nous guidez au champ de la science ?
Dans nos âmes versez cette heureuse semence
Qui germe sur la terre et se moissonne aux cieux !
Pour peindre notre amour il nous faudrait des pages,
Mais vous en pouvez lire un reflet dans nos yeux.
Ainsi que nos baisers ils vous parleront mieux :
L'éloquence du cœur traduit tous les langages.

LE PATER DU MOURANT.

P. DELAPORTE, S. J.

Il est là, haletant, brisé par l'agonie,
Ses moments sont comptés et sa course est finie ;
Dans une heure peut-être, ou ce soir, ou demain,
La mort sur ce front pâle aura posé sa main.
Hier, c'était le succès, l'amitié, l'espérance,
Puis, plus rien ; plus de bruit ; déjà l'indifférence....
L'ombre gagne déjà ce regard affaibli ;
Le râle tout à l'heure, et dans huit jours l'oubli....
L'agonisant s'agite, il gémit, sur sa couche,
Des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche,
Le regret l'envahit avec le souvenir ;
Gloire, fêtes, bravos, tout cela va finir....
Il écoute, il attend. Quel silence et quel vide !....
La lampe, sur les murs répand un jour livide ;
Là-bas, sur l'acajou, le regard du mourant
Voit ses livres écrits ou jetés en courant,
Livres faits de scandale et parfois de blasphème,
Livres dont a vu rougir le vice même.
Pour ces pages d'enfer que la vertu maudit,
Il moissonna de l'or et Paris l'applaudit.
Mais, qu'importe Paris, lorsque la mort s'approche ?....
Tous ces livres honteux sont là, comme un reproche,
Et Dieu va le juger.... Mais lui ne le sait pas,
Dans la vie, au hasard, il dirigea ses pas,
Sans but, au gré du vent, du bruit, de la folie....
Son âme, il s'en souvient pour l'avoir avilie ;
Mais Dieu, le connaît-il ?.... Surtout, l'a-t-il aimé ?....
S'il le connaît, hélas ! c'est qu'il l'a blasphémé.
Fils d'un siècle d'orgueil, il meurt dans l'ignorance ;
Il eut quelques remords mais point d'humble espérance ;
La foi n'écrivit point dans son âme d'enfant
Ces biens qu'elle promet, ce mal qu'elle défend.
Du matin de la vie à cette heure dernière,
Ses lèvres ni son cœur n'ont dit une prière.

Aux plis de sa mémoire il chercherait en vain,
Pour adoucir l'arrêt de son Juge divin,
Pour toucher sa clémence et pour fuir l'anathème,
Le mot qui dit : Pardon ou qui dirait : Je t'aime !
Mais un ange le dit pour ce pauvre ignorant ;
Un ange est à genoux près de l'homme mourant.
La sœur de charité qu'émeut tant de misère,
A ses côtés, sans bruit, déroule son rosaire,
Disant pour ce chrétien qui jamais ne pria,
L'humble Pater Noster, l'humble Ave Maria.
L'homme écoute : O ma sœur, dites, dites encore,
Dites ces mots si beaux et si doux que j'ignore ;
Notre Père des Cieux. Que c'est beau, que c'est doux !
Prier ; je veux prier comme vous avec vous....
La foi du baptisé s'éveille et se ravive ;
Notre Père, dit-il, que votre règne arrive....
Mon Dieu, régnez sur moi qui descends au tombeau,
Que votre volonté soit faite.... Oh, que c'est beau !....
Vrai miracle d'amour que la foi sainte opère,
L'homme qui blasphémait disait à Dieu—Mon Père !
Il l'appelait d'un cœur confiant et contrit,
Avec ces mots divins que Jésus nous apprit.
—Notre Père, sauvez un pauvre enfant rebelle,
Père, vous êtes bon.... Que la prière est belle !....
L'espérance dans l'âme et les pleurs dans les yeux,
Il mourut en disant : Notre Père des Cieux !....



VAUQUELIN.

ALPHONSE BEAUREGARD.

Sainte-Foye avait lui comme un dernier éclair,
Et Lévis retraitait.
                    Les hauts vaisseaux de mer,
Accourus pour sauver Murray de la tourmente,
Toutes voiles dehors, gagnaient sur *l'Atalante*
Dont Vauquelin couvrait sa flotte de transports.
Montréal approchait.
                    D'un furieux accord,
Cent gueules de métal ont déversé leur haine,
Et les rives du fleuve et les bois de la plaine,
Où palpite une race à son berceau,
Vibrent, sous le canon, comme un vivant écho.
Deux heures sans répit, courant à la victoire,
Les boulets meurtriers suivent leur trajectoire.

Son pont couvert de morts, *l'Atalante* s'est tu,
Et Vauquelin debout, indomptable, têtu,
Regarde les sabords des frégates anglaises
Qui, dans un ronflement continu de fournaises,
Sur son vaisseau désemparé crachent l'enfer.
Le seul cri des blessés répond aux voix de fer.
Peu à peu les Anglais stupéfaits du silence,
Voyant toujours flotter, hautains, les lys de France,
Cessent le tir.
                    —" Pourquoi, Vauquelin, ne rends-tu
Ce drapeau de combat, si tu te sais vaincu?
Si tu ne l'es, que tes canons lancent la foudre!"
—" Mes canonniers sont morts et je n'ai plus de poudre.
Qu'on vienne le chercher, ce drapeau que je tiens.
J'abats le pavillon des autres, pas le mien."

LES IMPRÉCATIONS DE BARRABAS.

VICTOR HUGO.

Et Barrabas debout, transfiguré, tremblant,
Terrible, cria :

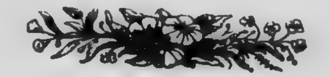
—" Peuple, affreux peuple sanglant,
Qu'as-tu fait? O Caïn, Dathan, Nemrod, vous autres,
Quel est ce crime-ci, qui passe tous les nôtres?
Voilà donc ce qu'on fait des justes ici-bas.
Populace, à ses pieds jadis tu te courbas,
Tu courais l'adorer sur les places publiques,
Tu voyais sur son dos deux ailes angéliques,
Il était ton pasteur, ton guide, ton soutien.
Dès qu'un homme paraît pour te faire du bien,
Peuple, et pour t'apporter quelque divin message,
Pour te faire meilleur, plus fort, plus doux, plus sage,
Pour t'ouvrir le ciel sombre, espérance des morts,
Tu le suis d'abord, puis tout à coup tu le mords,
Tu le railles, le hais, l'insultes, le dénigres.
O troupeau de moutons d'où sort un tas de tigres,
Quel prix pour tant de saints et de sublimes combats !
Celui-ci, c'est Jésus ; ceci, c'est Barrabas.

L'archange est mort, et moi, l'assassin, je suis libre.
Ils ont mis l'astre avec la fange en équilibre,
Et du côté hideux leur balance a penché.
Quoi, d'une part le ciel, de l'autre le péché ;
Ici, l'amour, la paix, le pardon, la prière,
La foudre évanouie et dissoute en lumière,
Les malades guéris, les morts ressuscités,
Un être tout couvert de vie et de clartés ;
Là, le tueur, sous qui l'épouvante se creuse,
Tous les vices, le vol, l'ombre, une âme lépreuse,
Un brigand d'attentats sans nombre hérissé....
Oh, si c'était à moi qu'on se fût adressé,
Si, quand j'avais le cou scellé dans la muraille,
Pilate était venu me trouver sur ma paille,
S'il m'avait dit : " Voyons, on te laisse le choix,

C'est une fête, il faut mettre quelqu'un en croix,
Ou Christ de Galilée, ou toi la bête fauve ;
Réponds, bandit, lequel des deux veux-tu qu'on sauve ?"
J'aurais tendu mes poings et j'aurais dit : "Clouez."

Cieux, les rois sont bénis, les prêtres sont loués,
Le vêtement de gloire est sur l'âme de cendre ;
Un crime était béant, l'homme vient d'y descendre ;
Genre humain, ta noirceur en est là maintenant
Que le gibet saisit l'apôtre rayonnant,
Que sous le poids de l'ombre abjecte l'aube expire,
Et que lui, le meilleur, périt sous moi, le pire.
Oh, je baise sa croix et ses pieds refroidis,
Et, monstrueusement sauvé par toi, je dis :
Malheur sur toi !
Malheur, monde impur, lâche et rude,
Monde où je n'ai de bon que mon ingratitude,
Sois maudit par celui que tu viens d'épargner.
Puisse à jamais ce Christ sur ta tête saigner,
Qu'un déluge d'opprobre et de deuil t'engloutisse,
Homme, plus prompt à choir du haut de la justice
Que l'éclair à tomber du haut du firmament.
Sois maudit dans ces clous, dans ce gibet fumant,
Dans ce fiel. Sois maudit dans ma chaîne brisée.

Sois damné, monde à qui le sang sert de rosée,
Pour m'avoir délivré, pour l'avoir rejeté,
Monde affreux qui fais grâce avec férocité,
Toi, dont l'aveuglement crucifie et lapide,
Toi, qui n'hésites pas sur l'abîme, et, stupide,
N'as pas même senti frissonner un cheveu
Dans ce choix formidable entre Satan et Dieu."



DEPUIS.

Auguste Vacquerie.

Ma mère avait sa chambre à côté de la mienne.
Le matin, j'entendais qu'on ouvrait sa persienne,
Et de mon lit, les yeux éveillés à demi,
Je lui criais : "Bonjour, mère, as-tu bien dormi ?"

Et rien que sa réponse : "Et toi ?" m'emplissait d'aise ;
Car nous avions subi plus d'une heure mauvaise,
Et mon père et mon frère, et les deux beaux petits,
Et d'autres, tant des miens, étaient déjà partis,
Et j'avais tellement peur de la voir les suivre
Que tout mon cœur sautait à la rentendre vivre,
Et qu'après tant de chers êtres perdus j'avais
Comme l'impression que je la retrouvais.

Quand je rentrais trop tard pour qu'elle eût pu m'attendre,
Et qu'elle était couchée et dormait, quel soin tendre
Je prenais de ne pas la réveiller, marchant
Sur la pointe du pied et vite me couchant
Après avoir fermé doucement ma croisée,
Pour que le lendemain la trouvât reposée.
Ah ! maintenant je peux marcher d'un pas pesant
Sans troubler son sommeil, dans son lit d'à présent ;
Quelque bruit qui se fasse, on dort sa nuit entière.

Je me suis assuré ma place au cimetière,
Tout contre celle où nous l'avons couchée, afin
De sentir là tout près la mère au cœur divin
Que vivante j'aimais et que morte j'adore ;
Et, comme si cela nous rapprochait encore,
Je veux qu'à son tombeau le mien soit ressemblant.

Ainsi, mourir n'aura pour moi rien de troublant,
Et ce sera reprendre une habitude ancienne
Que de ravoir ma chambre à côté de la sienne.



LE MOT.

Victor Hugo.

Braves gens, prenez garde aux choses que vous dites !
Tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdites ;
Tout, la haine et le deuil ! Et ne m'objectez pas
Que vos amis sont sûrs et que vous parlez bas.
Écoutez bien ceci :
Tête à tête, en pantoufle,
Portes closes, chez vous, sans un témoin qui souffle,
Vous dites à l'oreille du plus mystérieux
De vos amis de cœur, ou, si vous l'aimez mieux,
Vous murmurez tout seul, croyant presque vous taire,
Dans le fond d'une cave à trente pieds sous terre,
Un mot désagréable à quelque individu.
Ce mot — que vous croyez qu'on n'a pas entendu,
Que vous disiez si bas dans un lieu sourd et sombre —
Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre ;
Tenez, il est dehors ! Il connaît son chemin ;
Il marche, il a deux pieds, un bâton à la main,
De bons souliers ferrés, un passeport en règle ;
Au besoin, il prendrait des ailes comme l'aigle !
Il vous échappe, il fuit, rien ne l'arrêtera ;
Il suit le quai, franchit la place, et cœtera,
Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,
Et va, tout à travers un dédale de rues,
Droit chez le citoyen dont vous avez parlé.
Il sait le numéro, l'étage ; il a la clé,
Il monte l'escalier, ouvre la porte, passe,
Entre, arrive, et, railleur, regardant l'homme en face,
Dit : "Me voilà ! je sors de la bouche d'un tel."
Et c'est fait. Vous avez un ennemi mortel.

ELLE AIMAIT TROP LE BAL.

VICTOR HUGO.

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles ;
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Que j'en ai vu mourir ! L'une était rose et blanche ;
L'autre semblait ouïr de célestes accords !
L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,
Et, comme en s'envolant l'oiseau courbe sa branche,
Son âme avait brisé son corps.

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée,
Le bal éblouissant ! le bal délicieux !
Sa cendre encore frémit, doucement remuée,
Quand dans la nuit sereine une blanche nuée
Danse autour du croissant des cieux.

Elle aimait trop le bal ! Quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait ;
Et femmes, musiciens, danseurs que rien n'arrête,
Venaient dans son sommeil, troublant sa jeune tête,
Rire et bruire à son chevet.

Puis c'était des bijoux, des colliers, des merveilles !
Des ceintures de moire aux ondoyants reflets ;
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles ;
Des festons, des rubans, à remplir des corbeilles ;
Des fleurs à parer un palais !

La fête commencée avec ses sœurs rieuses,
Elle accourait, froissant l'éventail sous ses doigts ;
Puis s'asseyait parmi les écharpes soyeuses,
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,
Avec l'orchestre aux mille voix.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre !
Adieu parure et danse, et rires enfantins !
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,
Au plaisir rose et frais, la fièvre au teint bleuâtre,
Aux yeux brillants, les yeux éteints.

Elle est morte à quinze ans, belle, heureuse, adorée !
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en deuil,
Morte, hélas ! et des bras d'une mère égarée,
La mort aux froides mains la prit toute parée,
Pour l'endormir dans le cercueil.

LE CLOÎTRE.

EDMOND HARAUCOURT.

Un crucifix de fer tend ses bras sur le seuil,
De larges remparts gris ceignent le cloître austère
Où viennent se briser tous les bruits de la terre,
Comme des flots mourants aux angles d'un écueil.

Le Saint Lieu, clos à tout, gît comme un grand cercueil.
Plein de silence, plein d'oubli, plein de mystère,
Des vierges dorment là leur sommeil volontaire,
Et sous le voile blanc portent leur propre deuil.

Tous les ressorts humains se sont rompus en elles,
Dans l'éblouissement des choses éternelles,
Elles marchent sans voir, hors du Temps, hors du Lieu.

Elles vont, spectres froids, corps dont l'âme est ravie,
Êtres inexistants qui s'abîment en Dieu,
Vivantes dans la mort, et mortes dans la vie.



LES CLOCHES DE LA BASILIQUE.

EUDORE ÉVANTUREL.

J'écoutais dans la paix du soir,
Sous la pâleur du ciel mystique,
Les sons pieux que laissent choir
Les cloches de la basilique.

Et j'évoquais au loin leur voix,
A la fois grave et triomphale,
Quand elles sonnaient autrefois
Leurs angelus de cathédrale.

Au temps heureux trois fois béni,
Où, dès l'aube, souvent ma mère
Me trouvait au pied du lit,
Agenouillé sous la prière,

Combien leur appel familier
Charmait alors mon âme éprise,
Lorsque j'allais, jeune écolier,
M'asseoir à l'ombre de l'église,

Et que, captif de leur doux son,
J'attendais que leur voix se taise,
Pour suivre au loin, à l'horizon,
L'écho de leur chanson française.

C'est qu'en ce temps déjà lointain,
Cloches témoins de tant de choses,
Vous me parliez, soir et matin,
D'un long passé d'apothéoses

Et du regret que vous aviez
D'un temps de gloire et de conquêtes,
De par le Roy, quand vous sonniez
Vos carillons des jours de fêtes,

Et que gaîment sur le rocher,
Au printemps des jours d'espérance,
Vous annonciez, du vieux clocher,
Le retour des vaisseaux de France.

LES DÉICIDES.

ÉMILE NELLIGAN.

Ils étaient là, les Juifs, les tueurs de prophètes,
Quand le sanglant Messie expirait sur la croix ;
Ils étaient là, railleurs et bourreaux à la fois ;
Et Sion à son crime entremêlait des fêtes.

Or voici que soudain, sous le vent des tempêtes,
Se déchira le voile arraché des parois.
Les maudits prirent fuite : on eût dit que le poids
De leur forfait divin s'écroulait sur leurs têtes.

Depuis, de par la terre, en hordes de damnés,
Comme des chiens errants, ils s'en vont condamnés
Aux remords éternels de leur race flétrie,

Trouvant partout, le long de leur âpre chemin,
Le mépris pour pitié, les ghettos pour patrie,
Pour aumône l'affront lorsqu'ils tendront la main.

D'autres sont là, pareils à ces immondes hordes,
Écrasant le Sauveur sous des monts de défis,
Alors qu'il tend vers eux, du haut des crucifix,
Ses deux grands bras de bronze en sublimes exordes.

Écumant du venin des haineuses discordes,
Et crachant un blasphème au Pain que tu leur fis,
Ils passent. Or, ceux-là, mon Dieu, qu'on dit tes fils,
Te frappent à grands coups de symboliques cordes.

Aussi, de par l'horreur des infinis exils,
Lamentables troupeaux, ces sacrilèges vils,
S'en iront, fous de honte, aux nuits blasphématoires.

Alors que sur leur front, mystérieux croissant,
Luira, comme un blason de leurs tortures noires,
Le stigmate éternel de quelque hostie en sang.

JUGE ET JUGEMENT.

ÉPHREM CHOUINARD.

Chacun sait qu'il faut être un juge
Pour pouvoir rendre un jugement,
Et qu'il importe que le juge
Ait même un peu de jugement.
Supposer qu'on puisse être un juge
Sans avoir aucun jugement
Serait calomnier le juge,
Discréditer le jugement
Et sur le mérite du juge
Se former un faux jugement.
Il faut discerner dans tout juge
Deux points : l'homme et le jugement.
Or, quoi qu'on dise ou que l'on juge,
L'important c'est le jugement,
Peut-être encor plus que le juge,
Dans toute affaire à jugement.
L'homme, lui, n'est pas toujours juge
De ce qu'il dit en jugement ;
Mais il n'en est pas moins le juge
Duquel naquit le jugement.
Et celui qui seul, comme juge,
Au meilleur de son jugement
Peut expliquer l'esprit du juge
Et définir le jugement.
Ce qui fait que l'on doit au juge
Du respect comme au jugement,
Puisqu'on peut se fier au juge
Tout autant qu'à son jugement.

Le seul embarras pour le juge
C'est qu'il peut rendre un jugement
Qui dénote chez lui, le juge,
Absence de tout jugement.
Mais alors même il est le juge,
Et ce qu'il dit, le jugement,
Sa seule dignité de juge
Ennoblissant le jugement.

Chercher à critiquer un juge
A cause de son jugement
Serait montrer qu'on est peu juge
De la valeur d'un jugement ;
Et ce serait – si l'on en juge
D'après un récent jugement
S'attirer de la part du juge
Un étourdissant jugement.
Non, il vaut bien mieux que l'on juge
Tout avec calme et jugement,
Et que l'on n'aille pas du juge
Trop provoquer le jugement ;
Car, s'il est à craindre, le juge,
Encor plus l'est son jugement.

LES FOSSETTES.

JULES LEMAÎTRE.

Il y a longtemps, bien longtemps,
Un bel ange vit un enfant
Qui dormait tout blanc et tout rose,
Sous un rosier, rouge de roses.

Cet enfant était [illegible]
Que l'ange, ém[illegible] se dit :
" Serait-ce un de me[illegible]ns frères
Qui s'est égaré sur la terre ? "

L'ange s'approche doucement
Pour ne pas réveiller l'enfant,
Et, du bout de ses doigts, il le touche
Aux deux coins de sa fraîche bouche.

Or l'ange, après avoir tâté,
S'aperçut qu'il s'était trompé ;
Un peu triste, il dit : "C'est dommage,"
Et s'envola vers les nuages.

Mais, sur les deux petites joues,
Ses doigts ont fait deux petits trous ;
C'est depuis cette historiette
Que les enfants ont des fossettes.

LA LÉGENDE DE L'HIRONDELLE.

GEORGES DROUX.

Un jour d'avril, dans la campagne ensoleillée,
Jésus, pour amuser ses petits compagnons,
Modelait, en jouant, de l'argile mouillée ;
Et, de ses mains d'amour, naissaient des oisillons
Qu'il posait sur le sol, les ailes étendues....
Or, un Pharisien passa : "Hé quoi ! petits,
Ignorez-vous qu'il est des choses défendues,
Et qu'un jour de sabbat nul travail n'est permis ?...."
Et, brutal, il voulut écraser l'œuvre frêle ;
Mais Jésus fit un geste et, soudain, s'animant,
Les oiseaux, vers le ciel, fuirent à tire-d'aile....
Ils gagnèrent le toit qui, protégeant l'Enfant,
Saurait garder aussi leur demeure fragile ;
Et là, loin des méchants, à l'abri du malheur,
Ils bâtirent leur nid avec la même argile....

Plus tard, lorsque Jésus, marchant à la douleur,
Sous la croix écrasé, monta vers le Calvaire,
Ils firent, avec lui, la route en gémissant....
Plus tard encor, quand, sur sa face sans colère,

La couronne eut tracé comme un sillon de sang,
Pour adoucir un peu les souffrances divines,
Pour soulager Celui qui fut toute bonté,
Les oiseaux, une à une, ôtèrent les épines
Dont les pointes trouaient le front ensanglanté,
Tandis que le frisson caressant de leurs ailes
Faisait l'air étouffant plus léger et plus pur,
Et moins lourdes passaient les heures éternelles.

Jésus agonisait lentement sous l'azur....
Soudain, dans un élan suprême, il rendit l'âme.
Le soleil s'obscurcit, le ciel bleu se troubla ;
On entendit, dans l'ombre, une plainte de femme,
Et le vol attristé des oiseaux s'en alla....

Mais, avant de quitter le Maître, l'hirondelle
Prit le deuil qui, depuis, n'a plus quitté son aile.

MOISSON D'ÉPÉES.

FRANÇOIS COPPÉE.

Dans un bourg sur la Loire, on conte que naguère
La Pucelle passa sur sa jument de guerre
Et dit aux habitants : "Armez-vous et venez !"
Un échevin suivi de vieillards consternés,
Lui répondit : "Hélas ! pauvres gens que nous sommes !
Les Anglais ont tué les meilleurs de nos hommes.
Hier, ils étaient ici. Le cheval de Talbot
Dans le sang de nos fils a rougi son sabot.
Seuls, nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves.
Et notre cimetière est planté de croix neuves."
Mais la brave Lorraine, aux regards triomphants,
S'écria : "Venez donc, les vieux et les enfants."
L'homme reprit, les yeux aveuglés par les larmes :
"Hélas ! les ennemis ont pris toutes nos armes,
La dague avec l'estoc, les flèches avec l'arc.
Nous voudrions vous suivre, ô bonne Jeanne d'Arc,
Mais nous n'avons plus même un couteau." La Pucelle
Joignit alors les mains, tout en restant en selle,
Et, quand elle eut prié :

"Tu m'as bien dit, je crois,
Que votre cimetière était rempli de croix ?
— Je l'ai dit.

— Eh bien, donc, allons au cimetière."
Et la vierge, entraînant la foule tout entière
Où déjà plus d'un front rougissait de remords,
Piqua sa jument blanche, et vint au champ des morts.
Or, monsieur Saint Michel exauça la prière
Que murmurait tout bas la naïve guerrière ;
Et, quand elle arriva dans le lieu du repos,
Les croix que l'on avait, pour ses nombreux tombeaux,
Faites hâtivement de deux branches coupées,
Par miracle et soudain, devinrent des épées,
Et le soleil brillait sur leurs gardes de fer,
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,

Avec l'ordre du ciel étant d'intelligence,
De présenter une arme et d'implorer vengeance.
Alors, Jeanne, aux chrétiens à ses pieds prosternés,
Répéta simplement :
"Armez-vous et venez !
Car Dieu fera cesser par moi votre souffrance,
Et la grande pitié du royaume de France."

LA LEÇON DE CANUT LE GRAND.

CLODIUS POPELIN.

Canut, dominateur du vaste océan noir,
Souverain absolu de toute l'Angleterre,
Conquérant redouté des princes de la terre,
Canut, sur le rivage une fois vint s'asseoir.

En présence des grands, il se mit là pour voir
Si la puissance humaine était une chimère,
Un souffle, une fumée, un nuage éphémère.
Le sage apprit bientôt ce qu'il voulait savoir.

Car, les flots soulevant leur écumeuse bave,
L'osèrent flageller tout ainsi qu'un esclave,
Lui qui portait le sceptre et qui dictait la loi !

Alors le fils de Sven, à la barbe fourchue,
Se leva, contemplant sa majesté déchue,
Et, jetant sa couronne, il dit : "Dieu seul est Roi !"



UNE LARME DANS L'OCÉAN.

R. P. LAPORTE, J. S.

Un soir en ce temps-là, la marée était haute
Et le noroit battait la côte
Tout le long des écueils de Lyroix et d'Ouessant ;
Les lames hurlaient en dansant :
C'était la danse étrange, effrayante, affolée
Des montagnes dans la vallée,
Danse de l'avalanche aux élans vagabonds,
Roulant par sauts, sautant par bonds !

Çà et là des canots sans rame ni mâture
Allaient, roulés à l'aventure,
Puis tout couverts d'écume, entr'ouverts et meurtris,
Se broyaient sur les rochers gris.
Dans une pauvre barque aux planches vermoulues,
Parmi les algues chevelues,
Couraient, à la merci des flots et des brisants,
Deux petits marins de quinze ans,

Deux frères, deux jumeaux, fils d'une pauvre veuve,
Enfants aguerris par l'épreuve.
Mais de quoi sert l'adresse et que peut le sang-froid
Contre la houle et le noroit ?
Les deux petits, jouets de l'océan barbare,
L'un à l'avant, l'autre à la barre,
Mêlaient leur long appel aux voix des goélands
Et secouaient leurs bras tremblants !

Leurs regards inquiets, parmi la brume obscure,
En vain cherchaient une voilure ;
Les vagues n'apportaient, pour réponse à leurs cris,
Que des algues et des débris.
Enfin, avec l'espoir leur courage chancelle ;
Debout au fond de la nacelle,
L'un sur l'autre appuyés, se tenant par la main,
Ils disaient : " Nous mourrons demain ! "

Or, à cette heure-là, près de la croix de pierre,
Sur le roc vêtu de bruyères,

Aux pointes du granit que rougissent les fleurs,
S'agenouille une femme en pleurs.
Sous ses pieds l'océan bondit, hurle et se brise,
Sur son front s'étend la croix grise.
Elle prie : " O Jésus, par ton amour puissant,
Par tes bras tendus, par ton sang,
Écoute dans ton ciel les vœux que je t'adresse
Pour une pauvre barque en détresse.

Garde mes orphelins du vent et de l'écueil,
Et de la mer, ce grand cercueil !
Sauve-moi mes enfants, doux enfant de Marie !
Écoute une mère qui prie :
Je suis seule, j'ai faim, mes fils sont mes deux bras,
Roi des flots, tu me les sauveras !
Leur canot est petit, mais ta puissance est grande ;
Que ton cœur, ô Dieu, me les rende ! "

La mère en sanglottant se pencha sur la mer ;
De ses yeux, dans le flot amer,
Une larme tomba, de celles que Dieu pèse.
Aussitôt la houle s'apaise,
L'océan s'adoucit, comme un lion dompté,
Sous l'étoile au rire argenté.
Déjà les deux petits, sortis de la tourmente,
Gravissent la côte écumante.
Puis la mère et les fils, sous les bras de la croix,
S'embrassent et pleurent tous les trois.

Ma légende est naïve, et c'est une légende
Qu'on dit sur mer ou sur la lande ;
Mais ce conte (bien vieux) des pêcheurs de lançon
Est toujours neuf par sa leçon.
La fable de ces pleurs n'est point une chimère.
Qu'ils sont forts, les pleurs d'une mère !
Ces pleurs ferment l'abîme, et, quand Dieu les bénit,
Ils ouvrent des cœurs de granit ;
Ces pleurs valent le sang pour la rançon de l'âme,
Le Christ les cueille et les réclame,
Ils sauvent les enfants et les désespérés.
Dieu vous entend, mères, pleurez !!!

NOS TROIS COULEURS.

Louis Fréchette.

Regarde, mon enfant, ce chiffon souverain
Qui mêle — avec l'azur du firmament serein —
Dans l'éclat radieux de son pli tricolore,
Aux rougeurs du Couchant les blancheurs de l'aurore !
Ces trois couleurs, drapant de leurs pures clartés
Trois principes féconds dans un seul reflétés,
C'est, insigne éternel de toute indépendance,
—Chapeau bas, mon enfant ! - - le drapeau de la France !

. . . .

Oui, ce haillon troué, mais que la gloire inonde,
A passé, mon enfant, sur le ventre du monde !
Incline-toi devant ses lambeaux vénérés !
Avec tout ton amour baise ses plis sacrés ;
Car ce drapeau, sans peur, digne des chants d'Homère,
Ce drapeau, mon enfant, c'est celui de ta mère !
Il fut vaincu, c'est vrai ; plus tard, la trahison
Déshonora son aigle et souilla son blason ;
Mais lui, sans tache, même au jour de la défaite,
Toujours fier, toujours pur, il brille encore au faîte
De tout ce que le siècle a produit de plus grand ;
C'est l'emblème sacré, c'est le témoin flagrant
Des conquêtes du droit contre la tyrannie !

O drapeau ! si jamais un Français te renie,
Que dis-je ? si la France, oubliant tes splendeurs,
Sous un autre guidon cherchait d'autres grandeurs,
Nous, ses enfants lointains, nous l'aimerions encore ;
Mais, fidèles à toi, glorieux tricolore,
Nous te clouerions au mât comme un cher souvenir
Que nos vieillards viendraient saluer et bénir,
En tournant leurs regards vers un temps plus prospère.

Et toi, mon fils, toujours français comme ton père,
Quand nous serons partis, ou que nous serons vieux,
Oh ! ne laisse jamais le lâche ou l'envieux
Flétrir ce défenseur de toute cause juste.
Et puis, ô mon enfant, si la bannière auguste
Devait cesser de luire au soleil canadien,
Sois son appui suprême et son dernier gardien.

À BAS LES GARÇONS !

G. DE WAILLY.

Je suis indignée !.... Oh ! les garçons !

Nous sommes ici, pour les vacances, toute une bande dans la propriété de mon oncle.... Ce qu'il est vieux, mon oncle ! Il a au moins quarante ans.... ou soixante.... enfin, comme ça.... Oh ! il fait tout ce qu'il peut pour nous amuser.... Seulement, il n'y a pas de justice, voilà : c'est toujours tout pour les garçons !

Ce matin, partie de ballon monstre sur la pelouse.... pour les garçons : ce n'est pas fait pour les filles, le ballon ! On nous a envoyées jouer au volant dans une allée.... et ce que ça m'agace le volant ! Tout à l'heure, crac ! les voilà repartis pour aller tirer à la carabine.... Et comme ce n'est toujours pas fait pour les filles, ces jeux-là, ma tante nous a emmenées faire de la tapisserie dans le salon de verdure. Oh ! ce que mes jambes tricotaient sous ma chaise !.... Ce que j'avais envie de courir là-bas, où j'entendais la pétarade des petits coups de fusils !.... A la fin, n'y tenant plus, j'ai jeté mon ouvrage en l'air.... et je suis venue bouder dans ma chambre.

C'est vrai ça ! Ces garçons, il n'y en a que pour eux ! Parce qu'ils sautent plus haut et courent plus vite, ils vous prennent, vis-à-vis de nous, des airs de supériorité !.... Avec ça, qu'ils sont jolis.... et intelligents ! Non, il faut le dire vite ! Et c'est mal élevé !.... Ainsi, les grands se donnent le ton de faire fi des petites.... comme ce Gustave.... Oh ! je l'ai en horreur, celui-là : sous prétexte qu'il va avoir seize ans, monsieur ne veut parler qu'à ma grande sœur.... qui en a quatorze.

Et vous savez : ces monstres-là se permettent de nous mépriser.... Parfaitement ! Quand ils s'injurient, ils se traitent de "poules mouillées," parce que c'est féminin.... et ils ont tout dit quand ils ont qualifié un des leurs de "fille, va !".... Faut pas me dire le contraire, je l'ai entendu !.... Avec ça que nous ne les valons pas ! Parce qu'on leur apprend un tas

de choses en ique qu'on ne nous enseigne pas? Est-ce notre faute? Il paraît que ce n'est pas fait pour les demoiselles, comme le ballon, le fusil, comme tout!.... C'est enrageant!

On dit qu'il y a des dames qui se réunissent pour proclamer que la femme est l'égale de l'homme.— C'est Gertrude, ma vieille nounou, qui me l'a raconté.... C'était dans *le Petit Journal*, ainsi! — Eh bien, les filles devraient aussi se réunir pour déclarer la guerre aux garçons.... Certainement!....

Et on verra si je m'en mêle!

D'abord, il faudrait renverser tout ce qui existe: c'est nous qui ferions leurs études.... et je ne vous dis que ça! Eux, ils auraient le piano, la couture.... et porteraient des robes comme nous. Ce qu'ils seraient vilains!.... Tant mieux! C'est ça: ils sauteraient à la corde et resteraient avec ma tante — je leur souhaite bien du plaisir! — pendant que nous irions jouer au ballon et tirer au fusil avec mon oncle! (*Battant des mains.*) Oh! c'est ça, c'est ça....

(*Changeant de ton.*)

Pourtant, il y a Maurice, le cousin de ma petite amie Jeanne, qui est bien gentil, qui me cueille tout le temps des fleurs dans les champs.... et qui dit toujours oui à tout ce que je veux.... Lui, en robe? Vrai, ça lui irait trop mal! Alors, Maurice, je l'accepte; mais pour les autres: "A bas les garçons!" Si nous en disons toutes autant, ils n'auront plus longtemps à nous humilier.... Pourvu, par exemple, que nous n'ayons pas toutes un petit Maurice que nous voulions excepter, car, alors.... alors, dame! Ah! je m'embrouille. Mais, n'importe; je tiens à mon idée: (*avec force*) A bas les garçons!



LE PRESBYTÈRE.

A. Fayet.

Comme un nid sous les fleurs, l'église du village
A l'ombre des ormeaux cache son toit pieux ;
Et la croix du clocher, perçant l'épais feuillage,
Domine l'horizon et monte vers les cieux.
A quelques pas de là, modeste et solitaire,
Près de l'enclos funèbre où dorment les aïeux,
Entouré d'un jardin paraît le presbytère,
Dans les paisibles murs de cette humble maison
Où règnent tour à tour la prière et l'étude,
Un homme a de sa vie enfermé l'horizon ;
Le bruit des passions, les tourments de l'orgueil,
Respectent le repos de cette solitude,
Et de l'asile saint n'osent franchir le seuil.
Mais la douce maison du pauvre est visitée ;
Le voyageur parfois y vient frapper le soir ;
A ce foyer béni, sûre d'être abritée,
L'indigence, en secret, timide, vient s'asseoir ;
L'orphelin seul au monde y vient pleurer son père ;
Toute âme délaissée y retrouve l'espoir,
Et la vie un instant lui paraît moins amère.
Que le mourant l'appelle, et la nuit et le jour,
Le prêtre à son chevet est là qui le console,
Et réveille en son cœur l'espérance et l'amour.
Il enseigne aux enfants le céleste symbole,
Et, sans chercher à plaire, à montrer son savoir,
Le dimanche, expliquant la sainte parabole,
Au riche comme au pauvre il apprend son devoir.
Dans l'ombre et le silence ainsi passe sa vie.
Au monde, à ses honneurs, il ne demande rien ;
Et pendant cinquante ans il se cache, il s'oublie ;
Sa seule ambition est de faire du bien.
Il meurt, et, quand pour lui s'ouvre le saint asile,
Parmi les morts obscurs dont il fut le gardien,
Dans la paix du Seigneur il repose tranquille.

BÉRURIA !

G. DE PORTO-RICHE.

Le soleil se couchait sur Sion la Montagne.
C'était Sabbat ce jour. Béruria, compagne
Du doux Rabbi-Meïr absent en ce moment,
Devant deux corps glacés pleurait amèrement.

Dieu, qui d'un coup de vent emporte l'anémone,
Et qui brise la branche où la main se cramponne,
Venait de lui ravir ses enfants adorés,
Deux jumeaux de dix ans, deux fronts purs et sacrés !

Et sanglotant, criant, riant, mère en démence,
Elle ébranlait les murs de sa douleur immense,
Baignant de mille pleurs leur cadavre crispé !....

Soudain elle se tut, le cœur saisi, frappé
D'une horrible pensée : et le père ! et le père !
Lorsqu'il va revenir, souriant et prospère,
Aux lugubres sanglots qu'il entendra du seuil,
S'il allait deviner que sur son toit en deuil
L'ange noir de la mort a déployé son aile ;
Et que ses deux enfants dans la nuit éternelle
Se sont endormis, froids et sans lui dire adieu,
Tandis qu'il enseignait la parole de Dieu,
Au peuple rassemblé sur la montagne sainte !

Alors, Béruria, dans une longue étreinte,
Pressant leur tête blonde et leur parlant tout bas,
Sur le lit nuptial où jadis en ses bras
Ils gazouillaient, petits, leur chanson matinale,
Sur la couche qui vit leur aube virginale,
Déposa les deux fils arrachés à son flanc,
Et sur leur front de marbre étendit un drap blanc ;
Puis, du cruel retour, priant, attendit l'heure.

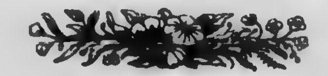
Le soir, Rabbi-Meïr rentra dans sa demeure ;
La mère, sans pâlir, l'âme prête au combat,

Présente à son époux la coupe du Sabbat.
Il embrasse sa femme, un instant la contemple,
Et demande ses fils. — " Ne sont-ils pas au temple ?
Répond Béruria. — Non, femme, ils n'y sont pas.
— Es-tu certain, Rabbi ? — J'en reviens ! — En ce cas,
Chez quelque pauvre ils sont sans doute, reprend-elle.
— Dieu fasse longs leurs jours, leur âme est aussi belle
Que pudique est ton front ! " dit Meïr tout joyeux.
Béruria, sur lui n'osant lever les yeux,
Prépara le repas sans parler : sa tendresse
Reculait de pitié devant cette allégresse.

Lorsqu'il eut récité les grâces, doucement
L'épouse hasarda ces mots : " En ce moment,
Meïr, un lourd souci m'accable, me torture :
J'ai besoin d'un conseil ; toi, forte créature,
Toi, l'homme de raison, Rabbi, donne-le-moi !
— Parle ! — Voici, dit-elle, écoute sans effroi :

Un inconnu jadis, entre mes mains candides,
Remit, dépôt sacré, deux diamants splendides,
Et partit confiant. Dix ans se sont passés,
Et les deux diamants admirés, caressés,
M'ont jeté chaque jour leur rayon pur et tendre.
Je pensais que jamais je n'aurais à les rendre,
Je les croyais à moi, dans mon naïf amour !
Mais, hélas ! l'inconnu, tout à coup de retour,
Réclame ses joyaux ; et j'hésite, mon maître....
Ces diamants chéris faut-il les lui remettre ?
— Rends-les ? rend-les ! cria Rabbi stupéfié,
On ne doit pas ravir le dépôt confié ! "

La courageuse mère alors lui dit : " Regarde ! "
Découvrant ses fils morts, diamants à sa garde,
" Regarde sur ce lit, mon époux bien-aimé :
J'ai rendu le dépôt que Dieu m'a réclamé !...."



LA CAMPAGNE.

V. Sardou.

Moi ! je ne peux pas souffrir la campagne.... Je ne puis pas la souffrir !.... Il y a des arbres.... des fleurs qui sentent mauvais.... des oiseaux qui font un train ! Ce n'est pas une partie de plaisir que je fais là ! ça m'ennuie assez !.... Les bêtes m'empêchent de boire, les bêtes m'empêchent de manger, les bêtes m'empêchent de dormir !

Conçoit-on ! On a eu l'idée de flanquer le couvert sous la tonnelle !.... Je ne veux plus qu'on mette le couvert sous la tonnelle !.... Il me semblait à tout moment qu'une chenille tombait dans mon verre, et qu'une araignée se balançait sur mon assiette, là, au bout d'un fil, comme ça. Euh !

Je monte me coucher.... avec une bougie. Pin ! pan ! pan !.... voilà les papillons qui me tapent dans le nez, qui me tapent dans l'œil !.... Je me déshabille, je me mets au lit.... Je commence à m'assoupir.... Bouououh ! Il faut se lever.... C'est une grosse mouche, elle a peut-être le charbon !.... Je la sens sur mon oreille.... Je ne bouge plus ! Being ! je la manque, et je m'applique une taloche !.... Furieux !.... je cours après, en chemise, mon bonnet de coton à la main.... et je saute sur les chaises, sur la toilette, sur la table de nuit !... Elle vole à la fenêtre. Boum ! je casse un carreau !.... Mais au moins la mouche s'en va !....

Attendez ! ce n'est pas fini !.... Je me recouche ! Les petits cousins se disent : Ah ! bon !.... Voilà le moment !.... Et je te pique par ci.... et je te pique par là !.... Je bondis à terre ; je me frotte d'ammoniaque. Une odeur !.... Et je cuis partout !.... Mais au moins je ne sens plus les piqûres.

Je me [illegible]uche !.... et je commence à sommeiller.... Voilà un gue[illegible]le chien qui aboie tout au loin, un autre qui lui répond plus près, et celui de la maison qui réplique sous ma fenêtre, et une conversation des trois à devenir fou ! Quand ils se sont tout dit, je me rendor[illegible] ... et cette fois tout à fait.

Ah ! oui.... va te promener ! Je suis réveillé en sursaut !.... Cocorico !.... C'est le chantre du matin, qui m'avertit que le

soleil se lève ? Et qu'est-ce que ça me fait, moi, que le soleil se lève ? Jour de Dieu ! Je fais comme lui, hors de moi, enragé, et donnant au diable la campagne et toutes les bêtes qui l'habitent !....

LES VIEUX MORTS.

MAURICE DE FÉRAUDY.

Parmi tous les oublis que nous faisons sur terre,
Bêtement, lâchement, sans le moindre remords,
Il en est un pénible, et pourtant volontaire,
Mais plus cruel que tous : c'est l'oubli des vieux morts !

Ceux qui depuis hier ont quitté la demeure
Ne sont pas aussitôt relégués dans leur coin ;
On en parle, on y pense et parfois on les pleure,
On va même les voir encor, de loin en loin.

Mais les vieux, les très vieux qui depuis des années
Dorment, ceux dont les corps sont presque dissolus,
Subissent l'abandon des choses surannées.
Ils sont si loin.... si loin.... que nous n'y pensons plus.

Quand nous voulons chercher leur visage livide,
Leurs traits, en notre esprit, ont peine à revenir ;
Et notre cœur ressemble à leur sépulcre vide
Où la poussière seule atteste un souvenir !

Oh ! prenons en pitié les tombes délaissées
Où nos êtres chéris se fondent en lambeaux.
Nos morts ne doivent pas sortir de nos pensées....
Il faut garder en soi le culte des tombeaux !

Et quand, dans la saison des fleurs fraîches écloses,
Le soleil du bon Dieu vient nous rendre meilleurs,
Allons donc leur porter des lilas et des roses,
Ainsi que les enfants les morts aiment les fleurs !....

LE CRUCIFIÉ.

PAUL G. FEUILLETTE.

Longtemps, il a marché, penchant sa tête blonde....
Pourtant, le feu vivant des prunelles profondes
N'est pas encore éteint, mais des gouttes de sang
Perlent à son front pâle.

Il a marché, courbant
Son corps brisé sous la croix lourde qui l'écrase,
Et tous l'ont regardé comme dans une extase,
Et sa couronne noire était comme un bandeau,
Et les petits enfants qu'il bénit au berceau
Baisaient ses pieds lassés qui saignaient sur les roches,
Et les femmes, pleurant, venaient à son approche
Toucher les plis souillés d'un vêtement obscur,
Mais pas un ne sentait au fond de son cœur dur
S'éveiller un regret.

Les soldats de Pilate
Marchaient silencieux et repoussaient sans hâte
Le peuple de Judée accouru pour meurtrir
Celui qu'on insultait lorsqu'il allait mourir....

Il défaillit trois fois en gravissant la côte,
Car la croix était lourde et la montagne haute,
Et les pierres sur son front nu tombaient parfois.

O Christ ! vous aviez dit : "Aimez-vous." Votre voix
A chanté dans nos cœurs comme un divin cantique,
Vous avez étendu votre main prophétique,
Et Lazare est sorti du sépulcre des morts,
....Et la foule était là !

Maintenant, sans remords,
Elle a vu votre front saigner sous les épines.
Tous ceux qui vous suivaient jadis sur la colline,
Lavant vos pieds sacrés et baisant avec feu
La poussière où se sont marqués les pas d'un Dieu,
Ne se souviennent plus des antiques miracles....

Le traître vous a vu partir loin du cénacle —
Pour gravir la montagne en portant une croix —
Et vous tombiez, mais vous priiez encor. Le bois
A blessé votre chair.
Or, doux comme une aumône,
Une dernière fois, votre geste pardonne
Tandis que vos yeux bleus ont vu sous le ciel noir
Le Golgotha debout dans les brumes du soir....

Le ciel silencieux est voilé de nuages :
Il est là, sur sa croix, l'Enfant-Roi que les Mages
Adorèrent jadis dans l'étable où pleuvait
La nuit d'hiver sur la paille froide.
Il avait
Des yeux clairs et profonds, et sa lèvre était rose ;
Maintenant, ses yeux sont fermés, sa lèvre est close,
Rien ne palpite plus dans l'ombre d'Israël,
Et le centurion a fait couler le fiel
Sur la cruelle soif qui dévorait sa bouche.
Il se tait....
Mais voilà que la terre farouche
A frémi, les éclairs en un fracas immense
Ont déchiré le ciel où l'ombre se condense,
Le sol de Galilée entend (comme un remords)
Gronder son sein lugubre où tressaillent des morts,
Et l'ange a déchiré le grand voile du temple.

Le peuple épouvanté s'agenouille et contemple :
Dans la clarté pâlie où le soir agonise,
La grande vision de l'éternelle Église
Frissonne comme un songe immense qui s'étend,
Tandis que les yeux clos, le corps raide, le flanc
Percé d'un coup de lance, il se tient immobile ;
Sa chair saigne, son front est tourné vers la ville,
Et ses bras sont ouverts comme pour appeler
Les souffrants, les vaincus qu'il voudrait consoler....
Et doucement il prie encor....
La nuit livide
Sur les champs désertés étend son aile humide,
Et, tremblante, Marie est auprès de la croix,
Et Magdeleine pleure, et Jean comme autrefois

Baise les pieds divins que les clous ont percés
Et qui saignent toujours....
Mais ceux qu'il a sauvés
Ont peur ; un long frisson a couru sur le monde,
Une voix a parlé dans la brume profonde,
Et quand le Dieu d'amour, mort pour les racheter,
Descendait aux Enfers, afin de délivrer
Ceux qui devaient souffrir jusques à sa venue,
Parmi les flammes d'or qui couraient sur la nue,
Tous ont senti, ce soir, briller dans le ciel bleu
Le reflet de la croix où s'endormait un Dieu !

PARCE, DOMINE !

ANDRÉ THEURIET.

L'église du village est éclairée à peine.
Les mobiles de Brest et ceux d'Ille-et-Vilaine
Viennent à l'Angelus y prier en commun,
Car ils seront ce soir de grand'garde, et pas un
Ne veut aller là-bas sans un bout de prière.
L'aumônier, né comme eux dans les champs de bruyère,
Leur dit qu'il faut offrir un cœur pur au Dieu fort,
Et marcher en chrétien au-devant de la mort.
Et, pour donner encore aux paroles du prêtre
Plus de solennité, le canon de Bicêtre
Fait trembler par instants les vitraux de la nef....
Tous entonnent alors, du soldat jusqu'au chef,
Le *Parce, Domine !* ce grand cri que l'Église
Jette en pleurant vers Dieu, dans les heures de crise.
" Épargnez-nous, Seigneur ! " chantent ces paysans
Que l'aube reverra peut-être agonisants ;
Et, tandis que leurs voix montent dans l'air humide,
Il me semble, au delà des cintres de l'abside,
Entendre les rumeurs d'une foule à genoux :
Femmes en deuil, enfants sans pères, vieux époux
Dont les fils sont perdus sous la pluie et la neige,
Laboureurs qu'on rançonne et bourgeois qu'on assiège,
Toute la France enfin, lasse, blessée au cœur,
Et criant dans la nuit : " Épargnez-nous, Seigneur ! "

LE BAIN DU MARSEILLAIS.

OCTAVE PRADELS.

Un jour, un fameux médecin
Me dit : "Vous êtes trop robuste,
Hercule eût été fier d'avoir un pareil buste !
Vous étouffez de force et cela n'est pas sain.
Mais j'ai le remède, je pense :
Vous allez prendre, s'il vous plaît,
Chaque matin, un bain de lait....
C'est cher, mais la santé vaut bien cette dépense !"
Je consentis facilement
Et commandai du lait superbe.... une merveille !
Enfin de ce lait de Marseille,
Supérieur cent fois au pauvre lait normand.
Dans le nectar blanc je me plonge
Et je m'étire et je m'allonge.
(Je ne peux pas rester en place, moi, je bous.)
Je barbotte, je nage et je fais les cent coups,
Transformant en vagues la crème.
Mais, à mon grand étonnement,
Peu à peu chaque mouvement
Se faisait moins rapide et difficile même,
Mes membres devenaient plus lourds.
Je m'acharnais, pourtant, à remuer toujours,
Quand, tout à coup, je reste en place,
J'étais emprisonné comme en un bloc de glace,
Ou comme une alouette au milieu d'un pâté.
A force de nager ainsi pendant une heure,
Avec tant d'énergie et de vélocité,
De mon lait j'avais fait du beurre !





LE ZÉPHIR.

MIGUEL ZAMACOÏS.

Le souffle qui remue imperceptiblement
Cette jeune glycine autour du vieux sarment,
C'est l'âme d'un zéphir dont je connais l'histoire
Pour l'avoir déchiffrée un jour dans un grimoire....
Donc jadis un zéphir flânant, musant, rêvant,
Entra dans un très vieux castel.... en coup de vent !
Et, léger, étourdi, frôla de son haleine
Une enfant de seize ans qui filait de la laine.
Ses yeux étaient du bleu de ce lac languissant
Dont il avait ridé la surface en passant.
L'enfant, pour rétablir la coquette harmonie
De l'onduleux repli d'une boucle fournie,
Eut un geste du bras, de la main et des doigts,
Si souple, si troublant et si chaste à la fois,
Que le petit zéphir, faiseur de pirouettes,
Qui comptait ses amours aux sauts des girouettes,
Coutumier du mensonge et gaspilleur d'aveux,
Pour avoir vu passer ces doigts dans ces cheveux
Sentit qu'il n'aurait plus désormais d'autre reine
Que l'enfant de seize ans qui filait de la laine.
Et dès lors, la fillette entraîna sur ses pas
Un amant éperdu qu'elle ne voyait pas ;
Et lui fut tout heureux de pouvoir être encore
L'amoureux inconnu qui passe, et qu'on ignore !
Dès qu'il apercevait ses beaux yeux rembrunis,
Il courait lui chercher des chansons dans les nids ;
Ne pouvant apporter toutes les fleurs en gerbes,
Il allait lui cueillir des papillons dans l'herbe,
Tous ceux des bois, des champs, des jardins, des bosquets.
Et, quand il avait fait doucement des bouquets
De rubis palpitants, de nacre, d'or et d'ambre,
Son souffle brusquement les jetait dans la chambre.

Au temps où se faisait des prés la fenaison,
Allait chercher de quoi parfumer la maison,
Les senteurs de la sauge ou de la marjolaine,
Pour l'enfant de seize ans qui filait de la laine.
Parfois, jusqu'en Provence il allait voyager
Pour revenir plus lourd de parfum d'oranger....
A chacun de ses maux il trouvait un remède :
Si la nuit était froide, il se faisait plus tiède ;
Si l'air était brûlant et le ciel orageux,
Il rapportait du frais des grands sommets neigeux ;
Quand elle avait un livre, effronté comme un page,
Il soufflait à propos pour lui tourner sa page.
Hélas ! un jour, vêtu d'un somptueux pourpoint,
Un seigneur arriva qu'on ne connaissait point ;
Il était jeune et fier ; il venait d'Aquitaine
Pour épouser l'enfant qui filait de la laine ;
Sa grâce et sa beauté, quelques riches présents,
Sans peine eurent raison de ce cœur de seize ans.
Après de grands saluts et des compliments vagues,
On parla mariage, on échangea des bagues !....
Si parfumés qu'ils soient, que peuvent les zéphirs
Contre des cavaliers qui donnent des saphirs,
Des perles, des colliers.... En souffle de tempête
Le zéphir se rua sur le castel en fête !
Pendant des jours, des nuits, on l'entendit hurler,
Secouant les vieux murs pour les faire écrouler !
Et le jour où l'on fut en cortège à l'église,
Tour à tour aquilon, bourrasque, orage ou bise,
Pour qu'on n'en jetât pas en chemin par monceaux,
Il effeuilla d'un coup les roses des berceaux !
Enfin, suprême espoir, pendant le saint office
Il tenta de sécher le vin dans le calice,
Et, malgré les efforts du vieux sonneur très las,
Força la grosse cloche à ne sonner qu'un glas !
Le zéphir entreprit une effroyable ronde
Pour aller se grossir des tempêtes du monde !
Et, terrible, fauchant les pays traversés,
Revint au vieux castel après deux ans passés.
Il allait l'emporter comme un fétu de paille,
Quand dans les flancs joyeux de la frêle muraille,

Plus facile à briser qu'un tout petit rosier,
Il vit un nouveau-né dans un berceau d'osier....
Dans les yeux de la mère il lut tant d'espérances,
Qu'il frémit au penser des possibles souffrances,
Et vaincu, désarmé par l'amour triomphant,
Rendit l'âme en soufflant sur un moulin d'enfant,
Exhalant à la fois et sa vie et sa haine
Aux pieds de la maman qui filait de la laine !

PATRIE.

DUCHESSE D'UZÈS, DOUAIRIÈRE.

Non ! ne le dites pas, non ! ce serait impie,
Que c'est un mot usé, que le mot de patrie ;
Car sans savoir pourquoi, dans un instinct fatal,
Le cœur battra toujours mieux, sur le sol natal.
Les hommes, cependant, ne sont-ils pas tous frères ?
Pourquoi donc limiter les pays et les cœurs,
Pour que d'anciens amis deviennent adversaires ?
N'étaient-ils pas tous faits pour les mêmes douceurs,
Pour la même bonté, pour les mêmes prières ?
Qui les a séparés ? — L'intérêt personnel....
Ce sentiment est bas, mais le fait est réel ;
Ces murs, ces prés, ces bois, ce vieux clocher qu'on aime,
C'est ce que l'on a vu par son premier regard.
Se dire "sans-patrie" est un affreux blasphème
Qui, pour le cœur français, semble un coup de poignard.

Lorsqu'elle est en danger, quel sursaut électrique
Vient secouer le joug du plus indifférent !
Qu'importe à ce moment royaume ou république,
C'est le cri du lion blessé qui se défend !
Général ou soldat, en lui donnant sa vie,
Soit vainqueur, soit vaincu, glorieux ou mourant,
Ce qu'il entend toujours, c'est le mot de "Patrie"
Quand, passant près de lui, le drapeau claque au vent !
Oui, Patrie est un mot plus sacré que tout autre,
Il exprime l'amour, la gloire, la beauté.
Son charme est tout-puissant, car sa vie en la nôtre
Fait descendre un rayon de l'immortalité.

LA PETITE MARCHANDE D'ALLUMETTES.

L. TOURNIER.

La pauvre enfant ! De toute la journée
Ses petits pieds n'ont cessé de marcher,
Pas un passant n'a voulu s'approcher,
Et le soir vient, le dernier de l'année,
Sans qu'elle puisse au maître mécontent
Rien apporter au profit qu'il attend !

Que dira-t-il ? Il va gronder encore !
Ce serait peu, mais il bat quelquefois !
Et quand il prend ainsi sa grosse voix
Et son bâton, c'est en vain qu'on implore.
Non, dans la rue elle aime mieux s'asseoir
Que d'affronter sa colère ce soir !

Au pied d'un mur, tremblante, mal vêtue,
Malgré le vent, malgré le froid qu'il fait,
La pauvre enfant s'est assise en effet.
La neige tombe et la nuit est venue,
Et le seul bruit qu'elle entend par moment
Est l'heure au loin qui frappe lentement.

"Oh ! que j'ai froid ! Oh ! que j'ai froid !" dit-elle.
"Mais si j'osais ! Oui, rien qu'une !.... Combien
Par ce grand froid cela ferait du bien !"
Et sur le mur jaillit une étincelle,
Et le phosphore, entre ses doigts transis,
Brille dans l'ombre en reflets indécis.

Comme en un rêve, alors la pauvre fille
Soudain croit voir à ses yeux flamboyer
Un beau grand feu dans un grand beau foyer !
Déjà, devant la flamme qui pétille,
Ses petits pieds s'allongent doucement....
Mais dans la nuit tout rentre en un moment !

Une autre donc ! — L'allumette enchantée
Lui montre alors un splendide souper :
La table est mise, et l'on va découper
Une oie énorme avec art apprêtée....
Mais ce beau rêve à son tour a pris fin :
Tout disparaît, tout, excepté la faim !

Une autre encore ! — Cette fois, c'est la fête
Du beau Noël ! Comme ils sont éclairés
Ces verts sapins chargés de fruits dorés
Où la lumière en jouant se reflète !
Et des rubans, des bonbons, des jouets,
A dépasser les plus hardis souhaits !

Croyant saisir une grande poupée,
Son bras s'étend ; les clartés de Noël
Semblent monter, monter, monter au ciel....
Mais de ses mains l'allumette échappée
Tombe, et plus sombre encor qu'auparavant,
La sombre nuit enveloppe l'enfant !

Une autre ! une autre ! — Oh ! la douce lumière !
Des lampes d'or et des voûtes d'azur !
Cette fois-ci, c'est le ciel, à coup sûr !
Oui, c'est le ciel ! Et voici sa grand'mère,
Qu'elle aimait tant et pleure chaque jour,
Qui lui sourit de ce divin séjour !

"Oh !" dit l'enfant, "emmenez-moi bien vite,
Emmenez-moi, grand'mère ! Je sais bien
Que tout à l'heure il ne restera rien
De ce beau ciel pour la pauvre petite,
Que, vous aussi, vous aurez le destin
Du grand foyer, de l'arbre et du festin !"

A son appel, de la cité bénie,
L'aïeule accourt, et, prenant son enfant,
Toutes les deux passent en triomphant
Ce seuil sacré d'où la mort est bannie,
Où tout est paix, gloire, sérénité,
Lumière, amour, et pour l'éternité.

Le lendemain, lorsque la pâle aurore
D'un jour d'hiver se leva dans les cieux,
Elle éclaira de ses rayons douteux
Un petit corps plus froid, plus pâle encore.
C'était le sien. — Mais quel beau nouvel an,
Chez Dieu, là-haut, avec sa grand'maman !

— — —

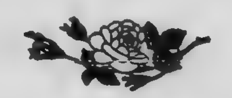
RESPECT AU LABOUREUR.

ANDRIEUX

Je vais, mes chers amis, d'un de nos meilleurs rois,
De Louis douze, ici vous conter une histoire.
De ce Père du Peuple on chérit la mémoire :
La bonté sur les cœurs ne perd jamais ses droits.
Il sut qu'un grand seigneur, peut-être une Excellence,
De battre un laboureur avait eu l'insolence ;

Il manda le coupable, et, sans rien témoigner
— Pour rendre la leçon éloquente et publique —
Un jour dans son palais le retient à dîner.
On sert à ce seigneur un repas magnifique,
Les mets les plus exquis qu'on peut imaginer,
Hors du pain, que le roi défend de lui donner.
Il s'étonne ; il ne peut concevoir ce mystère.

Le roi passe et lui dit : " Vous a-t-on fait grand'chère ?
— Certe, on m'a servi, Sire, un superbe festin ;
Mais je n'ai point dîné : pour vivre, il faut du pain.
— Allez," répond Louis avec un front sévère,
" Comprenez la leçon que j'ai voulu vous faire ;
Et puisqu'il faut, monsieur, du pain pour vous nourrir,
Songez à respecter ceux qui le font venir."



ENGLISH FAMILY.

G. de Wailly.

Aoh! no; plous jamais je reviendrai dans cette Paris! Ma père il était choqué, mon mère il était choqué, toute la family il était choqué, aoh yes!.... très beaucoup fort!.... Cette capitale il était indigne de recevoir le visite d'oune english family! Ma père, il le disait, mon mère, il le disait, toutes le frères et toutes le sœurs de moâ, il le disaient.... et il avait raison, toute les dix!

Nôs avaient quitté Chichester pour vénir vôar le tâour de Sir Eiffel, esquire, et nôs faisaient le débarquement dans le Saint-Lazare Station. Toute de suite, en route pour le tâour!.... Nôs marchaient toutes sur le même ligne; ma père sur le droite.... pour vôar les boutiques, pouis mon mère, à deux pas; pouis mon frère James, pouis John, pouis môa, pouis Harry, Maud, Betsy, Mabel, Margaret, pouis Grace.... et, toute dans le bout, le petit Charley.... Les autres, il étaient restés à Chichester, because il étaient trop toute petites. Aoh! ce était beau, oune english family dans la promenade!.... il tenait toute le trottoâr.... Personne il avait le droit de pâsser!

Toute d'un coup, oune policeman avec oune sabre il se dressait devant le rang de nôs, et il criait: "Cirquioulez!...." Aoh! Shocking!.... Diser cela à nôs.... c'était oune insulte pour le Angleterre!.... Dans London, les Anglais il obéissaient tôjours aux policemen; mais, sur le continent, les policemen il étaient institoués pour faire le place aux citoyens de le libre Angleterre! Ma père, il disait cela, tôjours! Mais comme il vôlait pas d'oune scandale, il faisait toute de suite oune grande geste comme cela, avec son parasol....

Aussitôt, mon mère passait derrière loui, James derrière mon mère, John derrière James, et ainsi de souite jusqu'au toute petite Charley qui prenait la queue.... Seulement, comme ma père il marchait avec des grands pas, le toute petite Charley il était obligé de courir beaucoup fort, et il cassa deux fois son nez sur le terre.... mais ça faisait rien: il souivait toute de même.

Nôs, alors, arrivaient à le traversée d'oune boulevard, où oune nouvel policeman, en tendant devant loui une grosse bâton de guimauve, il coupa le family !.... Aoh ! ce était tout à fait mal !.... Ma père, il continuait son marche.... parce que, oune Anglais, sur le continent, il devait jamais laisser arrêter loui par rien di tout.... Seulement, il faisait encore tout de souite oune grande geste avec son parasol, et les plous petits, qui étaient restés derrière, arrêtés par le bâton de guimauve, mettaient sur leur dos oune pancarte de identité.... Comme ça, on les retrouverait tôjours si il étaient perdious, yes !

Nôs arrivaient au tâour de Sir Eiffel, esquire.... Il était fermé : on voulait pas monter nôs !.... Et nôs venaient toute juste de Chichester pour monter à le tâour !.... Aoh ! ce était encore plous mal ! Ma père, il voulait monter toute de même.... Il disait, beaucoup fort : "Jé souis Anglais !" Ce était incroyébeul !.... il monta pas toute de même ! Seulement, il venait très beaucoup des policemen qui emmenaient toute le family ; ma père, mon mère, James, John, môa, Harry, Maud, Betsy, Mabel, Margaret, Grace, et le petite Charley.... qui avait encore deux fois cassé son nez sur le terre.... toute à le poste !.... Aoh ! shocking ! ce était oune indignity !.... Ma père, il criait tôjours : "Jé souis Anglais !" Mon mère, il criait.... rien di toute.... et nôs, nôs étaient trop tout à faite feurieuses (furieux) pour pouvoâr pâler !....

Alors, ma père, pouis mon mère, pouis James, pouis toute les autres jusqu'au petite Charley.... qui devait encore casser oune fois son nez, nôs avons repris le route du Saint-Lazare Station.... et nôs avons repâtis toute de souite pour le Angleterre !.... No ! jamais plous je reviendrai dans cette Paris.... Et ce sera tant pis pour le tâour de sir Eiffel, esquire !.... yes !....



LE VIEUX PONT.

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

L'autre hier, cheminant le long du vieux sentier,
Je parvins au cours d'eau qui fuit vers la savane.
Le soleil déclinait, et l'horizon altier
Alignait les sapins comme une caravane.

Évoquant le passé, je fis halte au vieux pont,
Au vieux pont biscornu, plein de ronce et de mousse,
Couché sur le ruisseau limpide et peu profond
Que brouillèrent les pas de mon enfance douce.

Aux caresses du vent dont se plaint le roseau,
Parfois un rossignol y turlute son trille ;
Et le vieux pont sommeille au-dessus du ruisseau,
Dans l'ouragan des soirs comme au midi tranquille.

L'onde claire qui court à travers le glaïeul,
Où se pose en passant l'agile libellule,
Murmure comme au jour où mon fier trisaïeul
Le construisit devant le siècle qui recule.

Cet homme était robuste, il le fit de plançons ;
Sur un lit de ciment aligna les poutrelles,
Sur d'énormes cailloux plaça les étançons,
L'enduisit de mortier à grands coups de truelle.

Et, dans la paix du soir, faisant rêveurs les bois,
L'Angelus au lointain planait sur le village ;
Les sapins en leur deuil et l'onde de sa voix
Priaient dans le mystère éperdu d'un autre âge.

La cigale chantait l'heure de la moisson,
Et les bons engerbeurs rassemblaient les javelles ;
Parafant leur énigme au bord de l'horizon,
Au rêve du couchant, passaient des hirondelles.

Aux chants des charroyeurs, au cri-cri des grillons,
Les granges regorgeaient de blondes tasseries ;
Sous le comble l'avoine épandait ses haillons ;
Des larmes d'or tombaient au fond des batteries.

Serein, j'ai contemplé cette épave du temps
Qui s'acharne sur nous, avec des airs moroses ;
En moi j'ai ressenti la cruauté des ans
Qui ne respecte pas la misère des choses.

J'ai vu des moissonneurs avec leurs gerbes d'or,
Qui revenaient joyeux d'espérance secrète....
Les aïeux sont partis, mais leurs enfants encor
Traversent le vieux pont dans leur rude charrette.

Et je songe à ceux-là que je n'ai pas connus,
Aux grands parents absents, abîmés sous la terre,
Eux qui chantaient : "Le temps passé ne revient plus,"
Me rappellent qu'un jour, hélas ! il faut nous taire !

CAUSERIE FÉMININE.

ALBERT LOZEAU.

Aujourd'hui, le salon est plein de jeunes filles
Aux yeux noirs, aux yeux gris, aux yeux bleus, et gentilles,
Elles causent très haut de bijoux enchantés ;
Elles causent surtout de puérilités.
De cette foule monte un parfum de fleurs mortes,
Fait d'essences de toutes sortes ;
Elles causent — leurs cœurs ne sont pas indulgents
Et médisent avec plaisir des jeunes gens.
Elles se font des compliments sur leurs toilettes
Et projettent toujours de nouvelles emplettes,
Et mutuellement se disent des secrets
Que chacune répète à l'autre une heure après.
Le ton s'élève.... On cause.... Est-ce qu'on va se battre ?
Elles sont bien quatorze ou quinze.... elles sont quatre !

LE JOUEUR D'ORGUE.

ALBERT DREUX.

Dans la chapelle austère, à l'orgue, Frère Jean
Fait chanter au clavier les ardeurs de son âme.
Chaque soir, au Salut du Très Saint Sacrement,
Les rythmes, sous ses doigts, frissonnent dans les gammes.

Mais un désir l'obsède et grandit dans son cœur :
Il veut rendre son jeu plus extatique encore,
Et son beau front pâli se perle de sueurs ;
Car son rêve est trop grand, l'orgue trop malsonore.

— "Frère, que faites-vous ? Vous ne jouez donc plus ?"
Des larmes ont roulé de ses grands yeux mystiques.
— "Frère, que pensez-vous ; c'est l'heure du Salut,
L'ostensoir qu'on expose ! Il faut de la musique."

Voici qu'un rayon bleu de lune a traversé
Le vitrail où se peint Cécile, sa patronne,
La sainte au clavecin qui dirige, il le sait,
Le chœur des chérubins autour de la madone.

Or Frère Jean pleurait : "Grande sainte aux yeux bleus,
O combien j'ai d'ennui ; la litanie achève,
Et l'orgue ne veut pas chanter comme mon rêve.
J'ai dû faire un péché ! Que je suis malheureux !"

Alors, du clair vitrail, la sainte souriante
Descendit et s'en vint jouer pour Frère Jean....
Et l'orgue ruissela de cadences sonnantes
Où courait en frissons la fugue aux sons d'argent.

Les saints de pierre au fond des niches ogivales,
Et les anges sculptés aux voûtes de granit,
Semblaient se réveiller de leur somme infini,
Pour entendre chanter la voix instrumentale.

Et lorsque s'éteignit le dernier récital,
Frère Jean, tout à coup, refermant ses prunelles,
S'en alla doucement au divin festival
Où chante le clavier des orgues éternelles.

MA PREMIÈRE CIGARETTE.

PAUL CROISET.

Papa m'avait donné dix sous.... Quelle fortune !
Je n'avais que douze ans !....
Dès le soir, à la brune,
Je quitte la maison, sans rien dire à papa,
Et me sauve bien vite acheter du tabac.
Je demande au marchand un paquet d'allumettes
Et du papier fin pour faire des cigarettes.
Je mets tout avec soin dans ma poche, et je pars,
Fier et content de moi, pour les grands boulevards.

"Bon ! voici le moment de se montrer un homme,"
Pensais-je. "Mon tabac.... Mais voyons un peu comme
S'y prennent les messieurs pour faire un beau rouleau....
—Car je veux avoir l'air de quelqu'un comme il faut !"
Justement un monsieur décoré, bonne mine,
Roulait sa cigarette au jour d'une vitrine....
Je m'approche et je vais l'observer sous le nez.
Je ne voyais aucun mal à ça.... Devinez
Comment je suis reçu ?.... Un soufflet sur la joue
M'envoie à quatre pas rouler en pleine boue !
Dégouttant, je me lève et me rends, tout honteux,
Sous une grande porte où je fus bien heureux,
Dans ce triste abandon, de trouver la concierge
Qui me rendit bientôt aussi propre qu'un cierge.
Après avoir séché mes vêtements au feu,
Je pars, non sans l'avoir remerciée un peu....

Enfin, vais-je pouvoir accomplir mon beau rêve ?
Je reprends mon papier, mon tabac.... et je crève
Quinze feuilles avant de pouvoir aboutir.
Mais le seizième essai réussit à ravir !
Figurez-vous ma joie, en voyant enfin faite
L'œuvre de tant de soins, mignonne cigarette !
Je savourais des yeux ce beau fruit défendu.
—Je n'avais pas fait mal, papa n'avait rien vu !

L'air gaillard, le képi sur le coin de la tête,
L'objet entre les doigts, je prends une allumette....
Mais diable ! où la frotter ? L'humidité du soir
Avait tout inondé, les murs et le trottoir....
Arriverai-je enfin à griller cette sèche ?
Si seulement j'avais un briquet et sa mèche !....

Or, voici qu'un monsieur, ma foi ! très comme il faut,
— Il avait de beaux gants, un tube, un paletot —
Qui s'avançait vers moi, lève, sans crier gare,
Sa jambe.... et d'un seul coup allume son cigare.

Aussitôt vu, le truc, aussitôt imité,
Réussit à merveille.... Ah ! quelle volupté,
Quand je pus par le nez, la bouche, la poitrine,
Aspirer à longs traits l'odeur de nicotine !
Trois fois je tire ainsi.... Ça n'allait pas trop mal,
Quand soudain je m'arrête.... Oh ! quel est l'animal
Qui me pique par là ?.... Ce n'est rien.... Je me gratte,
Et je n'ai que le temps de retirer la patte :
Une horrible brûlure.... Ah ! qu'est-ce donc ! mon Dieu !
Ma culotte a pris feu ! ma culotte a pris feu !
Adieu la cigarette !

Une effroyable flamme
Derrière moi déjà trace son oriflamme.
Je cours, et mon foyer, par le vent agité,
Fait sauver devant moi le monde épouvanté.
Je cours, et la douleur de plus en plus m'oppresse ;
Tout Paris retentit de mes cris de détresse !
Je trouve, grâce à Dieu, mon chemin entravé
Par un grand ruisseau....

J'y tombe assis....

Sauvé !



LA CAVALE.

AUGUSTE BARBIER.

O Corse à cheveux plats, que la France était belle
Au grand soleil de messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied libre heurtant le sol antique
Libre pour la première fois ;
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battants,
Pour champs de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et les combats pour passe-temps ;
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail ;
Quinze ans, son dur sabot dans sa course rapide
Broya des générations ;
Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,

De pétrir l'univers, et comme une poussière,
De soulever le genre humain,
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardents.
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents.
Elle se releva ; mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

LA MORT.

LOUIS FRÉCHETTE.

Pourquoi craindre la Mort, la grande inévitable ?
Qu'elle soit le repos, qu'elle soit le réveil,
Pourquoi de cette aurore ou de ce bon sommeil
Se faire si souvent un spectre redoutable ?

Aucun fantôme n'est effrayant au soleil....
De même qu'on accueille un ami véritable,
Si l'hôte au front pâli prend place à votre table,
Levez en son honneur la coupe au jus vermeil.

Pour moi, je me fie à la Justice immense.
Or ta justice, à toi, Seigneur, c'est la Clémence ;
Aussi, par ta bonté céleste rassuré,

Quand le terme viendra de ma course éphémère,
Je pencherai ma tête et je m'endormirai
Sans peur, comme un enfant sur le sein de sa mère.

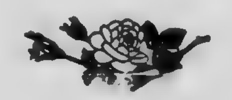
LA LUCIOLE.

JULES TREMBLAY.

Je feuilletais un livre, un livre négateur,
Dont les phrases sapaient l'œuvre du Créateur.
Le jour fuyait déjà vers l'abîme des ombres,
Et mes regards montaient des mots, des lignes sombres,
Jusqu'au ciel sans nuage où l'astre flamboyait.
Le limpide horizon, au lointain, rougeoyait.
Les murmures du vent bruissant dans les arbres,
Les eaux de la fontaine égouttant sur les marbres,
Les fleurs et les parfums, les oiseaux et les voix,
Redisaient l'hosanna des ondes et des bois.
Le temple, le palais, la ferme, la chaumière,
Tout rendait gloire à Dieu, tout devenait prière.

Le livre niait l'âme et l'immortalité,
L'espérance et l'amour, ces rayons de clarté ;
Il niait l'existence et la bonté du Maître
En qui tout se repose, en qui tout doit renaître.
Asservissant l'esprit au joug matériel,
Il écrivait : Nature ! où le pâtre voit : Ciel !
Et l'ombre, lentement, tombait sur la vesprée.

La luciole ouvrit son aile diaprée
Et s'éleva vers moi dans un rayonnement.
Elle vint sur le livre. Ainsi qu'un truchement
Qui cache au voyageur la misère des villes,
Pour voiler à mes yeux les notions stériles,
Elle fit scintiller ses stigmates de feu
Partout sur le feuillet, où vibrait le mot : Dieu !



LE CONVOI DE LOUISE.

BRIZEUX.

Quand Louise mourut, à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil ;
Un seul prêtre, en priant, conduisit le cercueil ;
Puis, venait un enfant, qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse ;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire,
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire ;
Et quand le fossoyeur soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore ;
Avec toute sa pompe, avril venait d'éclore
Et couvrait en passant d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs ;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche ;
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche ;
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.



DÉPUTÉ !

CLÉMENT ROSSET.

Autrefois, quand j'étais en robe,
Et que je faisais mon début,
J'ignorais que, sur notre globe,
Tout homme doit poursuivre un but....
Aujourd'hui que mon caractère
Est en pleine maturité,
J'ai fait le choix de ma carrière :
C'est dit, je serai Député !

Vous riez ? — Chacun suit sa route,
Humble berger ou potentat.
Quant à moi, j'aurais pu sans doute
Faire un écrivain.... un soldat....
Un épicier.... un archidiacre....
Un doyen de la Faculté....
Ou même.... un bon cocher de fiacre :
Mais je veux faire un Député !

On dit — et nul ne le conteste —
Qu'au désordre je suis enclin ;
Que j'ai le poing dur, le pied leste,
La langue vive et l'œil malin.
Et c'est bien vrai ; je me sens homme
Quand je me suis bien disputé :
— Vous voyez que j'ai tout, en somme,
Pour faire un très bon Député !....

D'abord, je n'irai plus en classe ;
Je n'apprendrai plus de leçons ;
Un autre ira prendre ma place
Au milieu des petits garçons.
Je pourrai me passer de maître,
Étant l'oracle incontesté....
On sait tout, on doit tout connaître
Aussitôt qu'on est Député !....

Député !.... J'aurai mon cortège
De courtisans et de flatteurs ;

A la Chambre, j'aurai mon siège
A côté des grands orateurs !....
Mais sachant, dans un but honnête,
M'unir à la majorité,
J'irai soigner à la buvette
Mon estomac de Député !

Les bons projets, sur mes instances,
Seront votés fort à propos ;
Je supprimerai les quittances,
Je supprimerai les impôts ;
On aura l'or au kilogramme,
Et les gros sous à volonté :
Voilà quel sera mon programme,
Lorsque je serai Député !

Et vous, mes petits camarades,
Vous serez tous bien partagés :
Je doublerai les promenades
Et quintuplerai les congés.
Plus de pensums ni de consignes,
Mais des bons points en quantité.
Je vous supprime.... jusqu'aux lignes !
— On n'est pas toujours Député !

Mes bienfaits, ainsi que la manne,
S'étendront jusqu'aux animaux :
Perroquet, chien, chat, cheval, âne,
Seront délivrés de leurs maux.
J'irai, jusqu'au fond de leurs cages,
Rendre aux oiseaux la liberté :
Et dès lors, forêts et bocages
Chanteront le Grand Député !....

....Quant à vous, mes charmantes dames,
Vous ne craindrez plus vos époux,
Car je veux, qu'à présent, les femmes
Puissent voter tout comme nous ;
Mais, de peur qu'on ne vous reprenne
Ce bulletin — tant convoité ! —
Mesdames, donnez-m'en l'étrenne :
Nommez-moi votre Député !....

À SES PARENTS.

MARIA TRÉCOURT.

Chacun paraît heureux dans ce grand jour de fête,
          Et l'on est gai dès le matin ;
Si le ciel exauçait tout que l'on se souhaite,
Comme s'embellirait de chacun le destin ;
Les vœux que je ferai, bon père, bonne mère,
          Tous ceux que m'a dictés mon cœur,
Je les forme toujours en disant ma prière :
Les désirs ne sont rien sans l'appui du Seigneur.
A mes sincères vœux, montre-toi favorable,
          O Dieu d'amour et de bonté !
Toi qui dans tes desseins es toujours équitable,
Accorde à mes parents contentement, santé ;
Tu me les as donnés, ils sont ma providence,
          Je ne reçois d'eux que bienfait ;
De ces dons, sois loué, Seigneur ; dans ta clémence,
Rends à ces bons parents tout le bien qu'ils m'ont fait.

LE PATER.

L. RATISBONNE.

"On ne s'arrête pas en disant sa prière ;
Voyons, ne reste pas cette fois en arrière ;
Recommence avec moi le Pater, et dis bien :
Donne-nous.
                    —Donne-nous....
                                        —Le pain quotidien....
—Le pain....—Eh bien, encor, pourquoi donc cette pause ?
        Et pourquoi marmotter tout bas,
        De ces mots que je n'entends pas,
        —Chère maman, voici la chose :
Je priais le bon Dieu, car le pain est bien sec,
De nous donner toujours un peu de beurre avec."

LA FILEUSE.

HERMINIE DELAVAULD.

—Pourquoi filez-vous, jeune fille,
Svelte et blonde comme les blés?
La rieuse Espérance brille
Dans vos yeux que rien n'a troublé.
Sous vos doigts, comme de la soie,
Le lin s'allonge, souple et doux ;
Votre travail est une joie ;
Fileuse, pourquoi filez-vous?

—C'est mon voile de fiancée
Que je file avec tant d'ardeur,
Et ma main n'est jamais lassée,
Et jamais n'est lassé mon cœur.
Assise à mon rouet fidèle,
Je chante dès l'aube du jour :
J'aime, on m'aime, et la vie est belle,
Et l'univers est tout mon amour !

Et la fileuse file, file,
Et de l'un à l'autre angelus,
Le fil blond, sous sa main agile,
Se déroule de plus en plus....

—Pourquoi filez-vous, jeune femme
Au front pâle, mais radieux?
Il semble qu'une nouvelle âme
Resplendisse dans vos beaux yeux !
Sous vos doigts, comme de la soie,
Le fil s'allonge, souple et doux ;
Votre travail est une joie ;
Fileuse, pourquoi filez-vous?

—C'est une robe de baptême
Que je file : grâce au Seigneur,
Je connais l'extase suprême,
L'ivresse qui remplit mon cœur :

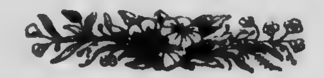
Un enfant, un trésor, un ange,
Entre mes bras va reposer.
Je l'attends, et sur chaque lange,
Je mets à l'avance un baiser.

Et la fileuse file, file,
Et de l'un à l'autre angelus,
Le fil blond, sous sa main agile,
Se déroule de plus en plus....

— Pourquoi filez-vous, bonne aïeule,
Si calme sous vos cheveux blancs?
L'ombre est froide, vous êtes seule,
Le nid désert n'a plus d'enfants!
Perdu dans vos crêpes de veuve,
Le lin traîne sur vos genoux.
Votre travail est une épreuve;
Fileuse, pourquoi filez-vous?

— Il est temps! Je file la toile
Dans laquelle on m'emportera,
Mes doigts sont lourds, mon œil se voile,
Et plus rien ne me sourira....
Mais béni soit Dieu! sur ma route
J'ai cueilli ce qu'il a semé:
J'ai souffert, j'ai pleuré sans doute;
Qu'importe! J'ai beaucoup aimé....

Et la fileuse file, file,
Mais vers le dernier angelus,
Le fil casse en sa main débile....
La fileuse ne file plus!



LE GUÉ.

Sully Prudhomme.

Ils tombent épuisés ; la bataille était rude.
Près d'un fleuve, au hasard, sur le dos, sur le flanc,
Ils gisent, engourdis par tant de lassitude ;
Qu'ils sont bien, dans la boue et dans leur propre sang !

Leurs grandes faux sont là, luisantes d'un feu rouge,
En plein midi. Le chef est un vieux paysan :
Il veille. Or, il croit voir un pli du sol qui bouge....
Les Russes ! Il tressaille et crie : "Allez-vous en !"

Il les pousse du pied : "Ho ! mes fils, qu'on se lève !"
Et chacun, se dressant d'un effort fatigué,
Le corps plein de sommeil et l'esprit plein de rêve,
Tâte l'onde et s'y traîne à la faveur d'un gué.

De peur que derrière eux leur trace découverte
N'indique le passage au bourreau qui les suit,
Et qu'ainsi leur salut ne devienne leur perte,
Ils souffrent sans gémir, et se hâtent sans bruit.

Hélas ! plus d'un s'affaisse et roule à la dérive,
Mais tous, même les morts, ont fui jusqu'au dernier.
Et le chef resté seul songe à quitter la rive....
C'est trop tard ! Une main le retient prisonnier.

"Vieux ! sais-tu si le fleuve est guéable où nous sommes ?
Misérable, réponds : vivre ou mourir, choisis !
—Il a bien douze pieds.—Voyons...." dirent ces hommes,
En le poussant à l'eau sous l'œil noir des fusils.

L'eau ne lui va qu'aux reins, tant la terre est voisine,
Mais il se baisse un peu sous l'onde à chaque pas ;
Il plonge lentement jusques à la poitrine,
Car les pâles blessés vont lentement là-bas....

La bouche close, il sent monter à son oreille
Un lugubre murmure, un murmure de flux,
Le front blanc d'une écume à ses cheveux pareille ;
Il est sur ses genoux. Rien ne surnage plus.

Du reste de son souffle il vit une seconde,
Et les fusils couchés se sont relevés droits :
Alors, ô foi sublime ! un bras qui sort de l'onde
Ébauche dans l'air vide un grand signe de croix.

J'admirais le soldat qui dans la mort s'élance
Fier, debout, plein du bruit des clairons éclatants !
De quelle race es-tu ? toi qui, seul, en silence,
Te baisses pour mourir et sais mourir longtemps !

LES DEUX CORTÈGES.

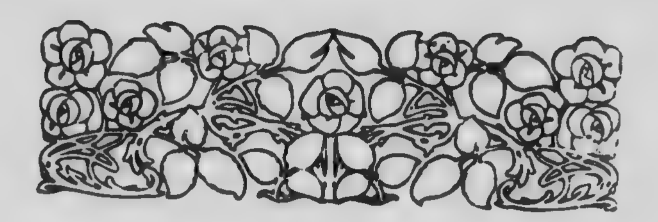
JOSÉPHIN SOULARY.

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne ; il conduit le cercueil d'un enfant ;
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême ; au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise ;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné ;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né !



LA BATAILLE DE WATERLOO.

CASIMIR DELAVIGNE.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur ! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir ;
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.
C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas,
Fier de le conquérir, il court, il s'en empare :
"La garde," avait-il dit, "meurt et ne se rend pas."

On dit qu'en les voyant couchés dans la poussière,
D'un respect douloureux, frappé de tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Les voilà, ces héros si longtemps invincibles !
Ils menacent encore les vainqueurs étonnés.
Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles !
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts sillonnés !
Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie;
De la Castille ils ont franchi les monts ;
Et le Nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protège la Russie.
Ils avaient tout dompté.... Le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas :
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

LA CLOCHE DE LOUISBOURG.

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

Cette vieille cloche d'église,
Qu'une gloire en larmes encor
Blasonne, brode et fleurdelise,
Rutile à nos yeux comme de l'or.

On lit le nom de la marraine,
En traits fleuronnés, sur l'airain,
Un nom de sainte, un nom de reine,
Et puis le prénom du parrain.

C'est une pieuse relique :
On peut la baiser à genoux ;
Elle est française et catholique,
Comme les cloches de chez nous.

Jadis ses pures sonneries
Ont mené les processions,
Les cortèges, les théories
Des premières communions.

Bien des fois, pendant la nuitée,
Par les grands coups du vent d'avril,
Elle a signalé la jetée
Aux pauvres pêcheurs en péril.

A présent, le soir, sur les vagues,
Le marin, qui rôde par là,
Croit ouïr des carillons vagues
Tinter l'*Ave maris stella*.

Elle fut bénite. Elle est ointe.
Souvent, dans l'antique beffroi,
Aux Fêtes-Dieu, sa voix s'est jointe
Au canon des vaisseaux du Roy.

Les boulets l'ont égratignée,
Mais ces balafres et ces chocs
L'ont pour jamais damasquinée,
Comme l'acier des vieux estocs.

Oh ! c'était le cœur de la France
Qui battait à grands coups alors,
Dans la triomphale cadence
Du grave bronze aux longs accords.

O cloche, c'est l'écho sonore
Des sombres âges glorieux
Qui soupire et sanglote encore
Dans ton silence harmonieux.

En nos cœurs, tes branles magiques,
Dolents et rêveurs, font vibrer
Des souvenances nostalgiques
Douces à nous faire pleurer.



LA PRIÈRE DANS LES BOIS.

GUSTAVE ZIDLER.

Lorsqu'avant son départ le vaillant Capitaine
Se fut agenouillé devant la Croix chrétienne
Où se fleurdelisait le royal écusson,
Lentement, gravement, monta dans le silence
Des bois religieux, pleins d'un vague frisson,
La Prière du Christ en syllabes de France.

"Notre Père des Cieux !..." Pour la première fois,
L'immense solitude entendait une voix
Nommer son Créateur : les grands bois, qui vénèrent
Et sentent dans leur sève auguste l'Infini,
Devant les mots sacrés, de leur front s'inclinèrent :
"Notre Père des Cieux, votre nom soit béni !"

"Que votre règne arrive !..." Et la terre sauvage
Répéta l'appel saint de rivage en rivage...
Et, là-bas, les fiers monts, d'un plus docile accès,
Ici, le puissant fleuve, à présent tributaire,
Tout paraissait redire avec des mots français :
"Que votre volonté soit faite sur la terre !..."

"Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour..."
Et l'invocation de largesse et d'amour
En bénédictions s'épandit sur les plaines,
Tandis que le Héros, ceint de ses compagnons,
Implorait la Pitié pour les fautes humaines :
"Pardonnez-nous nos torts comme nous pardonnons !"

"Délivrez-nous du mal !..." Et d'innombrables brises
Sur les grands bois émus, sur les plaines surprises,
Sur les monts verts ou roux, sur le flot sombre ou bleu,
S'en allèrent porter, semeuses d'espérance,
Par tout le Canada, reconnaissant son Dieu,
La Prière du Christ en syllabes de France !

LA MÉDECINE.

Ratisbonne.

Odette un jour était malade.
Il fallait, pour guérir, disait le médecin,
Prendre une ou deux cuillers de l'huile de ricin.
Odette ne voulait que de la limonade.
Sa mère (elle adorait sa mère cependant)
Avait beau la prier, tout était inutile.
"Voyons, ma chère enfant, ne sois pas indocile,
Je vais te la donner moi-même, en y goûtant.
— Je ne veux pas ! — Après, on mange une pastille.
— Tu m'en donneras deux ?—Eh bien ! oui, bois !—Ouais !
Je ne veux pas, c'est trop mauvais !
— Je t'en supplie, allons, du courage, ma fille !
Bois et je m'en irai t'acheter de ce pas....
— Quoi donc ? Une poupée. Oui, mais je la veux belle,
Avec un trousseau fait pour elle !
— Eh bien, tu l'auras, bois ! — Ouais, je ne veux pas !
— Ah ! malheureuse enfant, c'est vouloir que je meure,
Puisque tu ne veux pas guérir.
A quel moyen donc recourir ?"
Et se tordant les mains, la pauvre mère pleure.
Odette se décide, elle prend le ricin,
Et sur la place
L'avale d'un seul trait, sans faire la grimace.
Sa mère tendrement la presse sur son sein :
"C'est très bien ! Je t'aimais : tu m'es deux fois plus chère ;
Tu le vois, mon amour, ce n'est pas si mauvais.
— Ah si, c'est bien mauvais, maman, mais tu pleurais !"
Une larme qu'on voit dans les yeux de sa mère,
Toute amertume est moins amère !

LA NUIT SUR L'OCÉAN.

VICTOR HUGO.

O combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des plages lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !....
Combien ont disparu, dure et triste fortune,
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis !....
Combien de patrons morts avec leurs équipages !....
L'ouragan, de leur vie a pris toutes les pages,
Et, d'un souffle, il a tout dispersé sur les flots !....
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée :
Chaque vague, en passant, d'un butin s'est chargée,
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !....

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus....
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts, en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

On demande :—Où sont-ils?.... Sont-ils rois dans quelque île?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile?....
Puis, votre souvenir même est enseveli?....
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire,
Le temps qui sur toute ombre en jette une plus noire,
Sur le sombre Océan jette le sombre oubli....
Bientôt, des yeux de tous votre ombre est disparue :
L'un n'a-t-il pas sa barque, et l'autre sa charrue?....
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves au front blanc, lasses de vous attendre,
Parlent encore de vous, en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur !....

Puis, quand la mort, enfin, a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !....

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ?....
O flots, que vous savez de lugubres histoires !....
Flots profonds, redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez, en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !....

AU VAINQUEUR

EDMOND ROSTAND.

(A l'aéroplane qui le premier passa sur la basilique de Saint-Pierre, en mai 1911.)

Tout fut beau : la Victoire, et le cri qui la nomme,
Et la Ville éternelle, et la jeune saison,
Et le Captif sacré quittant son oraison
Pour voir l'Aile franchir les collines de Rome !

La minute est sublime où le bon Pape, comme
Pour laisser pénétrer le siècle et l'horizon,
Fait ouvrir la fenêtre, et veut, de sa prison,
Bénir l'oiseau lointain qu'on lui dit être un homme !

O le plus pur effet du plus grand des exploits !
Elle vient de monter pour la première fois,
La bénédiction qui doit toujours descendre !
"*Pulvis es....*" dit l'Église au fragile mortel....

Mais il s'est envolé si haut, ce grain de cendre,
Qu'il faut, pour le bénir, le chercher dans le ciel !

CE CHIFFON-LÀ.

RENÉ DE SAINT-PREST.

Dans une vallée où la mitraille
Avait sonné son affreux glas,
Le lendemain d'une bataille,
Des enfants jouaient aux soldats,
Quand l'un d'eux pousse un cri de joie.
Il se baisse, et, parmi les fleurs,
Il ramasse un chiffon de soie
Où pâlissaient les trois couleurs.
Un vieillard près de lui s'écrie :
—"Enfant, garde bien ce trésor !
Il peut voir de beaux jours encor.
Ce chiffon-là.... c'est la Patrie !"

L'enfant était devenu grave,
Un mâle frisson l'agitait,
Il songeait à son père, un brave
Qui pour son pays se battait....
Son père !.... En entrant au village,
Hélas ! il le trouve expirant,
Victime du hideux carnage
Où la France perdait son sang !
Alors le noble enfant s'écrie :
—"Père, je vengerai ta mort !
Tiens, prends, embrasse-le bien fort
Ce chiffon-là !.... c'est la Patrie !"

De gloire et de danger avide,
Le pauvre enfant se fit soldat.
Il fallait le voir, intrépide,
Marcher le premier au combat.
La mort épargna sa jeunesse....
Père aujourd'hui d'un grand garçon,
Il dit parfois avec ivresse,
En lui montrant le vieux chiffon :
—"Tu dois à la France meurtrie,
O mon enfant, tout ton amour !
Oui, tu le défendras un jour
Ce chiffon-là !.... c'est la Patrie !"

NAPOLÉON II.

Victor Hugo.

I.

Mil huit cent onze ! — O temps, où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

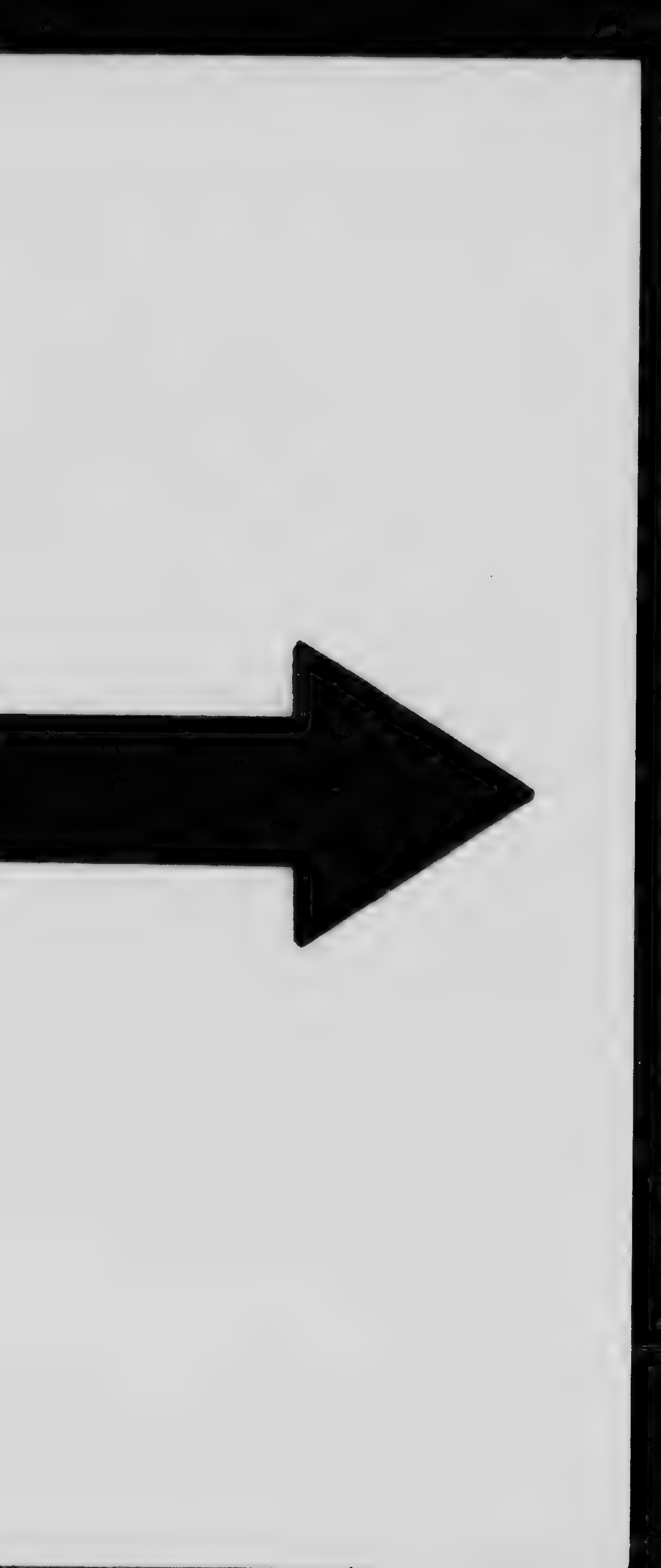
Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : "Quelqu'un de grand va naître !
L'immense empire attend un héritier demain ;
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ?"

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né !

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis,
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis.

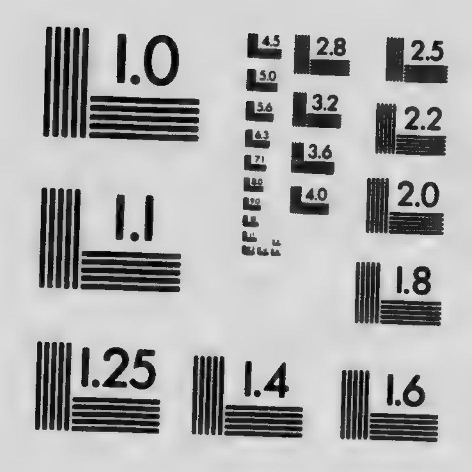
Et lui ! L'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
" L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi ! "

II.

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !

Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

III.

. . . .

Oui, l'aigle un soir planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes ;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon ;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie :
Chacun selon ses dents se partagea la proie ;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon !

IV.

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant ;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire ;
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant !

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte,
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non !
Chaque élément retourne où tout doit redescendre :
L'air reprend la fumée et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom !



VERS DORÉS.

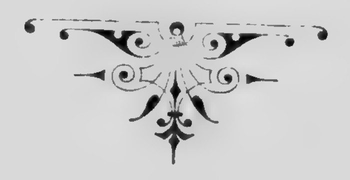
GÉRARD DE NERVAL.

Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant ;
Chaque fleur est une âme à la Nature éclose ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
"Tout est sensible !" Et tout sur ton être est puissant.

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie.
A la matière même un verbe est attaché....
Ne la fais pas servir à quelque usage impie :

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !



LE NEZ DE CYRANO.

EDMOND ROSTAND.

Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme !
On pouvait dire.... oh !.... bien des choses en somme....
En variant le ton, — par exemple, tenez :
Agressif : "Moi, monsieur, si j'avais un tel nez,
Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse !"
Amical : "Mais il doit tremper dans votre tasse :
Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap !"
Descriptif : "C'est un roc !.... c'est un pic.... c'est un cap !
Que dis-je, c'est un cap ?.... C'est une péninsule !...."
Curieux : "De quoi sert cette oblongue capsule ?
D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux ?"
Gracieux : "Aimez-vous à ce point les oiseaux
Que paternellement vous vous préoccupâtes
De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ?"
Truculent : "Çà, monsieur, lorsque vous pétunez,
La vapeur du tabac vous sort-elle du nez
Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ?"
Prévenant : "Gardez-vous, votre tête entraînée
Par ce poids, de tomber en avant sur le sol !"
Tendre : "Faites-lui faire un petit parasol,
De peur que sa couleur au soleil ne se fane !"
Pédant : "L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane
Appelle Hippocampelephantocamélos
Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os !"
Cavalier : "Quoi, l'ami, ce croc est à la mode ?
Pour pendre son chapeau c'est vraiment très commode !"
Emphatique : "Aucun vent ne peut, nez magistral,
T'enrhumer tout entier, excepté le mistral !"
Dramatique : "C'est la Mer Rouge quand il saigne !"
Admiratif : "Pour un parfumeur, quelle enseigne !"
Lyrique : "Est-ce une conque, êtes-vous un triton ?"
Naïf : "Ce monument, quand le visite-t-on ?"
Respectueux : "Souffrez, monsieur, qu'on vous salue,
C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue !"

Campagnard : "Hé, ardi ! C'est-y un nez ? Nanain !
C'est queuqu' navet géant ou ben queuqu' melon nain !"
Militaire : "Pointez contre cavalerie !"
Pratique : "Voulez-vous le mettre en loterie ?
Assurément, monsieur, ce sera le gros lot !"
Enfin, parodiant Pyrame en un sanglot :
"Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître
A détruit l'harmonie ! Il en rougit, le traître !"
—Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit,
Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit :
Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,
Vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettres
Vous n'avez que les trois qui forment le mot : Sot !
Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut
Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,
Me servir toutes ces folles plaisanteries,
Que vous n'en eussiez pas articulé le quart
De la moitié du commencement d'une, car
Je me les sers moi-même, avec assez de verve,
Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

PRIÈRE DE L'ENFANT.

Mme TASTU.

Notre Père des cieux, père de tout le monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin ;
Mais à tant de bontés vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,
Les choses dont on a besoin.

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir,
Et mon père et ma mère, et ma famille entière ;
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière
Que je vous dis matin et soir.

Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse ;
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux :
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse,
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse
Pour être aimés d'eux et de vous !

LE TESTAMENT.

HARAUCOURT.

Jésus les conduisit alors vers Béthanie.
Ils suivaient, contemplant sur la terre bénie,
La trace que ses pieds avaient faite en passant,
Et, comme chaque pas se fleurissait de sang,
Ils virent que le sol était rouge de roses.
Et Jean lui dit : "Seigneur, à la place où tu poses
Tes pauvres pieds ouverts qu'ont traversé les clous,
Voici que l'herbe jaune et que le sable roux
Sont fleuris comme les jardins au bord du fleuve.
— En vérité, je vous le dis, la terre est neuve ;
Ce qui ne germait plus vient d'éclore et vivra."
Il les bénit, levant sa droite, et proféra :
"La terre où j'ai semé mon sang, je vous la fie ;
Soyez riches d'amour et répandez la vie
Par la vertu du sang versé sur vos douleurs."
Puis, tourné vers Simon, il dit : "Sèche tes pleurs."
Pierre, en se souvenant du coq, pleurait de honte,
Mais Jésus : "Calme-toi, Simon, la chair est prompte ;
Tu sais que personne n'est infaillible ici
Et qu'on doit l'indulgence à tous, je t'ai choisi
Pour être le pasteur des faiblesses humaines.
O Simon, prends bien soin des brebis que tu mènes.
Guéris-les. Les élus sont frères des souffrants.
Les temps seront plus doux si les cœurs sont plus grands,
Et, puisque vous errez sur les mêmes abîmes
Éternels, exilés du bonheur, ô victimes,
Ayez cette patrie éternelle : l'Amour.
Consolez-vous, aimez, aidez, que tour à tour
Riche ou pauvre, puissant ou faible, et suivant l'heure,
Celui qui peut sourire aide celui qui pleure,
Et celui qui pleurait voudra sourire aussi.
Aimez-vous et donnez, et l'on dira merci,
Non pour le pain, mais pour la pitié qui le donne.
Aimez et la bonté vous sera deux fois bonne,

Car donner du plaisir c'est prendre du bonheur.
Aimez-vous, aidez-vous, et que le moissonneur
Laisse parfois tomber un épi de sa gerbe
Pour qu'un enfant trop pâle, en se penchant sur l'herbe,
Trouve le grain de blé qui guérit d'avoir faim.
Partagez au passant la farine et le vin,
Et sa force d'un jour multipliera la vôtre ;
Vous deviendrez plus riche et meilleur l'un par l'autre
Si vous mêlez votre âme au pain que vous offrez."
Il leva vers le ciel ses deux bras déchirés.
"Pitié, sainte douceur d'aimer celui qui souffre,
Divine fleur de l'âme éclose au bord du gouffre
Où râlent les vaincus de la vie, ô pitié.
Communion de l'être avec l'être, amitié
Qui vous fait ressembler à Dieu, tant elle est vaste,
Calme fraternité qui, dans l'heure néfaste,
Rapproche des souffrants les heureux d'alentour,
Profusion du cœur élargi par l'amour,
Auguste volonté de comprendre sans blâme,
O pitié, quand tu prends la moitié de notre âme,
La moitié qui te reste est plus grande que nous."
Les apôtres étaient tombés sur les genoux,
Et les pieds du Sauveur saignaient toujours des roses.
Il dit : "Allez au monde et répétez ces choses.
Que la terre s'embaume aux fleurs du Golgotha."
Ensuite, auréolé de lumière, il monta.
Et comme il s'enlevait, en leur montrant les routes,
Ses paumes qui saignaient firent de quatre gouttes,
Le signe de la croix sur les quatre chemins.
Et l'on voyait le ciel par les trous de ses mains.



LE LION ET LE RAT.

LÉON LORRAIN.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Or, quelque temps après, le feu se déclara
Dans cette forêt où le lion et le rat
S'étaient connus. Hors de leur gîte
Les animaux prirent la fuite.
Après avoir couru longtemps,
Couru jusqu'à perte d'haleine,
Affamés, fourbus, haletants,
Ils tombèrent sur une plaine
Aride, où le gibier manquait totalement :
Pas un mot, et pas le plus faible bêlement.
Sire rat aperçut tout à coup le lion
A la recherche d'une proie ;
Avec confiance, avec joie,
Vite il vint au-devant de lui : "La région
Où nous sommes," dit-il, "ne me dit rien qui vaille :
En plaine, on ne saurait trouver de la mangeaille.

On est bien mieux dans les forêts,
Encor qu'on y tende des rets."
Le roi des animaux, à jeun depuis la veille,
Fit mine de prêter l'oreille
Aux propos du rat imprudent ;
Il se pencha vers lui comme pour mieux l'entendre ;
Il flaira son poil doux recouvrant sa chair tendre ;
Puis, sans presque y toucher, et d'un seul coup de dent,
Le mangea sans aucune honte :
Des animaux n'est-il pas roi ?
....Derechef il se rendait compte
Qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

LE COMTE DE MODÈNE.

Quand le Sauveur souffrait pour tout le genre humain,
La mort, en l'abordant, au fort de son supplice,
Parut toute interdite et retira sa main,
N'osant dessus son maître exercer son office.

Mais Jésus, en baissant la tête sur son sein,
[illegible]gne à l'implacable et sourde exécutrice
[illegible] avoir point d'égard au droit du Souverain,
[illegible] exercer sur lui son fameux sacrifice.

La cruelle obéit, et ce coup sans pareil
Fit frémir la nature, et pâlir le soleil,
Comme si de sa fin le monde eût été proche.

Tout pâlit, tout s'émut dans la terre et dans l'air,
Excepté le pécheur qui prit un cœur de roche,
Quand la roche semblait avoir un cœur de chair.



STELLA.

Victor Hugo.

Je m'étais endormi, la nuit, près de la grève.
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve,
J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin.
Elle resplendissait au fond du ciel lointain
Dans une blancheur molle, infinie et charmante.
Aquilon s'enfuyait, emportant la tourmente.
L'astre éclatant changeait la nuée en duvet.
C'était une clarté qui pensait, qui vivait ;
Elle apaisait l'écueil où la vague déferle ;
On croyait voir une âme à travers une perle.
Il faisait nuit encor, l'ombre régnait en vain,
Le ciel s'illuminait d'un sourire divin.
La lueur argentait le haut du mât qui penche ;
Le navire était noir, mais la voile était blanche ;
Des goélands, debout sur un escarpement,
Attentifs, contemplaient l'étoile gravement
Comme un oiseau céleste et fait d'une étincelle.
L'Océan, qui ressemble au peuple, allait vers elle,
Et, rugissant tout bas, la regardait briller
Et semblait avoir peur de la faire envoler.
Un ineffable amour emplissait l'étendue.
L'herbe verte à mes pieds frissonnait éperdue,
Les oiseaux se parlaient dans les nids ; une fleur
Qui s'éveillait me dit : "C'est l'étoile, ma sœur."
Et, pendant qu'à longs plis l'ombre levait son voile,
J'entendis une voix qui venait de l'étoile,
Et qui disait : "Je suis l'astre qui vient d'abord.
Je suis celle qu'on croit dans la tombe et qui sort.
J'ai lui sur le Sina, j'ai lui sur Taygète ;
Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,
Comme avec une fronde, au front noir de la nuit.
Je suis ce qui renaît quand un monde est détruit.
O nations ! je suis la Poésie ardente.
J'ai brillé sur Moïse et j'ai brillé sur Dante.

Le lion Océan est amoureux de moi.
J'arrive. Levez-vous, vertu, courage, foi !
Penseurs, esprits, montez sur la tour, sentinelles !
Paupières, ouvrez-vous ; allumez-vous, prunelles !
Terre, émeus le sillon ; vie, éveille le bruit ;
Debout, vous qui dormez ! car celui qui me suit,
Car celui qui m'envoie en avant la première,
C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumière !

LE CRI-CRI.

RATISBONNE.

Un pauvre enfant entra chez une boulangère :
" Madame, donnez-moi des cri-cri, voulez-vous?
Des cri-cri ! La demande étonna ma commère.
" Des cri-cri ! Il en choit dans le pain malgré nous ;
Mais les cri-cri à part ne se demandent guère.
Personne n'est encore venu m'en acheter.
Je ne puis, mon petit, t'en donner ni prêter.
—Ah ! " soupira l'enfant abattu, " c'est dommage.
—Et qu'en voulais-tu donc faire ? " dit en riant
La brave boulangère au petit mendiant.
" C'est que," fit l'innocent avec un doux visage,
" On dit que les petits cri-cri portent bonheur.
Alors j'avais pensé, vous êtes généreuse,
Que vous m'en donneriez peut-être, de bon cœur.
Pour ma mère qui pleure et qui n'est pas heureuse ! "
La bonne Fornarine, émue et souriant :
" Je n'ai pas de cri-cri, cher petit, mais pourtant
Porte ce pain blanc [illegible] mère !
Si dure que soit sa misère,
Dieu la bénit dans son enfant."

LE CŒUR D'UNE MÈRE.

RATISBONNE.

"Ta pauvre mère est bien malade.
Ne fais pas de bruit, mon enfant !
Pas de cris, et pas de gambade !
C'est le docteur qui le défend."

L'enfant se tait. Dans sa demeure
La mort entre pendant la nuit ;
Et, quand il se réveille, on pleure,
"Puis-je à présent faire du bruit ?"

De lui se détourne son père ;
Puis on l'habille tout de noir.
"Ah ! me voilà bien beau, j'espère !
Je veux voir maman. — Viens la voir."

Et, sanglotant, le père emporte
L'enfant étonné, dans ses bras,
Jusqu'en la chambre de la morte.
"Maman !.... elle ne bouge pas.

Porte-moi donc sur son lit, père !"
Et lui, dans ses pleurs étouffant,
Sur le cœur glacé de la mè[illegible]
Souleva le petit enfant.

"Voilà celle dont la tendresse
T'a nourri ! Regarde-la bien.
Tu n'auras plus une caresse !
Hélas ! elle n'entend plus rien !"

Il se trom[illegible]it. Le cœur sans vie,
Dès que [illegible]ant chéri fut là,
Se remit à battre ; et, ravie,
Cette mère se réveilla !....

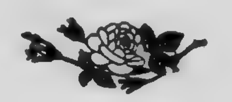
LA LÉGENDE DU DOUX PARLER.

GUSTAVE ZIDLER.

L'Archange, un clair matin, s'en allant par le monde,
Cueillit ce qui s'offrait de grâce ou de beauté.
Il prit de chauds rayons de soleil, l'eau profonde,
Limpide, où se contemple un nuage argenté,
Des fleurs des champs, le miel de la ruche, une haleine
Qui court sur les moissons ou dans les frais roseaux,
Un soupir dans les bois, un peu de blanche laine,
Quelques légers duvets tombés d'un nid d'oiseaux.
Il prit encor l'éclair des forges, l'étincelle
D'un vin prompt pétillant dans le fond d'un cristal,
Une corde de harpe où le trille ruisselle,
Un glaive droit et net au ferme et franc métal,
Le grelot d'un enfant folâtre, la caresse
D'une mère, un salut de châtelaine, un cœur
D'évangéliste, tout débordant de tendresse,
Un regard de ciel bleu, d'amour consolateur...

Lors l'Ange dit à Dieu : "Donnez-moi la puissance
De fondre tout cela dans un joyau d'or fin,
Puis, pour parfaire l'œuvre en sa magnificence,
Ajoutez-y, Seigneur, un sourire divin !"

Dieu sourit. Et ce fut le Doux Parler de France.



LES BONNES IDÉES DE TOTO.

HENRIETTE BESANÇON.

Il y a des gens — à ce qu'il paraît — qui manquent d'idées. Ce n'est pas moi ! J'en ai trop !... A la maison, quand je dis tout haut : "Tiens ! une bonne idée !" chacun se met sur ses gardes... absolument comme si je m'écriais : "Tiens ! une mauvaise idée !..." C'est décourageant !...

(*Réfléchissant.*) Le fait est que... ordinairement, ça ne réussit guère... Je n'ai pas de chance !

Par exemple, quand nous avons fait des boutures de fuchsia, Lucette et moi... Au bout de quelques jours... (*S'interrompant.*) Dame ! ça nous préoccupait de savoir si ça prendrait... Il me vient une bonne idée... Je dis à ma petite sœur : "Tirons un peu la bouture de terre, pour voir si les racines poussent !..."

Alors — oh ! très doucement ! — nous sortons la petite branche : il n'y avait rien encore !... Je dis à Lucette : "Te désole pas ; il n'y a qu'à la remettre. Il faut de la patience dans la vie !"

Et, tous les jours, nous regardions... Rien ! A la fin, j'en parle à maman... Eh bien ! il paraît que ce n'était pas une bonne idée ! Ces coquines de racines, ça les effarouchait qu'on les regarde venir !

(*Riant.*) Et la poupée de cire de ma sœur !... Elle l'avait tant embrassée — (*haussant les épaules*) c'est drôle, les filles ! — que la figure était sale... Alors, il me vient une bonne idée. Je dis à Lucette : "Pardi ! débarbouille-la donc avec de l'eau et du savon !" Ma sœur est enchantée. Elle lave, elle frotte... La pauvre poupée était pleine de savon, comme papa quand il se fait la barbe... mais, une fois essuyée, (*riant*) toute la couleur était partie... On aurait dit qu'elle sortait de l'hôpital !... Après ça, Lucette n'a plus eu foi dans mes bonnes idées.

La dernière idée que j'ai eue... Eh bien ! j'avoue qu'elle n'a pas encore réussi ! On m'avait acheté des gants blancs, pour assister à un mariage. Le lendemain, ils étaient sales.

Il me vient une bonne idée... Je me dis : "Si je les teignais en noir ? — Avec quoi ? Avec de l'encre !" C'est pas malin ! Seulement, il faut le trouver ; c'est comme l'œuf de Christophe Colomb !

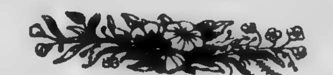
J'étais très fier ! Je verse le contenu de l'encrier sur mes gants ; je l'étale bien partout... et je laisse sécher... Je ne sais pourquoi, par exemple... un pressentiment... je ne me souciais pas que maman vît l'opération.

Quand ils sont à peu près secs, j'enfile mes gants, et je sors... (*D'un air penaud.*) Quand je les ôte, en rentrant... il faisait assez chaud... vous devinez ?... on aurait dit que j'avais changé de mains avec un nègre !... Cela a duré huit jours. Ce que maman m'a grondé ! Alors, tout rageur, un peu honteux aussi, je me suis écrié :

"Ah ! c'est fini ! je n'en chercherai plus de bonnes idées !"

Maman m'a répondu :

"Eh bien ! ça, précisément, c'est une bonne idée !"



LA FÊTE DE GRAND'MÈRE.

HORTENSE BARRAU.

Bonne Maman, pour votre fête,
De tout mon cœur je vous souhaite
D'unir toujours à la santé
La paix, le bonheur, la gaîté.

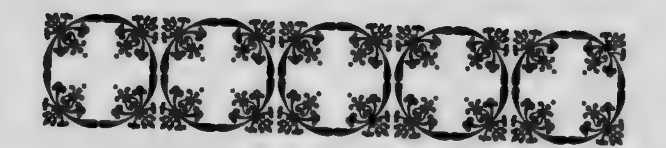
Bonne Maman, pour votre fête,
De tout mon cœur je vous souhaite
De vivre longtemps... longtemps...
De beaucoup dépasser cent ans.

Bonne Maman, pour votre fête,
De tout mon cœur je vous souhaite
D'inventer des contes nouveaux,
Des récits de plus en plus beaux.

Bonne Maman, pour votre fête,
De tout mon cœur je vous souhaite
Une boîte de fins bonbons,
Qu'ensemble nous partagerons.

Bonne Maman, je nous souhaite
Que tous nos vœux d'heureuse fête,
Le bon Dieu les agréant aussi,
De tout cœur nous lui disions : Merci !...





L'AUBE TRICOLORE.

FRANÇOIS COPPÉE.

Hier, j'ai surpris l'aurore à son premier réveil,
Quand le nid est muet encore sur la branche ;
Là-haut le sombre azur, plus bas la brume blanche,
Enfin à l'horizon un flamboiement vermeil.

Bleu, blanc, rouge ! Le ciel à nos drapeaux pareil
M'a rendu nos espoirs oubliés de revanche ;
Car, captive en ces nœuds que seul le glaive tranche,
L'Alsace attend là-bas où monte le soleil.

Que de jours et de jours, hélas ! depuis l'outrage.
Peut-être, ô doute amer ! elle se décourage ;
Elle doit, après tant d'angoisses et de douleurs,

Se demander parfois si l'on se souvient d'elle.
Non. Dans le matin clair, arborant nos couleurs,
L'Alsace nous répond de loin : "Je suis fidèle !"



LES TROIS ORPHELINS.

JEAN AICARD.

Ils sont trois orphelins, puisque la mère est morte.
Elle est morte la mère, et voilà qu'on l'emporte.
Les trois petits enfants, ne pouvant plus la voir,
Se sont mis à pleurer du matin jusqu'au soir.
"Qui me fera la soupe, à présent," dit le père.
"Jamais une maison sans femme ne prospère."
Il dit, et les enfants ont vu, pleurant plus bas,
Son autre femme, hélas, qu'ils ne connaissent pas.
Ah les pauvres petits ! La femme acariâtre
Les battit sans sujet. C'était une marâtre.
La mère a bien laissé, pour qu'ils n'aient jamais faim,
Du pain blanc au grenier, du blé, toujours du pain,
Et de l'huile à brûler dans la lampe de cuivre,
Des draps qu'elle a filés, et trois beaux coussins bleus
Pour couvrir en hiver leurs petits pieds frileux ;
Mais la marâtre, ayant gardé leur blé, les laisse
Presque mourir de faim et tomber de faiblesse.
Elle prend la lampe de cuivre qui reluit
Et les laisse avoir peur, seuls, dans l'ombre, la nuit.
Elle a pris les draps blancs, et pris comme le reste
Les trois beaux coussins bleus, couleur d'azur céleste.
Ils couchent sur la paille, ils souffrent des grands froids,
Ils ont soif, ils ont faim, ils pleurent tous les trois.
Or, le plus jeune a dit, un jour, de sa voix douce :
"J'ai faim !" Alors la femme en colère le pousse.
Il tombe. Le plus grand s'en vient le relever.
"Notre mère est partie, allons la retrouver,"
Dit-il, "je sais l'endroit : c'est une grande pierre.
Allons voir tous les trois ma mère au cimetière,
Elle nous donnera du pain." Les trois petits,
Se tenant par la main, sont aussitôt partis.
Au milieu de la route, à leurs regards se montre
Le bon Dieu Jésus-Christ qui vient à leur rencontre.
Il est en blanc ; sa barbe et ses beaux cheveux longs

Entourent son visage, et sont si fins, si blonds,
Si purs, qu'on les dirait faits de rayons d'aurore ;
Mais les cils sont plus beaux et plus divins encore,
A cause du regard qui rayonne au travers.
Jésus sourit, il vient aux enfants bras ouverts.
"Dites, où courez-vous tout seuls sur cette route,
Mes anges si petits? Parlez, Dieu vous écoute.
— Nous allons retrouver notre mère là-bas,
Au cimetière. — Eh bien, retournez sur vos pas,
Je vais vous l'envoyer à la maison sur l'heure."
Ils retournent alors, mais aucun d'eux ne pleure ;
Sûrs de revoir leur mère, ils sont déjà contents.
Jésus au cimetière a dit, pendant ce temps :
"Va nourrir tes enfants, relève-toi, Marie !
A toute heure j'entends le plus jeune qui crie !
— Seigneur, mais je suis là, sans pouvoir me lever,
Et mes petits ont faim ! — Va, cours les retrouver.
Je te donne sept ans de forces et de vie."
La mère se redresse, étonnée et ravie,
Elle va retrouver ses trois enfants joyeux,
Elle essuie en pleurant les larmes de leurs yeux,
Brosse leurs vêtements et lave leur visage,
Les soigne tour à tour, chacun suivant son âge,
Et puis dit à l'aîné, sitôt qu'il n'a plus faim,
"Va me chercher ton père." Et dit au père : "Enfin
Me voici. Qui m'a fait revenir en ce monde?
Le blé que j'ai laissé dans tes greniers abonde,
Le froment du bon Dieu pour faire le pain blanc,
Et mes petits enfants ont faim, et la nuit, en tremblant,
Ils pleurent seuls dans l'ombre, et leur voix me rappelle.
La lampe que j'avais laissée, où donc est-elle?
Allons, tu vas mentir quand tu me répondras.
Ils ont froid, mes enfants, et les berceaux, les draps,
Les coussins bleus? Hélas! ils n'ont plus rien ; en sorte,
Malheureux, que leurs cris ont fait venir la morte.
Ta femme et toi, partez, rendez-nous la maison !"
L'homme ne répond rien, sachant qu'elle a raison.
On n'a revu, ni lui, ni la femme méchante,
Et, près des trois enfants, le soir, la mère chante.
Ils dorment dans les draps qu'elle a filés pour eux,

La lampe est allumée, ils ont leurs coussins bleus.
Mais sept ans sont bientôt finis, le temps va vite.
"Mère, pourquoi pleurer? — Il faut que je vous quitte.
— Non, ma mère, écoutez, comme ce sera beau :
Nous vous suivrons tous les trois, l'un portant le flambeau,
L'autre l'encensoir d'or comme en portent les anges,
L'autre le livre ouvert pour lire les louanges,
Et tous ensemble ainsi, vers Dieu qui nous attend,
A travers le ciel bleu, nous irons en chantant."



LE CHANT DE L'ÉRABLE.

MICHEL HELBRONNER.

Le soir, au coin du feu, quand s'éteint le tison,
J'écoute, tout pensif, la bise monotone
Soupirant sa complainte aux étoiles d'automne
Que berce, dans la nuit, ce chant d'effeuillaison.

C'est l'érable qui jette au lointain horizon
Un air de son pays, vers le flot qui moutonne
Ou vers le mont perdu qui répète et chantonne
A l'infini des cieux l'écho de sa chanson.

Quand l'été reviendra, dans la plaine fleurie,
L'érable, tendrement, au ciel de sa patrie,
Redira son amour et sa fidélité.

O peuple canadien, dans ta mâle espérance,
Écoute, noble et fier, ce chant de liberté,
Et songe que jadis il pleura pour la France.



LE BON GÎTE.

PAUL DÉROULÈDE.

"Bonne vieille, que fais-tu là?
Il fait assez chaud sans cela;
Tu peux laisser tomber la flamme,
Ménage ton bois, pauvre femme,
Je suis séché, je n'ai plus froid."
Mais elle, qui ne veut m'entendre,
Jette un fagot, range la cendre:
"Chauffe-toi, soldat, chauffe-toi!"

"Bonne vieille, je n'ai pas faim,
Garde ton jambon et ton vin;
J'ai mangé la soupe à l'étape,
Veux-tu bien m'ôter cette nappe,
C'est trop bon et trop beau pour moi."
Mais elle, qui ne veut rien faire,
Taille mon pain, remplit mon verre:
"Refais-toi, soldat, refais-toi!"

"Bonne vieille, pour qui ces draps?
Par ma foi, tu n'y penses pas!
Et ton étable? et cette paille
Où l'on fait son lit à sa taille?...
Je dormirai là comme un roi."
Mais elle, qui n'en veut démordre,
Place les draps, met tout en ordre:
"Couche-toi, soldat, couche-toi."

Le jour vient, le départ aussi.
"Allons, adieu... Mais qu'est ceci?
Mon sac est plus lourd que la veille...
Ah! bonne hôtesse! Ah! chère vieille!
Pourquoi tant me gâter, pourquoi?"
Et la pauvre vieille de dire,
Moitié larme et moitié sourire:
"J'ai mon gars soldat, comme toi!"

LA RETRAITE DE RUSSIE.

VICTOR HUGO.

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! L'empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche, une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre :
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours ! la froide bise
Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre ;
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude, vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit, avec la neige épaisse,
Pour cette immense armée, un immense linceul ;
Et, chacun se sentant mourir... on était seul !
Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?
Deux ennemis ! Le Czar, le Nord. Le Nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,

Voir que des régiments s'étaient endormis là.
O chute d'Annibal ! Lendemain d'Attila !
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières.
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney, que suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputant sa monture aux cosaques
Toutes les nuits, qui vive ! alerte ! assauts ! attaques !
Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
Et lui, chêne vivant par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches,
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose, peut-être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions sur la neige semées :
"Est-ce le châtiment," dit-il, "Dieu des armées ?"
Alors il s'entendit appeler par son nom,
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : "Non."



LA CONSCIENCE.

Victor Hugo.

Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : "Couchons-nous sur la terre et dormons."
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
"Je suis trop près," dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormants, sa femme lasse,
Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil ; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
"Arrêtons-nous," dit-il, "car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes."
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
"Cachez-moi !" cria-t-il ; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
"Étends de ce côté la toile de ta tente."
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb,
"Vous ne voyez plus rien ?" dit Tsilla l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit : "Je vois cet œil encore !"

Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : "Je saurai bien construire une barrière."
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : "Cet œil me regarde toujours !"
Hénoch dit : "Il faut faire une einte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle ;
Bâtissons une ville, et nous la fermerons."
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth,
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;
Et le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : "Défense à Dieu d'entrer."
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre, en une tour de pierre ;
Et lui restait lugubre et hagard : "O mon père !
L'œil a-t-il disparu ?" dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : "Non, il est toujours là."
Alors il dit : "Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien."
On fit donc une fosse, et Caïn dit : "C'est bien !"
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

LE CLAIRON.

PAUL DÉROULÈDE.

L'air est pur, la route est large,
Le clairon sonne la charge,
Les zouaves vont chantant,
Et là-haut sur la colline,
Dans la forêt qui domine,
Le Prussien les attend.

Le clairon est un vieux brave,
Et lorsque la lutte est grave,
C'est un rude compagnon ;
Il a vu mainte bataille
Et porte plus d'une entaille,
Depuis les pieds jusqu'au front.

C'est lui qui guide la fête.
Jamais sa fière trompette
N'eut un accent plus vainqueur,
Et de son souffle de flamme,
L'espérance vient à l'âme,
Le courage monte au cœur.

On grimpe, on court, on arrive,
Et la fusillade est vive,
Et les Prussiens sont adroits ;
Quand enfin le cri se jette :
"En marche ! A la baïonnette !"
Et l'on entre sous le bois.

A la première décharge,
Le clairon sonnant la charge
Tombe frappé sans recours ;
Mais, par un effort suprême,
Menant le combat quand même,
Le clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule ;
Mais sa main, qui le refoule,
Suspend un instant la mort,
Et de sa note affolée
Précipitant la mêlée,
Le vieux clairon sonne encor.

Il est là, couché sur l'herbe,
Dédaignant, blessé superbe,
Tout espoir et tout secours ;
Et sur sa lèvre sanglante,
Gardant sa trompette ardente,
Il sonne, il sonne toujours.

Puis, dans la forêt pressée,
Voyant la charge lancée,
Et les zouaves bondir,
Alors le clairon s'arrête...
Sa dernière tâche est faite,
Il achève de mourir.

À UNE TANTE.

MARIA TRÉCOURT.

Ah ! que je suis contente, heureuse,
De te fêter en ce beau jour !
Toi, dont l'âme si généreuse
Est l'objet de tout notre amour.
Et, si je pouvais satisfaire
Mes élans, mes vives ardeurs,
Je voudrais, dans chaque parterre,
Faire une ample moisson de fleurs.
Mais l'on me dit que la plus belle
Est dans les cœurs reconnaissants ;
Alors, de la saison nouvelle
Je puis me passer des présents.
Je t'offre donc, tante chérie,
La fleur qu'épargnent les frimas :
Éclose à l'aube de ma vie,
Elle ne se flétrira pas.

LA FRANÇAISE.

JEAN DE LA ROCCA.

La Française !... Écoutez... Dans un frisson de soie,
Ce mot-là fait vibrer ses syllabes de joie !
Il brille, il est vivant, il résonne, il est clair,
Élégant, décidé, railleur... Il garde un air
D'indépendance batailleuse !... Est-il bravache ?...
Non point !... Mais il est fier, car il a du panache,
— Et nous cambrons le torse, et, rien qu'à l'écouter,
Nous sentons dans nos cœurs un beau rêve chanter,
Un rêve de victoire et d'orgueil légitime,
Parce que ce mot-là peut devenir sublime !

Savez-vous ce que c'est qu'être Française ?... — Eh bien !
C'est avoir un esprit qui ne doute de rien,
Qui ne veut supprimer qu'un seul terme : impossible,
Et qui prend — s'il lui plaît — les étoiles pour cible ;
C'est choisir l'Idéal, et l'immortaliser
En le fixant... Mais c'est, surtout, réaliser
Le chef-d'œuvre émouvant de la grâce latine.

Vous allez m'arrêter, mesdames... Je devine...
Vous ne souhaitez pas une comparaison.
C'est de la modestie, et vous avez raison,
Oui, grandement raison, car vous savez d'avance
Pourquoi tous les pays sont jaloux de la France...
C'est parce qu'ils n'ont pas des femmes comme vous !
— Certes ! voilà pourquoi les peuples sont jaloux.

On aimera la Castillane ; on rend hommage
A la Lombarde aux reins cambrés, au fier visage ;
L'Andalouse nous plaît dans les vers de Musset,
Et la Romaine, ayant l'œillet rouge au corset,
Nous trouvera, sans doute, indulgents pour ses charmes,
C'est vrai... Mais c'est à vous que nous rendons les armes,
A vous, mesdames !... Vous !... Quand le printemps sourit,
Vous avez sur le front le soleil de l'esprit.

Vous savez, de vos mains délicates et sûres,
Panser tous les regrets et toutes les blessures.
Vous nous rendez l'espoir avec un mot câlin.
L'homme ne se sent pas tout à fait orphelin.
La peine de l'exil est, grâce à vous, guérie :
C'est dans vos yeux qu'on voit le ciel de la patrie,
Et le bonheur des jours nous apparaît léger
Comme un arbre d'avril dont les fleurs vont neiger.

Mais vous êtes bien plus que nos Muses !... Vous êtes
Le réconfort vivant de nos soirs de défaites,
Vous réveillez, d'un cri, d'un appel angoissant,
L'amour du sol natal, qu'on porte dans le sang,
Et, prenant le fusil qui dormait près de l'âtre,
Vous le tendez au fils, en disant : "Va te battre !"

Femmes de mon pays, épouses, mères, sœurs,
— O toutes les vertus et toutes les douceurs ! —
C'est votre souvenir qui fait aimer la France...
Oui, vous avez bercé notre petite enfance,
Et nos premiers chagrins, au rythme de vos bras.
Vous avez dit : "Mon cher enfant, tu grandiras...
Tu prendras, quelque jour, ton essor vers la vie...
Sois bon. Reste sans haine, et reste sans envie.
Quand je t'aurai quitté, mon cœur dormira mieux
De t'avoir su fidèle aux vertus des aïeux..."

Mères, je vous bénis — du plus profond de l'âme —
De nous avoir appris la bonté de la femme.
A l'heure où vous chantez un doux air d'autrefois,
Le passé qui nous parle a des pleurs dans la voix...
Vous nous avez transmis l'honneur de votre exemple,
Et depuis nous rêvons un avenir plus ample...
Oui, nous continuerons les vieux qui sont partis.
On devient grand, d'avoir été vos tout petits,
Et si nous sommes, nous, les Français... que nous sommes,
C'est que, de vos enfants, vous avez fait des hommes !

LES FEMMES SAVANTES.

MOLIÈRE.

C'est à vous que je parle, ma sœur ;
Le moindre solécisme en parlant vous irrite,
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite ;
Vos livres éternels ne me contentent pas,
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville ;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect m'importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous ;
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien ;
Et leurs livres : un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs,
Elles veulent écrire et devenir auteurs,
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.

LE TURCO.

PAUL DÉROULÈDE.

C'était un enfant : dix-sept ans à peine,
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.
De joie et d'amour sa vie était pleine :
Il ne connaissait le mal ni la haine ;
Bien aimé de tous, et partout heureux.
C'était un enfant : dix-sept ans à peine,
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.

Et l'enfant avait embrassé sa mère ;
Et la mère avait béni son enfant.
L'écolier quittait les héros d'Homère :
Car on connaissait la défaite amère,
Et que l'ennemi marchait triomphant.
Et l'enfant avait embrassé sa mère ;
Et la mère avait béni son enfant.

Elle prit au front son voile de veuve,
Et l'accompagna jusqu'au régiment.
L'enfant rayonnait sous sa veste neuve ;
L'instant de l'adieu fut l'instant d'épreuve
"Courage, mon fils ! — Courage, maman !"
Elle prit au front son voile de veuve,
Et l'accompagna jusqu'au régiment.

Mais lorsque l'armée eut gravi la pente :
"Mon Dieu !" disait-elle, "ils m'ont pris mon cœur !
Tant qu'il est parti, mon âme est absente."
Et l'enfant pensait : "Ma mère est vaillante,
Et je suis son fils, et je n'ai pas peur !"
Mais lorsque l'armée eut gravi la pente :
"Mon Dieu !" disait-elle, "ils m'ont pris mon cœur !"

Le petit turco se battait en brave ;
Mais, quand vint l'hiver, il toussait bien fort.
Et le médecin, voyant son œil cave,

Lui disait : " Partez, mon enfant, c'est grave ! "
L'enfant répondait : " Non, non, pas encor ! "
Le petit turco se battait en brave,
Mais quand vint l'hiver, il toussait bien fort.

"Non, je ne veux pas quitter notre armée
Tant que les Prussiens sont dans mon pays.
Je veux jusqu'au bout chasser ces bandits ;
Je veux pouvoir dire à ma mère aimée :
Si je te reviens, c'est qu'ils sont partis.
Non, je ne veux pas quitter notre armée
Tant que les Prussiens sont dans mon pays."

Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,
Et les Allemands fuyaient devant nous.
Mais ils s'étaient fait un camp de retraite ;
Devant ces fossés leur fuite s'arrête,
Et tous ces renards rentrent dans leurs trous.
Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,
Et les Allemands fuyaient devant nous.

Les remparts sont hauts, la plaine est immense,
Tout ce qui s'approche est bientôt détruit.
On fuit, on revient, l'assaut recommence ;
Et le régiment des turcos s'élance,
Et le régiment des turcos périt...
Les remparts sont hauts, la plaine est immense,
Tout ce qui s'approche est bientôt détruit.

L'enfant est tombé, frappé d'une balle ;
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.
Il ne connaît pas la fuite fatale ;
La mort a déjà cerné son front pâle ;
Ses yeux sans regards sont à demi-clos.
L'enfant est tombé, frappé d'une balle ;
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.

Et le grand Arabe est là qui le garde,
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.
Au loin le canon mugit et bombarde ;
Levant doucement sa tête hagarde,
Son regard mourant s'anime soudain.

Et le grand Arabe est là qui le garde,
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.

"Où sont les Prussiens? Réponds, réponds vite.
Les avons-nous bien vaincus, cette fois?
Sommes-nous en France, et sont-ils en fuite?"
Et l'enfant, voyant que l'Arabe hésite,
Reprit tristement de sa douce voix :
"Où sont les Prussiens? Ah! réponds-moi vite.
Dis, les avons-nous vaincus, cette fois?"

Et le vieux turco se prit à lui dire :
"Oui, petit Français, tu les as vaincus.
—Alors, je m'en vais. Veux-tu me conduire?
O ma chère mère!..." Et dans ce sourire,
L'enfant s'endormit et ne parla plus.
Et le vieux turco ne cessait de dire :
"Oui, petit Français, tu les as vaincus."

FRANCE-CANADA.

MICHEL HELBRONNER.

Dans le sentier des ans, nous pouvons revenir,
Côte à côte et bercés par la gloire qui trace
Les exploits valeureux de cette noble race,
Qu'un océan sépare et ne peut désunir.

De notre terre, ô France! où vit ton souvenir,
Plus aimé chaque jour, plus profond dans sa trace,
Nous écoutons, émus, le flot .. Ce flot embrasse,
Dans un même baiser, nos rives, sans finir.

Tout nous parle d'antan!... Et l'érable sauvage,
Emblème de tes fils, sur ce lointain rivage,
Pour toi module encore un hymne caressant.

Dans une ardente foi, par le temps non flétrie,
Un seul immense amour fait battre notre sang :
Car nos âmes sont sœurs et n'ont qu'une Patrie.

LA CARMÉLITE.

FRANÇOIS COPPÉE.

Dans la paisible rue où je passe souvent,
Un jour d'hiver, devant la porte d'un couvent,
Je vis avec fracas s'arrêter des carrosses.
Tous les chevaux portaient, ainsi que pour des noces,
Une rose à l'oreille ; et les laquais poudrés
Et superbes, tout droits sur leurs mollets cambrés,
Se tenaient à côté des portières ouvertes
D'où sortaient, de velours et d'hermine couvertes,
Des femmes au regard de glace, au front hautain.
Je vis descendre aussi, sur ce trottoir lointain,
Des vieillards abritant de lévites fourrées
Leurs poitrines de croix et d'ordres chamarrées,
Des prélats violets, un cardinal romain,
Enfin le monde altier du faubourg Saint-Germain.
Tous ces patriciens, aux grands airs durs et roides,
Se firent sur le seuil des politesses froides ;
Puis, après maint salut pour se céder le pas,
Entrèrent à l'église, en mettant chapeau bas.
Et, lorsque fut enfin la foule disparue
Et qu'il ne resta plus dans la petite rue
Que les carrosses lourds aux panneaux blasonnés,
En écoutant causer deux drôles galonnés,
Je sus qu'il s'agissait d'une prise de voile.
Ainsi c'est ton rayon suprême, ô pure étoile,
C'est, ô candide fleur, ton suprême parfum,
Qui réunissent là tout un monde importun !
Que t'apporte-t-il donc? Une pitié banale.
Lorsqu'offrant à Jésus ton âme virginale
Tu viendras, le front pâle et les membres tremblants,
Telle qu'une épousée, en tes longs voiles blancs ;
Lorsque tu jureras, d'une voix frémissante,
D'être pauvre, toujours, chaste, humble, obéissante,

Et que tu sentiras un frisson dans tes os,
Au froid contact, au bruit sinistre des ciseaux
Coupant brutalement tes boucles parfumées,
Que se passera-t-il dans les âmes gourmées
De ces heureux du jour, de tous ces contentés
Qui jusqu'aux pieds de Dieu traînent leurs vanités ?
De quel enseignement sera ton sacrifice ?
L'un à quelque folie et l'autre à quelque vice
Retourneront sans doute au sortir de ce lieu,
Pauvre fille, où tu viens de dire au siècle adieu.
Ce soir, lorsqu'ayant bu jusqu'au fond le calice,
Lasse d'être à genoux, saignant sous ton cilice,
Et laissant jusqu'au sol tes mains jointes tomber,
Tu frémiras, craignant un jour de succomber
Sous le faix écrasant de tes saintes fatigues,
Ces hommes replongés déjà dans leurs intrigues,
Ces femmes se parant pour un plaisir nouveau,
T'oublieront dans ton cloître ainsi qu'en un tombeau.
Mais j'ai tort, ô ma sœur ! Mon âme peu chrétienne
Ne sait pas s'élever au niveau de la tienne.
C'est parce que le monde est justement ainsi,
Que ta jeunesse en fleur va se faner ici.
Pour tout le mal commis par les hommes impies,
Tu t'offres en victime innocente et l'expies.
Dans la stricte balance, au dernier jugement,
Tu crois qu'il suffira peut-être seulement,
Pour voir se relever le plateau des scandales,
Du poids de tes cheveux répandus sur les dalles.
Tu vas veiller, jeûner, languir, mais tu le veux.
Dans toute leur rigueur accomplis donc tes vœux.
Le fardeau des péchés du monde est rude et grave,
Ma pauvre sœur ! Pour tous les tyrans, sois esclave ;
Sois chaste, ô sainte enfant, pour tous les corrompus ;
Bonne, pour les pervers ; sobre, pour les repus ;
Sois pauvre, l'on voit tant d'avarices vantées !
Souffre, il est des heureux ; prie, il est des athées !
Comme à Marie a dit l'archange Gabriel :
"Sois bénie !" Et quand même, affreux soupçon, le ciel
Vers qui tu tends tes bras suppliants serait vide,
Quand ce serait en vain, cœur d'idéal avide,

Que pour les égarés et les impénitents,
Étant noble, étant belle et riche, ayant vingt ans,
Tu viendrais d'accepter cette lente agonie,
Pour ton erreur sublime, ô ma sœur, sois bénie !



UN BAISER AU DRAPEAU.

François Coppée.

Pour voir défiler les soldats,
A côté de moi, dans la rue,
Avec son enfant dans les bras,
Une femme était accourue,

Une femme au regard plaintif,
En deuil, en haillons de misère ;
Et l'enfant était bien chétif,
Et bien triste la pauvre mère.

Mais des yeux flétris par les pleurs
A son petit garçon sourirent,
Quand parurent les trois couleurs
Et quand les fronts se découvrirent.

En voyant le drapeau passer,
L'humble mais bonne patriote,
Pour que l'enfant fît un baiser,
Guida sa petite menotte.

Ce fut instinctif, simple et beau.
O mère, donnant, dès l'enfance,
A ton fils l'amour du drapeau,
Sois bénie au nom de la France.



BALLADE DES PETITS MALHEUREUX.

RATISBONNE.

Petits enfants entourés de tendresse,
Vous ignorez l'amertume des pleurs ;
Pour vous, la vie est pleine de promesses,
Vous n'y cueillez encore que des fleurs.
Dans le sentier que le Seigneur vous trace,
Vous avancez insouciants, joyeux,
Comme l'oiseau voltigeant dans l'espace,
Mais songez-vous aux petits malheureux ?

Quand vient l'hiver et qu'au dehors la neige
Couvre le sol de son épais manteau,
Contre le froid un bon feu vous protège,
Et vous trouvez un charme tout nouveau
A contempler la flamme qui scintille,
A vous blottir, petits oiseaux frileux,
Près du foyer où la bûche pétille,
Vous oubliez les petits malheureux.

Pour ces enfants la vie est bien amère,
Et tout petits ils ont déjà souffert ;
L'hiver, hélas ! c'est l'affreuse misère
Qui vient frapper au logis entr'ouvert,
Portant la faim dans la pauvre masure !
Et les pauvrets, les larmes dans les yeux,
Vont mendier au loin leur nourriture ;
Ah ! plaignez-les, ces petits malheureux.

Quand ils viendront vous demander l'aumône,
Tendant la main, pleins de timidité,
Sollicitant d'une voix monotone
Les doux bienfaits de votre charité,
Ayez pitié de leur si triste enfance,
Petits enfants, montrez-vous généreux ;
Car Dieu bénit toujours et récompense
Celui qui donne aux petits malheureux.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

FRANÇOIS COPPÉE.

En mil huit cent trente-un, au début du printemps,
Son Altesse le duc de Reichstadt eut vingt ans.
Parfois on trouve encor quelqu'un qui se souvienne
De l'avoir vu passer sur le Prater, à Vienne,
Et qui vous contera qu'il était sans rival
Pour faire parader et volter un cheval.

En uniforme blanc, des croix plein la poitrine,
Il montait son bai brun, à l'ardente narine,
Sans qu'on songeât, devant ce passant coutumier,
Au fils de l'empereur Napoléon premier ;
Et les braves Viennois, certes, ne pouvaient croire
Que de l'Empire mort et de sa vieille gloire
Ce major autrichien conservât le regret.
Seulement on a su plus tard qu'il en mourait.
Il n'avait pas dix ans, pâle et chétive altesse,
Dans le parc de Schœnbrunn promenant sa tristesse,
Jeune aiglon se sentant vaguement prisonnier,
Quand, dans un carrefour désert, un jardinier,
Grand vieillard aux traits durs, à la moustache grise,
Prit par le bras l'enfant tout troublé de surprise ;
Puis, écartant sa veste et montrant sur son cœur
Un ruban rouge auquel pendait la croix d'honneur,
Cet homme, apparemment un des vieux de la vieille
Que Bonaparte aimait à tirer par l'oreille,
Lui cria : "Monseigneur, connaissez-vous cela?..."

Le duc fondit en pleurs ; mais, depuis ce temps-là,
Avec le froid chagrin d'un cœur qui désespère,
Tous les jours, à toute heure, il pensait à son père.
En cachette, le soir, l'enfant impérial,
Lisant les Bulletins et le Mémorial,
Évoquait les combats fameux, la Grande Armée,
Les aigles scintillant dans la rouge fumée,
Et, dominant de loin la guerre et son horreur,

Là-bas, sur le coteau, son père, l'Empereur,
Dans un ciel triomphal où plane une Bellone ;
Et, la nuit, il voyait en rêve la Colonne !

Il en mourait !
Un jour que cette obsession
Le torturait avec plus d'obstination,
Pour dompter à tout prix sa pensée orageuse,
Le duc se fit seller une bête ombrageuse,
Un barbe très rétif que nul n'osait monter.
Hors de Vienne, il le fit galoper et trotter,
Et sur les grands chemins alors couverts de neige
Il plia l'animal aux travaux de manège.
Tout le jour il courut ainsi. Le cavalier,
A force de fatigue, enfin put oublier
Le glorieux souci dont son âme était pleine.
Mais, s'étant arrêté, le soir, dans une plaine,
Au moment où le froid soleil de la saison
Tombait, rouge et brumeux, derrière l'horizon,
Il ne reconnut pas le morne paysage.
Il s'était égaré. Lui soufflant au visage,
Un âpre vent du nord le faisait frissonner ;
Et le duc de Reichstadt voulut s'en retourner,
Car il se sentait mal et grelottait la fièvre.
Une femme passa, conduisant une chèvre.
"Où suis-je ?" lui dit-il. "J'ai perdu mon chemin."
Alors la paysanne indiqua de la main
Un clocher de village à l'ancien roi de Rome ;
Et, tout en souriant à l'élégant jeune homme,
Elle jeta ces mots, sans plus se soucier :
"Vous êtes à Wagram, mon petit officier."



UNE FABLE.

Florian.

"De grâce, apprenez-moi comment l'on fait fortune,"
Demandait à son père un jeune ambitieux.
"Il est," dit le vieillard, "un chemin glorieux,
C'est de se rendre utile à la cause commune,
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,
Au service de la patrie.
—Oh! trop pénible est cette vie,
Je veux des moyens moins brillants.
—Il en est de plus sûrs, l'intrigue...—Elle est trop vile.
Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.
—Eh bien! sois un simple imbécile,
J'en ai vu beaucoup réussir."



TON ÂME EST IMMORTELLE.

Alfred de Musset.

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir!
Ton âme est inquiète, et tu crois qu'elle pleure!
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir;
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore;
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir;
Tombe, agenouille-toi, créature insensée,
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.



À LA BELGIQUE.

X***.

O toi, qui descendis les escaliers des âges
Dans la gloire et le sang, l'orgueil et les douleurs,
Aux lauriers qui marquaient chacun de tes passages
L'Histoire vient unir les plus nobles des fleurs.

La blancheur de leurs lis, la pourpre de leurs roses,
Où la vie et la mort ont mêlé leur couleur,
Rediront à jamais aux êtres et aux choses
Ton esprit sans reproche et ton geste sans peur,

Comment tu fus debout, vibrante, immaculée,
A l'appel que ton droit faisait à ton devoir,
Comment Dieu t'envoya les victoires ailées,
Comment le monde en toi mit son premier espoir.

Comment, en présentant ton flanc à la blessure,
Toi qu'on voulait courber, tu relevas le front,
Comment ton cœur loyal répondit à l'injure,
Comment ton bras vaillant a châtié l'affront...

Voilà ce que diront les fleurs de ton Histoire,
Les innombrables fleurs que l'on verra demain
Surgir, dans leur parfum d'espérance et de gloire,
Des ruines dont la guerre a marqué son chemin.

Et tous ceux qui viendront respireront en elles
Le souffle ardent des jours que tu vis aujourd'hui,
O pays dont l'étoile au fond des cieux a lui,
O Belgique, immortelle entre les immortelles !



LE VENT.

EDMOND HARAUCOURT.

PRINTEMPS.

Entendez-vous le Vent qui jase
Et qui s'arrête à chaque phrase
Pour voir, aux fenêtres qu'il rase,
Des secrets qu'un voile de gaze
Voudrait cacher au Vent qui jase?

Si j'étais le Vent, j'irais tous les soirs,
Frôleur indiscret, frôler les boudoirs;
J'irais, secouant les frais rideaux rose
Voir ce qu'on ne voit qu'en les soulevant;
J'aimerais à voir de joyeuses choses,
Si j'étais le Vent...

ÉTÉ.

Entendez-vous le Vent qui chante?
Son haleine tiède et léchante
Me parle d'un ciel qui m'enchante,
D'un monde où, superbe et méchante,
Flore se berce au Vent qui chante.

Si j'étais le Vent, je voyagerais
Au pays que Dieu bénit de plus près,
Aux villes d'Asie, aux îles de Grèce.
J'irais m'embaumer aux fleurs du Levant;
Mon souffle serait comme une caresse,
Si j'étais le Vent...

AUTOMNE.

Entendez-vous le Vent qui gronde?
Roulant sa voix rauque et profonde,
On dirait qu'il apporte au monde
La plainte de ceux qui sur l'onde
Ont crié dans le Vent qui gronde.

Si j'étais le Vent, j'irais sur les flots
Écouter d'où vient le bruit des sanglots ;
J'irais vous aider, voiles solitaires
Des marins perdus au désert mouvant !
Tous les naufragés reverraient leurs terres,
Si j'étais le Vent...

HIVER.

Entendez-vous le Vent qui pleure ?
Il nous dit que rien ne demeure,
Que toute espérance nous leurre,
Et qu'il faut qu'on passe et qu'on meure,
Comme passe le Vent qui pleure.

Si j'étais le Vent, j'irais chaque nuit
Rêver et pleurer dans la nuit sans bruit ;
J'irais m'égarer dans les cimetières,
Et, dernier écho du monde vivant,
Chanter pour les morts des chants de prières,
Si j'étais le Vent...

LA PATRIE.

Sully Prudhomme.

Viens ! ne marche pas seul dans un jaloux sentier,
Mais suis les grands chemins que l'humanité foule ;
Les hommes ne sont forts, bons et justes, qu'en foule :
Ils s'achèvent ensemble, aucun d'eux n'est entier.

Malgré toi, tous les morts t'ont fait leur héritier ;
La Patrie a jeté le plus fier dans son moule,
Et son nom fait toujours monter comme une boule
De la poitrine aux yeux l'enthousiasme altier !

Viens ! il passe au forum un immense zéphire ;
Viens ! l'héroïsme, épars dans l'air qu'on y respire,
Secoue utilement les moroses langueurs.

Laisse à travers ton luth souffler le vent des âmes,
Et tes vers flotteront comme des oriflammes,
Et, comme des tambours, sonneront dans les cœurs.

L'ÉGLISE
DE LA MADELEINE.

De Grammont.

L'église de la Madeleine,
Presque déserte tous les jours,
Le dimanche se trouve pleine
De femmes aux brillants atours.
On voit les chères créatures,
D'un petit air très cavalier,
Sauter au bas de leur voiture
Et grimper le grand escalier.
La sombre église est tout en joie
D'entendre leurs pas si coquets,
Et le bruit des robes de soie
Qui font frou-frou sur le parquet.
On s'installe, et, je le confesse,
On semble prier avec feu ;
Pourtant, tout en suivant la messe,
On détourne la tête un peu,
Les yeux brillent sous la voilette,
On prête l'oreille à Satan,
Et l'on veut voir si sa toilette
Produit l'effet qu'on en attend.
Hélas ! la femme est toujours femme,
Malgré ses sentiments pieux.
Elle veut bien sauver son âme,
Mais en s'habillant de son mieux.
Et puis, et puis elle est si bonne
Qu'elle tâche, même au Saint Lieu,
De ne mécontenter personne,
Ni le diable ni le bon Dieu.



LE REGARDEUR D'ÉTOILES.

JEAN RAMEAU.

Armellus regardait les étoiles lointaines.
Dans la forêt barbare où grouillaient par centaines
Les oiseaux carnassiers, les monstres écailleux,
Dans la broussaille louche aux sentiers périlleux
Où pointaient des cactus, où sifflaient des vipères,
Inattentif aux dards, sourd aux voix des repaires,
Le front haut, l'âme pure et le cœur plein de miel,
Armellus regardait les étoiles du ciel,
Les étoiles aux longs sourires de lumière,
Les étoiles penchant sur lui leur face altière
Et murmurant tout bas des concerts fabuleux,
Comme des luths de perle effleurés de doigts bleus.

. . . .

. . . .

"Que regarde-t-il donc?" disaient-ils, dans leur antre.
Et l'un d'eux, bondissant, lui mit ses crocs au ventre.
Le front haut, l'âme pure et le cœur plein de miel,
Armellus regardait les étoiles du ciel.

Alors, de toutes parts, les monstres l'attaquèrent,
Sa chair frémit, son dos saigna, ses os craquèrent,
Sous les dents des chacals, ou les becs des vautours :
Mais ses yeux regardaient les étoiles toujours,
Les étoiles aux longs sourires de lumière,
Les étoiles penchant sur lui leur face altière...
Alors, en meute, avec d'horribles hurlements,
Hyènes, loups, jaguars et tigres, écumants,
Dévorèrent ses bras, ses jambes, sa poitrine.
L'homme tomba, sanglant.
Mais sa tête ivoirine,
Sa tête pâle et douce, ouvrait plus grands ses yeux
Et regardait encor les étoiles des cieux,
Les étoiles aux longs sourires de lumière,
Les étoiles penchant sur lui leur face altière...

Et murmurant tout bas des concerts fabuleux,
Comme des luths de perle effleurés de doigts bleus.

Quand ils virent cela, tous les fauves tremblèrent.
Oh ! les yeux d'Armellus ! Quels rayons les éclairent !
Que voient-ils donc là-haut qu'eux jamais ne verront ?
"Crevons-les ! Crevons-les !"
D'un bec farouche et prompt,
Comme on croque, en passant, deux mûres aux venelles,
Deux hiboux ténébreux percèrent les prunelles.

Mais alors la forêt s'emplit de cris d'effroi.
Les monstres écailleux fuirent en désarroi,
Se jetant dans leur fosse, ou leur eau croupissante :
Une étoile tombait du ciel, éblouissante,
Et, voyant que les yeux ne la regardaient plus,
Elle vint se poser sur le front d'Armellus.



L'ANGE DU PARDON.

ANTOINE DE LATOUR.

Il est au pied du Christ, à côté de sa Mère,
Un ange, le plus beau des habitants du ciel,
Un frère adolescent de ceux que Raphaël
Entre ses bras divins apporta sur la terre.

Un léger trouble effleure à demi sa paupière,
Sa voix ne s'unit pas au cantique éternel ;
Mais son regard, plus tendre et presque maternel,
Suit l'homme qui s'égare au vallon de misère.

De clémence et d'amour, esprit consolateur,
Dans une coupe d'or, sous les yeux du Seigneur,
Par lui du repentir les larmes sont comptées,

Car de la pitié sainte il a reçu le don ;
C'est lui qui mène à Dieu les âmes rachetées,
Et ce doux séraphin se nomme : le Pardon !

MA SŒUR SE MARIE.

JACQUES MIREILLE.

Je suis furieuse contre ma sœur Jeanne... Savez-vous ce qui la prend? Elle veut nous quitter. Tout ça, parce qu'elle se marie... La belle raison! Oh! c'est une méchante! je le lui dirai...

C'est vrai... qui est-ce qui m'expliquera les images maintenant? qui est-ce qui me racontera des histoires, qui est-ce qui me bordera le soir dans mon lit? Oh! je la déteste, si vous saviez; et son prétendu donc — un vilain — c'est lui qui est cause de tout; moi, je le trouve très laid, ce monsieur-là: il a de grands yeux noirs qui brillent quand il regarde ma sœur, et une barbe rousse qui pique quand il m'embrasse. Moi, je n'aime pas les barbes qui piquent — personne ne les aime d'abord, Jeanne non plus, j'en suis sûre. Tiens, mais elle ne le sait peut-être pas, qu'il a une barbe qui pique. Il faudra le lui dire; ça fera peut-être manquer le mariage, et comme ça tout le monde sera content; maman aussi, car j'ai bien vu que ça lui faisait de la peine que ma sœur s'en aille, elle pleurait presque, en m'apprenant la nouvelle. Mon Dieu! que c'est bête le mariage. Ça fait du chagrin à tout le monde: à la petite sœur, à la grande qui quitte la maison, à maman, et puis à papa! Tout ça pour faire plaisir à un monsieur dont la barbe pique.

C'est vrai que le jour de la noce on met de belles robes; c'est joli ça, et puis il y a des petits gâteaux — moi, je les aime, surtout ceux à la crème — oh! que je les aime!... Et puis on danse le soir, c'est amusant aussi!... et voilà!... c'est fini... on est marié, et la grande sœur s'en va en Suisse, en Italie, très loin, dans les pays où on achète des enfants.

Écoutez: vraiment, à part les petits gâteaux et le bal, ça ne sert pas à grand'chose, le mariage. Pourtant tout le monde se marie, il faudra que je fasse comme les autres — ça me préoccupe. En tout cas, mon mari à moi n'aura pas

de barbe. Je sais bien comment je le voudrais; comme Maurice par exemple. Il est gentil, mon cousin Maurice; il a neuf ans, c'est très bien, moi j'en ai huit. Seulement, il met toujours ses doigts dans son nez, et ma tante dit que c'est sale; je suis un peu comme ma tante, et je ne voudrais pas d'un mari qui fasse ça. Eh bien alors, pas Maurice, un autre, ça m'est égal... Tiens, Paul... Seulement, il est vieux, Paul, il a dix ans, et puis nous n'avons pas les mêmes goûts; quand je veux jouer à la poupée, il veut jouer aux soldats, toujours aux soldats, c'est ennuyeux à la fin, nous ne pourrions pas être heureux en ménage... Alors pas Paul, un autre... Et puis non, décidément je ne veux pas me marier avec un garçon; j'aime mieux me marier avec maman; elle voudra bien, petite mère, elle fait tout ce que je veux.

À UNE MÈRE POUR SA FÊTE.

MARIA TRÉCOURT.

Tandis qu'à te fêter en ce jour l'on s'empresse
Avec nouvelle ardeur,
Ma mère, laisse-moi t'exprimer la tendresse
Dont est rempli mon cœur.
Tu fus, dès mon berceau, cet ange tutélaire,
Qui, sur mes jeunes ans,
Laissa tomber à flots l'amour le plus sincère,
Les soins les plus touchants.
On dit qu'à chaque pas, au chemin de la vie,
L'épine est sous la fleur;
Et moi je n'ai trouvé, dans mon âme ravie,
Ni chagrin ni douleur.
Pourquoi? C'est que toujours, et fidèle et constante,
Écartant le danger,
Tu marchas devant moi; que ta main bienveillante
Aime à me protéger.
Te plaire désormais deviendra mon étude,
Mon plaisir, mon bonheur;
Car je veux te prouver toute la gratitude
Dont est rempli mon cœur.

L'ENFANT VÉNITIEN.

JEAN AICARD.

Comme je revenais un jour de Murano,
J'ai vu venir, faisant de gais frissons sur l'eau,
Une gondole noire ainsi qu'elles sont toutes.
La rame en s'élevant s'illuminait de gouttes ;
La proue en fer poli faisait plaisir à l'œil,
Et rien d'inusité n'y trahissait un deuil ;
Pourtant elle emmenait, sous la pure lumière,
Le cercueil d'un enfant au prochain cimetière.
Le cercueil tout petit, d'un drap d'or recouvert,
Aux quatre angles orné d'un bouquet blanc et vert,
S'éloignait doucement vers l'île solitaire
Qui l'allait recevoir dans sa couche de terre ;
Et je songeais : l'enfant vénitien, aux yeux
Noirs et brillants, pareils à la nuit dans les cieux,
L'enfant aux cheveux bruns, à la peau mordorée,
Ne verra plus, le soir, la lagune nacrée ;
Il n'apprendra jamais la gloire des anciens,
Des peintres, des sculpteurs, des grands Vénitiens ;
Son cœur ne battra pas au nom de l'Italie,
Et la nuit, sur la mer scintillante et pâlie,
Quand Venise s'endort plus belle que le jour,
Il n'ira pas jeter de ces longs cris d'amour,
De bonheur ou d'espoir dont frémit, sous la lune,
Le calme et bleu désert de la vaste lagune.
Et pourtant, ô mon bel enfant vénitien,
Je voudrais un tombeau partout semblable au tien,
Pour tous les innocents que la mort nous enlève,
Car du moins leur départ nous semblerait un rêve ;
On dirait de chacun ce que je dis de toi :
Un jour, il est parti, sur la mer, sans effroi ;
Pour voir à l'Orient l'horizon qui nous tente,
Un jour il est parti dans sa couche flottante ;
Les blancs oiseaux des mers nous semblaient alentour
Des messagers divins qui fêtaient un retour ;
Et l'enfant souriait encore à la chimère
Qui hantait son sommeil, à la voix de sa mère,
Car nul chant n'est plus doux que le doux bruit des eaux,
Et le roulis paisible est aimé des berceaux.

LE TROUVÈRE.

François Coppée.

Vivent les nuits d'été pour faire un bon voyage !
Le soir on a soupé dans quelque humble village,
Sous la treille, devant les splendeurs du couchant,
Et l'on part au lever de la lune. En marchant,
On chante, et l'on oublie, en chantant, la fatigue.
Vivent les nuits d'été, quand le ciel est prodigue
De clartés et que l'astre au regard presque humain
Vous sourit à travers les arbres du chemin !
Vivent les nuits de juin et vive l'espérance !
M'y voici. Dès demain je saurai si Florence
Aime toujours le luth et les chansons d'amour.
Mais nous sommes encor bien loin du petit jour ;
Et, quand on est ainsi vêtu de vieille serge
Et qu'on porte ceci sur l'épaule, l'auberge
Est sourde au poing qui frappe, et s'ouvre avec ennui.
Où pourrais-je donc bien me coucher aujourd'hui ?
Ce vieux banc? Oui. C'est dur ; mais la nuit est si douce !
Et puis je les connais, les oreillers de mousse :
On y dort ; et, si l'on a froid dans son sommeil,
Le matin on se chauffe en dansant au soleil.
C'est égal, on est mieux entre deux draps de toile.
Cette nuit, je te prends pour gîte, ô belle étoile.
    ...Je ne veux pas garder l'incognito ;
    Je suis musicien et j'ai nom Zanetto.
Depuis l'enfance, étant d'un naturel nomade,
Je voyage. Ma vie est une promenade.
Je crois n'avoir jamais dormi trois jours entiers
Sous un toit, et je vis de vingt petits métiers
Dont on n'a pas besoin. Mais, pour être sincère,
L'inutile, ici-bas, c'est le plus nécessaire.
Je sais faire glisser un bateau sur un lac ;
Et, pour placer la courbe exquise d'un hamac,
Choisir dans le jardin les branches les plus souples.
Je sais conduire aussi les lévriers par couples,
Et dompter un cheval rétif. Je sais encor
Jongler dans un sonnet avec les rimes d'or ;

Et suis de plus, mérite assurément très rare,
Éleveur de faucons et maître de guitare.
Toutes professions à dîner rarement,
N'est-ce pas? Oh! bien moins qu'on ne croirait vraiment.
Pourtant, c'est vrai, je suis un être peu pratique,
L'heure de mes repas est très problématique,
Et je suis quelquefois forcé de l'oublier,
Alors que le pays m'est inhospitalier.
Souvent, loin des maisons banales où vous êtes,
Assis au fond des bois, j'ai dîné de noisettes ;
Mais cela m'a donné l'âme d'un écureuil.
Et puis presque partout on me fait bon accueil ;
Je tiens si peu de place et veux si peu de chose!
J'entre dans les châteaux, le soir, et je propose
De dire une chanson pendant qu'on va souper.
Tout en chantant, je vois le maître découper
Le quartier de chevreuil et la volaille grasse ;
Et ma voix en a plus de moelleux et de grâce.
Je lance aux plats fumants de longs regards amis ;
On comprend, et voilà que mon couvert est mis.
J'ai mon caprice pour seul guide, et je voyage
Comme la feuille morte et comme le nuage.
Je suis vraiment celui qui vient on ne sait d'où
Et qui n'a pas de but, le poète, le fou,
Avide seulement d'horizon et d'espace,
Celui qui suit au ciel les oiseaux, et qui passe.
On n'entend qu'une fois mes refrains familiers.
Je m'arrête un instant pour cueillir aux halliers
Des lianes en fleur dont j'orne ma guitare,
Puis je repars. Je suis le voyageur bizarre
Que tous ont rencontré, léger de ses seize ans,
Dans le sentier nocturne où sont les vers luisants.
Quand il pleut, je me mets sous l'épaisse feuillée,
Et je sors, ruisselant, de la forêt mouillée,
Pour courir du côté riant de l'arc-en-ciel.
Ne la cherchant jamais, je trouve naturel
De n'avoir pas encor rencontré la fortune.
Je suis le pèlerin qui marche sous la lune,
Boit au ruisseau jaseur, passe le fleuve à gué,
Va toujours et n'est pas encore fatigué.

UNE LEÇON.

PAUL DÉROULÈDE.

Le camp des prisonniers est tout au pied du fort,
Les baraques de bois craquent à peine closes ;
Et, sous le ciel brumeux de ces pays moroses,
La neige tombe drue, et le vent souffle fort.

Puis, par crainte du feu, l'on ne nous chauffe guère ;
La lumière, le soir, est défendue aussi ;
Ils n'imaginaient pas, se rendant à merci,
Quelle merci c'était, les prisonniers de guerre !

Le matin, l'on partage un pain rare et sans blé ;
On partage, le soir, une soupe noirâtre,
Et, las de remuer la pioche et le plâtre,
Sur une paille humide on repose accablé.

Et ce n'est pas, hélas ! seulement leurs baraques,
Leurs tentes ou leurs toits qu'ils construisent le jour :
Le travail de la honte est encor le plus lourd :
Les Français fortifient la Prusse en cas d'attaque.

Ah ! combien ont voulu refuser ce travail !
Combien refaisaient mal une tâche mal faite !
Mais l'aiguillon prussien était la baïonnette,
Comme si ces malheureux étaient leur bétail.

Un jour qu'on revenait de la triste besogne,
Escortés de geôliers cruellement choisis,
Baïonnette au canon et cartouche au fusil,
Un vigoureux enfant de la vieille Bourgogne

Aperçut un Prussien frappant un moribond :
"Marche," lui criait-il, "marche, ou je t'exécute !"
Le soldat arracha cet homme à cette brute,
Se retourna, terrible, et l'étendit d'un bond.

"Ah ! messieurs les Français, nous faisons les rebelles ?
Ils sont bien étourdis ces jeunes étrangers,

Un peu de plomb rendra leurs cerveaux moins légers."
Et l'on fit sur les rangs deux décharges mortelles.

"C'est assez ! Ramenez le reste au campement ;
La leçon leur suffit..." disait le capitaine.
Oui, certe, elle suffit cette leçon de haine :
Nous la savons par cœur, nous la dirons souvent.

LE RETOUR AU PAYS.

Auguste Brizeux.

Il est dans nos cantons, ô ma chère Bretagne !
Plus d'un terrain fangeux, plus d'une âpre montagne,
Là de tristes landiers comme nés au hasard,
Où l'on voit à midi se glisser le lézard ;
Puis un silence lourd, fatigant, monotone,
Nul oiseau dont la voix vous charme et vous étonne,
Mais le grillon qui court de buisson en buisson,
Et toujours vous poursuit du bruit de sa chanson ;
Dans nos cantons aussi, lointaines, isolées,
Il est de claires eaux, et de fraîches vallées,
Et d'épaisses forêts, et des bosquets de buis,
Où le gibier craintif trouve de sûrs réduits.
Enfant, j'ai traversé plus d'un fleuve à la nage,
Ravi sa dure écorce à plus d'un houx sauvage,
Et, sur les chênes verts, de rameaux en rameaux,
Visité dans leurs nids les petits des oiseaux...
Oh ! lorsqu'après deux ans de poignantes douleurs
Je revis ma Bretagne et ses genêts en fleurs,
Lorsque, sur le chemin, un vieux pâtre celtique
Me donna le bonjour dans son langage antique,
Quand, de troupeaux, de blés, causant ainsi tous deux,
Vinrent d'autres Bretons avec leurs longs cheveux,
Oh ! comme alors, pareils au torrent qui s'écoule,
Mes songes les plus frais m'inondèrent en foule !
Je me croyais enfant, heureux comme autrefois,
Et, malgré moi, mes pleurs étouffèrent ma voix !...

LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

ANTOINE MATHIVET.

Chapeau bas, citoyens, c'est le maître d'école ;
L'admirable ouvrier qu'on paye d'une obole,
Le modeste savant dont l'incessant labeur
Prépare à la patrie un avenir meilleur,
L'homme qui, sans jamais se lasser ni maudire,
Nous apprend à penser en nous montrant à lire.
Le dévouement obscur et qu'on n'applaudit pas :
C'est le maître d'école ; admirez, chapeau bas !
Quand je regarde en moi mes premières années,
Jour après jour, sans bruit, comme des fleurs fanées,
Mais non pas sans parfum, s'effeuillant sous mes doigts,
J'abaisse la paupière et toutes je les vois :
Les courts moments de joie et les chagrins d'une heure,
Les instants où l'on rit et les jours où l'on pleure.
Ma mémoire les compte, et mon âme, à son tour,
Dans ce passé lointain revit avec amour ;
Je revois, entourés d'une même auréole,
Le logis paternel et la maison d'école ;
Ici c'était mon cœur, là c'était ma raison,
Que formait non sans peine une sage leçon ;
Aussi, dans le respect profond qui la pénètre,
Mon âme unit toujours mon père et mon cher maître !
L'allée où je passais les matins et les soirs,
La classe, le préau, les bancs, les tableaux noirs,
Le pupitre du maître et les cartes en face :
Celle de France, avec la Lorraine et l'Alsace !
La cour, le jardinet, le grand arbre, mes jeux :
Tout passe devant moi quand je ferme les yeux,
Et mon maître d'école est là, debout. Il cause,
Il nous enseigne en tout et l'effet et la cause.
J'entends sa voix vibrante, et, timide écolier,
J'ai peur, comme jadis, et cache mon cahier
Où se trahit trop bien ma coupable paresse ;
Il parle des anciens, de Rome et de la Grèce,

Et l'écho de sa voix vient redire à mon cœur
Les viriles leçons de cet homme d'honneur.
Mais c'est quand il parlait de notre chère France
Qu'il avait des accents d'une grande éloquence,
Sans être un orateur ; mais c'était sa fierté,
Sa gloire, de nous faire aimer la liberté.
Il avait de ces mots où l'âme vibre et crie,
Et mettait dans nos cœurs l'amour de la patrie !
Homme de foi toujours, toujours homme de bien,
Comme il était croyant, il était citoyen !
Quel labeur que le sien ! Jamais de lassitude !
Quand il quittait la chaire, il reprenait l'étude.
Son rêve était d'instruire en distrayant l'esprit.
Il voulait qu'aux leçons chaque élève comprît,
Et voir les yeux venir au secours des oreilles.
Bien souvent dans la nuit il prolongeait ses veilles...
Qui dira les liens qui l'unissaient à nous ?
Comme tous nous l'aimions, comme il nous aimait tous !
Quand nous disions adieu pour toujours à l'école,
Il nous encourageait encor d'une parole,
Et pour lui nous étions, ouvriers ou commis,
Hier ses écoliers, aujourd'hui ses amis !
Hélas ! il a manqué trop tôt à bien des âmes !
Trop tôt la mort l'a pris. Combien nous le pleurâmes !
Le coup inattendu qui le mit au tombeau,
Pour frapper sûrement, l'atteignit au cerveau :
Il tomba foudroyé !... Maintenant, quand je passe,
Pensif, devant l'école, un souvenir me glace,
Je détourne les yeux, mais j'entends une voix
Qui redit à mon cœur les leçons d'autrefois.
Mon cher instituteur revit dans son ouvrage,
Son exemple me dit : " Va, ne perds point courage !
Dans la lutte où chacun doit faire son devoir,
Les hommes ne sont rien, c'est le but qu'il faut voir ! "
Ah ! que n'écoutons-nous cette leçon dernière !
Que n'abandonnons-nous une fangeuse ornière !
Sachons au moins, quand meurt un soldat du progrès,
Payer à sa mémoire un tribut de regrets !
Sachons nous incliner quand il nous parle encore !
Sachons pleurer ces morts dont le deuil nous honore !

Disons, quand nous voyons passer sur le chemin
Cet homme qui conduit nos enfants par la main,
Humble savant qui joint l'exemple à la parole :
"Chapeau bas, citoyens, c'est le maître d'école !"

À MA MÈRE.

FRANÇOIS COPPÉE.

Quand j'étais tout petit, espiègle et cher tyran,
Que j'avais des enfants la bruyante colère,
Que je frappais du pied — rappelle-toi, ma mère —
Tu disais maintes fois : " Quand donc sera-t-il grand ? "

Mais me voici jeune homme. Hélas ! l'indépendance
M'entraîne en son courant. Tu souffres en secret ;
Tu penses à ces jours heureux de mon enfance ;
Ton espoir d'autrefois se transforme en regret.

Et lorsque, loin de toi, quelque plaisir m'attarde,
Inquiète, écoutant un pas qui retentit,
Tu te souviens : ton cœur dans le passé regarde ;
Tu songes : "Que n'est-il encore tout petit ?"

Jeunes gens, mes amis, si vous lisez ces lignes,
Qu'un tendre sentiment me dicte en un bon jour,
Oh ! rappelez-vous bien qu'il faut, pour rester digne
Des baisers d'une mère et de tout son amour,

Repousser les désirs d'une liberté vaine,
Lui prouver votre amour en lui concédant tout.
Et, sans un seul soupir, savoir porter la chaîne
Que vous font ses deux bras passés à votre cou.



AUX MORTS POUR LA PATRIE.

Victor Hugo.

Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau,
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère,
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bienvenue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue,
Au-dessus de Paris, la ville aux mille tours,
La reine de nos Tyrs et de nos Babylones,
Cette couronne de colonnes
Que le soleil levant redore tous les jours.

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

Aussi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe ;
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe.
Passe sur leur sépulcre, où nous nous inclinons ;
Chaque jour pour eux seuls se levant plus fidèle,
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms.

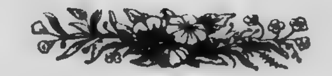
Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

AVEUGLEMENT DES HOMMES.

J.-B. Rousseau.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille !
Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille !
Que l'univers se taise et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre ;
L'Esprit-Saint me pénètre ; il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.
L'homme en sa propre force a mis sa confiance.
Ivre de sa grandeur et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible ! ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité.
Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront les biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile ;
Et, dans ce jour fatal, l'homme, à l'homme inutile,
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.
Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort !
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage.
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.
D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il, en ces moments suprêmes ?
Un sépulcre funèbre où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.
Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir.
Pareils aux animaux farouches et stupides,

Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.
Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au devant de leurs yeux met un voile importun.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.
Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture,
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.
Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes :
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes;
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères,
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.



SEPT ANS.

MIGUEL ZAMACOÏS.

C'est un petit garçon... C'est un petit bonhomme
Heureux de rien... de tout... d'un bâton, d'une pomme...
Un petit garçon de sept ans...
Il a des yeux rieurs, des cheveux en crinière ;
Il est fier, car depuis la semaine dernière
Il sait siffler entre ses dents !

Nous le connaissons bien. Il méprise les "filles ;"
Sa poche n'en peut plus de ficelle et de billes,
De tout un bagage enfantin ;
Il montre quatre sous qu'il croit être une somme ;
Rit du matin au soir ; et ne fait qu'un grand somme
Depuis le soir jusqu'au matin.

Des amusements neufs on n'en invente guère !
Étant petit garçon, il s'amuse à la guerre
Comme tous les petits garçons !
Il s'amuse d'instinct à défendre sa terre,
Et partage déjà la haine héréditaire
Pour ceux-là que nous maudissons.

Or voici qu'un matin, à travers le village,
Passent les ennemis, avec tout l'étalage
De leurs procédés révoltants...
On se bat ! C'est l'assaut du droit contre la ruse !
Bah ! est-ce une raison pour ne plus que s'amuse
Un petit garçon de sept ans ?

Et parce qu'il faut bien, à sept ans, que l'on joue,
Du côté des soldats le petit met en joue
Son fusil de bois menaçant...
Un Français eût souri du geste minuscule,
Et peut-être singé l'ennemi qui recule,
Pour amuser cet innocent !

Vous, salissant d'un coup votre campagne,
(Mais vous n'avez donc pas d'enfants, en Allemagne?)
Pour montrer que vous étiez forts,
Vous avez dirigé contre l'arme enfantine,
Qu'il allait déposer pour prendre sa tartine,
Les vrais fusils qui font des morts!

S'il est vrai, Majesté, ce crime qu'on raconte,
Comme il pèsera lourd le matin du grand compte,
Pour le débiteur aux abois!
Comme il pèsera lourd lorsque, dans le silence,
Une main posera l'enfant sur la balance,
Et son petit fusil de bois!



LE BAISER DE LA BLONDE.

JULES TRUFFIER.

Voici le régiment, ébranlant la chaussée,
Une blonde, à l'œil triste, entr'ouvre sa croisée
Et regarde.
Un petit soldat dit, à part soi :
"Elle a l'air de chercher parmi nous... Est-ce moi?"
Un autre en dit autant ; un autre ; et... tout le monde!
Le colonel lui-même a regardé la blonde.
"Cette blonde a souri (se dit le colonel)
A l'un de nous. Quel est le bienheureux? Lequel?...
Soldat? Sous-lieutenant? Commandant? Capitaine?
Est-ce à la graine d'or? à la frange de laine?"
Elle envoie un baiser, à présent! A qui donc?

Chacun, haut sur jarret, se tient droit comme un jonc...
Quand la belle a cru voir, dans les trois couleurs, fière,
L'âme du bien-aimé qui mourut à la guerre,
Et qui dort, tout là-bas, enterré sans tombeau...

Le baiser de la blonde était pour le drapeau.

LES BLÉS.

BLANCHE LAMONTAGNE.

Ce matin, plus lourds, dans la brise,
Les blés se sont mis à pleurer ;
Au fond de leur prunelle grise
J'ai vu des larmes s'égarer.

Courbés sous le poids de leur peine,
Ils ont penché leurs fronts trop lourds,
Et leurs pleurs brillaient dans la plaine,
Comme un bijou sur du velours...

"Nous pleurons en un deuil suprême.
La douleur, aux sombres courroux,
Nous a touchés de sa main blême,
Et verse sa détresse en nous.

Étendant nos bras en prières,
Vers la face du Tout-Puissant,
Nous sentons croître en nos paupières
Des larmes, des larmes de sang !...

Ah ! bien grande est notre souffrance,"
Me dirent les blés canadiens,
"Nous pleurons pour les blés de France,
Qu'écrasent les canons prussiens !"



LE PORTRAIT DE MON PÈRE.

L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN.

Il est là, dans son cadre, au vieux mur suspendu,
Le front large et pensif, l'air calme, mais austère,
Le regard plein de feu, dans l'espace perdu ;
Toujours je l'ai vu là, ce portrait de mon père.

Quand l'aube de la nuit descend sur le manoir,
Que tout devient obscur au salon solitaire,
Un rayon toujours brille et paraît se mouvoir :
C'est l'œil étincelant du portrait de mon père.

De la toile, parfois, semble se détacher
Et descendre vers moi cette ombre qui m'est chère.
Elle vient à ma droite en silence marcher,
Et m'indique du doigt le portrait de mon père.

Quand surgissent les jours d'orage intérieur
Où l'âme est sans vertu, le courage éphémère,
Pour raffermir mes pas au sentier de l'honneur,
Je n'ai qu'à regarder le portrait de mon père.

Si jamais, au torrent me laissant emporter,
A ses nobles leçons je venais à forfaire,
Rougissant de moi-même, oserais-je affronter
Le foudroyant regard du portrait de mon père ?

Vingt ans passés, la mort vint frapper au manoir.
Lorsque ma mère en deuil revint du cimetière,
Elle me dit, montrant le cadre orné de noir :
"Embrasse, mon enfant, le portrait de ton père.

Pour être comme lui digne de tes aïeux,
Et comme lui remplir une noble carrière,
Être grand citoyen et chrétien vertueux,
Viens t'inspirer devant le portrait de ton père."

L'imiter fut depuis mon suprême désir,
Et, quand je fermerai mes yeux à la lumière,
A Dieu je veux léguer mon dernier souvenir,
Et mon dernier regard au portrait de mon père.

LE ROI BOITEUX.

G. NADAUD.

Un roi d'Espagne, ou bien de France,
Avait un cor, un cor au pié;
C'était au pied gauche, je pense;
Il boitait à faire pitié.
Les courtisans, espèce adroite,
S'appliquèrent à l'imiter,
Et, qui de gauche, qui de droite,
Ils apprirent tous à boiter.
On vit bientôt le bénéfice
Que cette mode rapportait,
Et, de l'antichambre à l'office,
Tout le monde boitait, boitait.
Un jour, un seigneur de province,
Oubliant son nouveau métier,
Vint à passer devant le prince,
Ferme et droit comme un peuplier.
Tout le monde se mit à rire,
Excepté le roi, qui tout bas
Murmura : "Monsieur, qu'est-ce à dire?
Je crois que vous ne boitez pas?
— Sire, quelle erreur est la vôtre!
Je suis criblé de cors; voyez :
Si je marche plus droit qu'un autre,
C'est que je boite des deux pieds."





NOËL.

Édouard Pailleron.

Noël ! Voici l'hiver joyeux, la nuit de fête ;
Riche, puisque aussi bien ta vie est ainsi faite,
Qu'il te faut un plaisir par jour, tu vas l'avoir.
Au réveillon quelconque où l'on t'attend ce soir
Après ton cercle, après ta visite au théâtre,
Tu vas souper avec des personnes folâtres.
Mais, sans illusion aucune toutefois,
Comme tu vas au bal, comme tu vas au bois ;
Pour remplir, en faisant n'importe quelle chose,
Le vide de tes jours qui ne sont jamais pleins,
Pour t'amuser, du moins tu le dis... Je te plains !

Je te plains d'aller là, toi pour qui toute fête
N'est qu'un long baillement suivi d'un mal de tête ;
Je te plains de courir la ville cette nuit
Pour te désennuyer et te changer d'ennui ;
Je te plains de n'avoir que l'ombre de la proie,
Que l'orgueil d'un bonheur dont tu n'as pas la joie,
L'orgueil, absurdement stérile et douloureux,
De vouloir qu'on t'envie et qu'on te croie h

Ah ! si, dans un moment d'oubli, d'oubli suprême,
Tu pouvais donc penser à d'autres qu'à toi-même,
Si tu pouvais aimer, haïr, si tu pouvais
Intéresser ton cœur aux choses que tu fais,
Ce cœur qui n'est pas mort, mais qui ne veut plus battre,
Quand tu tires à sept ou tu conduis à quatre ;
Si tu pouvais jeter ton masque d'homme fort,
Connaître la douceur saine qui suit l'effort,
T'évader du plaisir, sortir de toi, renaître
Dans quelque émotion profonde de ton être,
Croire, lutter, souffrir, te donner, vivre enfin...

Tu le peux : vois ce pauvre ; il a froid, il a faim ;
Regarde-le, tremblant et nu, sous la bise aigre,
Dans le carrefour noir, rôder comme un loup maigre,
Les passants qu'il supplie, en marchant dans leurs pas,
Refusent de l'entendre et ne s'arrêtent pas...

Eh bien ! arrête-toi, entre, et fais-lui l'aumône ;
Le seul bonheur qu'on a vient du bonheur qu'on donne.
Essaie et tu verras, fais l'aumône, crois-moi ;
Fais-la pour lui, fais-la pour Dieu, fais-la pour toi.

Car, et ce que je dis va te sembler étrange,
L'aumône, entre le pauvre et toi, n'est qu'un échange ;
Vous souffrez tous les deux ; toi, de l'horrible ennui,
Lui, de l'horrible faim. Tu souffres plus que lui.
Il ne veut qu'exister, mais toi, tu voudrais vivre ;
Délivre-le du mal, afin qu'il t'en délivre ;
Donne-lui l'être afin qu'il te donne à son tour
La vie, entends-tu bien ? c'est-à-dire l'amour.
Sa pitié, sa tendresse, et sa joie et sa flamme ;
Guéris son corps, afin qu'il guérisse ton âme.
Votre mal à tous deux s'appelle pauvreté...
Faites-vous tous les deux, frères, la charité !



LE LIVRE DE LA VIE.

LAMARTINE.

Le livre de la vie est un livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix ;
Le passage adoré ne s'y lit qu'une fois,
Et le feuillet fatal se tourne de lui-même.
On voudrait revenir à la page où l'on aime...
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

LES FLOTS.

BLANCHE LAMONTAGNE.

Depuis que la guerre s'élève,
Et met dans nos cœurs des sanglots,
J'entends soupirer sur la grève
Les flots.

Quels terribles bruits leur apporte
La brise en son manteau vivant?
Quelles sombres rumeurs leur porte
Le vent?

Est-ce la voix de ceux qui tombent,
Dans l'égorgement des combats,
Et le cri de ceux qui succombent,
Là-bas?

Sont-ce nos frères qui reviennent,
Les petits Français, aux yeux doux,
Qui sont morts, et qui se souviennent
De nous?

Sont-ce les soldats de vaillance,
Couchés par un bras sans merci,
Attendant le réveil de France,
Ici?

Nul ne répond. Le fleuve pleure
En lourds sanglots, durant la nuit;
Et l'oiseau, quittant sa demeure,
S'enfuit...

Dans le ciel, où le soleil plombe,
Une rougeur monte et descend.
On croirait que, sur nous, il tombe
Du sang...

—O France! ô ma mère! sois forte!
De tes ennemis sois vainqueur!
Je t'aime, et, de loin, je t'apporte
Mon cœur!

LA VIERGE ET LA CRÈCHE.

ALPHONSE DAUDET.

Dans ses langes blancs fraîchement cousus,
La Vierge berçait son enfant Jésus.
Lui, gazouillant comme un nid de mésanges!
Elle, le berçant et chantant tout bas
Ce que nous chantons à nos petits anges...
Mais l'enfant Jésus ne s'endormait pas.

"Doux Jésus," lui dit sa mère en tremblant,
"Dormez, mon agneau, mon bel agneau blanc.
Dormez; il est tard, la lampe est éteinte!
Votre front est rouge et vos membres las.
Dormez, mon amour, et dormez sans crainte."
Mais l'enfant Jésus ne s'endormait pas.

"Si quelques instants vous vous endormiez,
Les songes viendraient en vols de ramiers,
Et feraient leurs nids sur vos deux paupières;
Ils viendront; dormez, doux Jésus." Hélas!
Inutiles chants et vaines prières,
Le petit Jésus ne s'endormait pas.

Et Marie, alors, le regard voilé,
Pencha sur son Fils son front désolé.
"Vous ne dormez pas, votre mère pleure,
Votre mère pleure, ô mon bel ami!..."
Des larmes coulaient de ses yeux; sur l'heure
Le petit Jésus s'était endormi.



L'ORPHELIN.

MARIE JENNA.

Pourquoi, veux-tu me le dire,
En tes yeux ces pleurs brûlants?
Les visages de six ans,
Dieu les a faits pour sourire.

Suis-moi : je te mènerai
Dans un jardin plein de roses ;
Ouvertes et demi-closes,
Pour toi je les cueillerai.

Enfant, j'ai dans ma volière
Un oiseau rare et charmant,
Son col est étincelant
Comme un bouquet de lumière.

Viens, c'est à qui le verra :
Si tu veux, je te le donne ;
Bientôt sa patte mignonne
Sur ton doigt se posera.

Tout près, sur une onde vive,
Se berce un petit bateau,
Et nous glisserons sur l'eau
Comme une algue de la rive.

Quatre cygnes sur l'étang
Lèvent leur tête superbe.
Tu verras brouter dans l'herbe
Un petit agneau tout blanc.

Hélas, rien ne sait lui plaire...
Son front reste soucieux.
Pauvre enfant, pour être heureux,
Que veux-tu? — Je veux ma mère.

LE PETIT DOIGT DE MAMAN.

FERNAND BEISSIER.

O petit doigt de ma maman,
Je t'aime bien, va, mais, par grâce,
Ne lui dis plus ce qui ce passe.
Sois moins bavard et plus prudent !

Moi, je ne me méfiais guère.
Je n'aurais pas cru ça de toi,
Que tu disais du mal de moi,
Chaque soir, à petite mère.

Voyons ! tu passes donc partout ?
Tu ne vas pas nier la chose !
Maman ne ment pas, je suppose,
Quand elle dit que tu sais tout.

Ça n'est pas gentil de tout dire,
De raconter ce que l'on voit.
Rapporter, ô mon petit doigt,
C'est aussi mal que de médire.

Ainsi, tiens, ça n'était pas bien ;
Mais elle avait si bonne mine !
Puis, j'étais seul dans la cuisine,
Avec le gros Tom, notre chien,

J'ai trempé dans la confiture
Mon doigt, mais, je t'en fais l'aveu,
Pas plus que ça — c'était bien peu —
Et je l'aime, je te l'assure.

Et puis, c'est Tom qui m'a poussé ;
De nous deux, c'est le plus coupable ;
J'étais à côté de la table,
Mon doigt, tout seul, s'est enfoncé.

Or, que fallait-il que je fasse ;
J'étais, vois-tu, fort ennuyé :
Je l'ai de ma langue, essuyé.
Qu'aurais-tu donc fait à ma place ?

Lorsque l'on se charge, à maman,
De raconter une sottise,
Encore faut-il l'avoir surprise,
Et le dire complètement.

Ce n'est pas que je te redoute,
Car je suis sage, vois-tu bien ;
Mais, enfin, ne lui dis plus rien.
Cela t'est bien égal, sans doute ;

Et moi, je m'en trouverai mieux.
D'ailleurs, pour arranger l'affaire,
Tu n'as rien qu'une chose à faire :
Quand tu me vois, ferme les yeux.



LA FEMME FRANÇAISE.

PAUL DÉROULÈDE.

Femme, si l'être en qui tu mets ton espérance,
Ne met son espérance et son bonheur qu'en toi,
Si, Français, il peut vivre étranger à la France,
Ne connaissant partout que son amour pour toi ;
Si, sans te croire indigne et sans se croire infâme,
Quand tout son pays s'arme il n'accourt pas s'armer,
O femme, ta tendresse a déformé cette âme,
S'il ne sait pas mourir, tu ne sais pas aimer !

Mère, si ton enfant grandit sans être un homme ;
S'il marche efféminé vers son devoir viril ;
Si, d'un instinct pratique et d'un sang économe,
Sa chair épouvantée a l'horreur du péril ;
Si, quand viendra le jour que notre honneur réclame,
Il n'est pas là, soldat, marchant sans maugréer,
O mère, ta tendresse a mal formé cette âme,
S'il ne sait pas mourir, tu n'as pas su créer.

LE SOIR D'UNE BATAILLE.

LECONTE DE LISLE.

Tels que la haute mer contre les durs rivages,
A la grande tuerie ils se sont tous rués,
Ivres et haletants, par les boulets troués,
En d'épais tourbillons pleins de clameurs sauvages.

Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers,
Les voici maintenant blêmes, muets, farouches,
Les poings fermés, serrant les dents et les yeux louches,
Dans la mort furieuse étendus par milliers.

Et là-bas, au milieu de ce massacre immense,
Dressant son corps raidi, percé de coups de feu,
Un cheval jette au vent un rauque et triste adieu,
Que la nuit fait courir à travers le silence.

O boucherie! O soif du meurtre! acharnement
Horrible! odeur des morts qui suffoques et navres,
Soyez maudits devant ces cent mille cadavres
Et la stupide horreur de cet égorgement!

Mais sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
Si heurtant de leur cœur la gueule du canon,
Ils sont morts, Liberté, ces braves, en ton nom,
Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire.



LA MORT D'UN CHÊNE !

E. GRENET-DANCOURT.

C'était un très vieux chêne, et, sous ses verts rameaux,
J'avais joué jadis avec d'autres marmots.
Et je l'aimais cet arbre.
Il paraît que son ombre
Nuisait à la maison qu'elle rendait trop sombre ;
Alors, on décida qu'il serait abattu,
Que ce géant serait brisé comme un fétu,
Qu'on ferait des fagots, des bûches, de ses branches,
Et qu'on vendrait son corps pour en faire des planches !
Or, j'eus comme un frisson quand j'entendis cela :
L'abattre, lui, ce vieux, cet aïeul qui vit là
Depuis cent ans ! L'abattre ! Oser pareille chose !
Et je pris la parole, et je plaidai sa cause :
Tout d'abord, j'observai que, l'hiver revenant,
Le chêne dépouillé ne serait plus gênant ;
Et que l'on pouvait bien — pour l'abattre, ce chêne —
Attendre le retour de la saison prochaine ;
Que l'abattre d'ailleurs était chose sans nom,
Qu'on pouvait l'élaguer, mais le détruire, non.
Je rappelai combien doux était le murmure
Que la brise en passant faisait dans sa ramure ;
Les concerts merveilleux qu'on entendait, le soir,
Lorsque nous venions tous près de lui nous asseoir ;
La fraîcheur qu'en été procurait son ombrage ;
Qu'il nous avait souvent abrités de l'orage ;
Qu'on devait le traiter comme un vieux serviteur,
Et que tout son passé plaidait en sa faveur !
Puis je parlai des nids et des œufs près d'éclore ;
J'invoquai tour à tour mille choses encore :
Les regrets qu'on aurait, plus tard, dans l'avenir,
Lorsqu'on évoquerait parfois son souvenir,
Lorsqu'on irait songeant — par les nuits étoilées —
Aux heures d'autrefois, aux heures envolées ;
Les serments échangés qu'il avait entendus ;

Les bonheurs espérés et les bonheurs perdus ;
Tous ceux qui n'étaient plus et qu'il avait vus naître ;
Les services rendus et qu'il faut reconnaître !...
Pour arracher enfin le vieil arbre à la mort,
Je parlai de nouveau, dans un dernier effort,
Du chagrin dont un jour elle serait suivie,
Demandant, suppliant qu'on lui laissât la vie,
Et, renonçant enfin à ce meurtre odieux,
Que l'on le respectât comme on respecte un vieux !

Tout fut vain et je dus me faire à cette idée,
Que son trépas était chose bien décidée,
Et qu'on resterait sourd malgré tout à ma voix.
J'allai donc le revoir une dernière fois.
La nuit couvrait encor la terre de ses voiles.
Il était là, debout, le front dans les étoiles,
Immobile et superbe, et regardant les cieux !
Et je sentais venir des larmes à mes yeux,
En contemplant, hélas, la victime innocente
Qu'on allait mettre à mort, dès que l'aube naissante
Paraîtrait. Et, tout bas, je lui disais adieu.

Lentement, le soleil monta dans le ciel bleu.

Arrive un bûcheron, la mine renfrognée,
Portant sur son épaule une lourde cognée ;
Il toise l'arbre ainsi qu'on toise un ennemi,
S'en éloigne d'un pas, se renverse à demi,
Puis, tel qu'un ouragan qui soudain se déchaîne,
S'élance, et, d'un seul coup, entame le vieux chêne !
Trois fois, au même endroit, la hache frappe et mord !
Pendant qu'il s'acharnait à son œuvre de mort,
J'entendis comme un cri sortant d'une poitrine,
Le dernier cri d'un être humain qu'on assassine !
Mais l'homme relevait ses bras jamais lassés,
Et les coups se suivaient rapides et pressés.
Son arme, dans les airs, tournoyait, et, joyeuse,
Semblait prendre plaisir à sa besogne affreuse !
Mais l'arbre résistait et son front orgueilleux
Se balançait toujours, superbe, dans les cieux.
L'homme, pris tout à coup d'une sorte de rage,

Redoubla ses efforts et frappa davantage,
Et plus fort. Et le chêne à la fin s'inclina.
Vaincu? — Non. — Pas encor, car il se releva,
Battant l'air de ses bras tout baignés de lumière,
Les tendant vers le ciel comme en une prière,
Et semblant crier grâce, appeler au secours!
En bas, le bûcheron frappait, frappait toujours!

Il atteignit le fond de la blessure ouverte,
Et l'arbre, cette fois, tomba dans l'herbe verte.

Le soleil tout à coup se voila, comme en deuil,
Pendant que l'homme, heureux, poussait un cri d'orgueil!
Mais, tandis qu'il vantait son courage et sa force,
Qu'il me montrait du doigt l'épaisseur de l'écorce,
Me demandant enfin si j'étais satisfait,
Et trouvais que l'ouvrage avait été bien fait...
Des arbres d'alentour, des ormes et des charmes,
Mille feuilles tombaient, pareilles à des larmes!

PREMIER REMORDS.

Émile Nelligan.

Au temps où je portais des habits de velours,
Éparses sur mon col roulaient mes boucles brunes,
J'avais de grands yeux purs comme le clair des lunes;
Dès l'aube, je partais, sac au dos, les pas lourds.

Mais en route aussitôt je tramais des détours,
Et, narguant les pions de mes jeunes rancunes,
Je montais à l'assaut des pommes et des prunes
Dans les vergers bordant les murailles des cours.

Étant ainsi resté, loin des autres élèves,
Loin des bancs, tout un mois, à vivre au gré des rêves,
Un soir, à la maison, craintif comme j'étais,

Devant le crucifix où sa lèvre se colle,
Ma mère était en pleurs!... O mes ardents regrets!
Depuis, je fus toujours le premier à l'école.

LA BALLADE DU PETIT NOËL.

JACQUES MIREILLE.

Comment fait-il, Petit Noël,
Pour venir par la cheminée ?
Maman, ce n'est pas naturel ;
Comment fait-il, Petit Noël ?
Il faut qu'il descende du ciel
Pour venir ainsi chaque année.
Comment fait-il, Petit Noël,
Pour venir par la cheminée ?

Vois donc, maman, comme il fait noir ;
Il doit se mouiller à la pluie ;
S'il glissait et se laissait choir,
Vois donc, maman, comme il fait noir,
Sur les toits, dans l'ombre du soir ?
Il aura froid, cela m'ennuie.
Vois donc, maman, comme il fait noir,
Il doit se mouiller à la pluie !

Il n'a pas peur, Petit Jésus,
De s'en aller, seul, sans personne,
Dans les maisons, dessous, dessus,
Il n'a pas peur, Petit Jésus?...
Je n'aurai plus peur, moi non plus.
Il va sans doute avec sa bonne ?
Il n'a pas peur, Petit Jésus,
De s'en aller, seul, sans personne.

Crois-tu qu'il m'ait bien apporté
Des joujoux, du sucre de pomme ?
Ah ! maman, je l'ai mérité...
Crois-tu qu'il m'ait bien apporté
Tout ce que j'avais souhaité ?
Des bonbons, des boules de gomme.
Crois-tu qu'il m'ait bien apporté
Des joujoux, du sucre de pomme.

Pourvu qu'il trouve la maison
Et qu'il se décide à descendre.
S'il oubliait, maman, dis donc ?
Pourvu qu'il trouve la maison !
Crois-tu qu'en l'appelant, Louison
Pourrait de lui se faire entendre ?
Pourvu qu'il trouve la maison
Et qu'il se décide à descendre.

Tu sais, maman, je veux le voir,
Jusqu'à minuit je veux l'attendre.
Pour veiller, je n'ai qu'à vouloir,
Tu sais, maman, je veux le voir ;
Je ne dors pas du tout ce soir.
Tais-toi, maman, je crois l'entendre...
Tu sais, maman, je veux le voir,
Jusqu'à minuit, je veux l'attendre.

Et, tout en murmurant son obstiné désir,
L'enfant, fermant les yeux, commence à s'assoupir.
"Tu sais, je veux le voir," poursuit-il dans son rêve,
Tandis que doucement sa mère le soulève
Et le pose sans bruit sur le satin du lit.
Elle mange des yeux son joli cher petit ;
Puis, pendant qu'il sommeille, elle verse dans l'âtre
Des jouets, des bonbons, des bonshommes de plâtre,
Et tout ce dont Noël a coutume ici-bas
De bourrer nuitamment les souliers et les bas...
Or, comme un son léger a frappé son oreille,
L'enfant, bouche entr'ouverte, en sursaut se réveille,
Il regarde... et sourit... Noël était venu,
Mais, cette fois encore, Baby n'avait rien vu.



LE LUXE.

JEAN-MARIE GUYAU.

Il rentra vers le soir ; il tenait la parure
Qu'elle avait le matin demandée : à son bras
Il mit le bracelet, et dans sa chevelure
L'aigrette de saphir pâle, aux reflets lilas.

L'œil de la jeune femme, agrandi par la joie,
Riait, saphir plus chaud dans l'ombre étincelant ;
Elle-même, entr'ouvrant son corsage de soie,
Attacha le collier de perles de Ceylan.

Elle se regardait dans la glace, embellie,
Changeait de pose, et puis c'étaient de petits cris...
Elle touchait du doigt l'écrin. "Quelle folie !"
Dit-elle, et son œil fier en demandait le prix.

Car, dans ces choses-là, c'est au prix qu'on mesure
La beauté. Lui, distrait, se taisait. Du chemin,
Par la fenêtre ouverte, arrivait le murmure
De la ville en travail et de l'essaim humain.

Des hommes, haletants, dans la nuit d'une forge
S'agitaient ; des maçons, oscillant dans les airs,
Gravissaient une échelle. Et toujours, à sa gorge,
Les perles miroitaient comme le flot des mers.

Lui, de la main, montra, courbé sous une pierre
Un homme qui montait en ployant les genoux :
"Vois ! il travaillera pendant sa vie entière,
Chaque jour, sans gagner le prix de tes bijoux."

Elle rougit d'orgueil. Elle en était plus belle,
Souriant sous l'aigrette aux tremblantes lueurs ;
Et vraiment pouvait-on, pour un sourire d'elle,
Semer à pleines mains trop d'or et de sueurs ?

Un caprice d'enfant la prit dans la soirée :
Elle ne voulait plus quitter ses bracelets
Ni son collier : dans l'ombre, encor toute parée,
Elle s'endormit, rose, à leurs mourants reflets.

Lors elle fut bercée en un étrange rêve :
Tous ces joyaux de feu vivaient, et sur son sein
Les perles s'agitaient comme aux flots de la grève,
Et le bracelet d'or se tordait à sa main.

Puis soudain, vers leur sombre et lointaine patrie,
Elle se vit d'un vol emportée avec eux.
Ce fut d'abord, au loin, la blanche Sibérie :
Sous le knout travaillaient, saignants, des malheureux.

Leurs doigts meurtris avaient déterré quelque chose,
Et c'était le saphir dans ses cheveux riant...
Puis, tout changea : la mer, sous un ciel clair et rose,
Roulait ses flots tout pleins du soleil d'Orient.

Un homme se pencha sur les eaux purpurines :
La mer tremblait, profonde ; il y plongea d'un bond.
Quand on le retira, le sang de ses narines
Jaillissait ; dans l'air pur il râlait, moribond.

Alors elle aperçut, en ses deux mains pendantes,
Les perles du collier qui sur son cou flottaient...
Puis tout se confondit, les flots aux voix grondantes
Et les râles humains qui vers le ciel montaient.

Elle n'entendit plus qu'un seul et grand murmure,
Le cri d'un peuple entier, pauvre et manquant de pain,
Qui, pour rassasier des désirs sans mesure,
Dans un labeur aveugle usait sa vie en vain.

"Si du moins nous pouvions ensemencer la terre,
Produire en travaillant, voir nos sueurs germer !
Mais notre effort stérile agrandit la misère,
Car, au lieu de nourrir, il ne peut qu'affamer.

Maudit soit ce travail qui, semblable à la flamme,
Dévore notre vie et la disperse au vent ;
Maudit ce luxe vain, ces caprices de femme
Toujours prêts à payer sa vie à qui la vend !"

Cette clameur sortait de poitrines sans nombre.
Elle s'éveilla pâle, et de ses doigts lassés
Dégrafant son collier, le regarda dans l'ombre
Et crut y voir briller des pleurs cristallisés.

LES MAMANS.

Th. Botrel.

Sous les caresses maternelles,
Nous grandissons dans un doux nid,
Impatients d'avoir des ailes
Pour voltiger vers l'infini...
Les méchants ingrats que nous sommes,
Semeurs de terribles tourments,
A peine sommes-nous des hommes,
Nous faisons souffrir les mamans !

Joyeux bambins, chers petits anges,
Changés vite en petits démons,
Gazouillez comme des mésanges :
Vos gais propos, nous les aimons...
Mais, comme nous faisions naguère,
Quand défilent nos régiments,
Ne parlez jamais de la guerre,
Car ça fait trembler les mamans !

Lorsque vous serez dans la vie,
Livrés à vous-mêmes un jour,
Sans défaillance et sans envie
Luttez pour vivre à votre tour...
Et, si le sort met en déroute
Les fiers espoirs de vos romans,
Ne quittez pas la droite route,
Car ça fait pleurer les mamans !

Puis, redoublez de gentillesse
Lorsque leurs cheveux seront blancs ;
Pour mieux égayer leur vieillesse,
Redevenez petits enfants,
Entourez-les de vos tendresses,
Soyez câlins, soyez aimants :
Ne ménagez pas vos caresses...
Ça fait tant plaisir aux mamans !

PÂLE ÉTOILE DU SOIR.

ALFRED DE MUSSET.

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?
La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés;
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère;
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.
Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser;
Tu fuis, en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.
Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la Nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit,
— Étoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Où t'en vas-tu, si belle à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?
Ah! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant, arrête;
— Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux!



ROMAN CHAMPÊTRE.

PAUL BILHAUD.

Près de chez nous, est un ruisseau
Auquel une planchette frêle
Sert de pont ; mais, l'an dernier, l'eau
Avait brisé la passerelle,
Et moi, ce jour-là justement,
Pour franchir le ruisseau, j'arrive.
Je vois la planchette lentement
Qui s'en allait à la dérive.
Un beau garçon passait par là,
Il s'arrête et se met à rire.
"Pourquoi donc rire de cela?"
Ne puis-je m'empêcher de dire.
"C'est que je vois votre embarras,"
Répond-il, "mais laissez-moi faire."
Et je passai l'eau dans ses bras.
Voilà comment je connus Pierre.

Mais, de se connaître à s'aimer,
Il n'est pas bien grande distance ;
Le cœur éprouve, à se donner,
Moins de peine que l'on ne pense.
Depuis l'histoire du ruisseau
— Et pour le payer de sa peine —
Nous reçûmes Pierre au hameau ;
Il venait sept fois par semaine.
Il était toujours attendu,
Bien qu'on ne parût pas l'attendre ;
Mon pauvre cœur était ému,
Mais lui ne semblait pas comprendre.
Il faisait, je ne sais pourquoi,
Mille compliments à grand'mère.
Il ne m'en fit jamais à moi,
Et voilà comment j'aimai Pierre.

Oui, je l'aimais bien tendrement !
Quant à lui dire : "Je vous aime,"
Je n'aurais pas osé ; pourtant
Il le devina tout de même.
Or, un beau soir que sous les cieux
Nous nous promenions dans la plaine,
Sans parler, émus tous les deux.
Il me prit la main dans la sienne ·
Moi, je la retirai soudain ;
Nous restâmes l'un près de l'autre :
"Ah !" dit-il, "je vous tends la main.
Pourquoi me reprendre la vôtre ?
C'est mal ce que vous faites là !
Seriez-vous donc méchante ou fière ?" —
"Oh ! non," lui dis-je, "...gardez la."
Voilà comment j'épousai Pierre



LES VOIX DE L'OCÉAN.

MICHEL HELBRONNER.

A cette heure indécise où la mer et les cieux
Mêlent au crépuscule une tristesse immense,
Et que le pleur des flots, éternelle romance,
Sanglote dans la nuit son chant mystérieux :

Un refrain continu s'élève, impérieux,
De la vague, implorant, aux heures de démence,
Un instant de répit, un moment de clémence,
Pour ces corps, sous les plis d'un linceul furieux.

Là, sous la blanche crête, aussitôt qui retombe,
Marquant de son écume une invisible tombe,
Reposent à jamais des êtres sans cercueil.

Et les soirs d'ouragan, sur la plaine mouvante,
Ces êtres dans la nuit pleurent un chant de deuil,
Qu'exhale sur la grève une vague mourante.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

LA FONTAINE.

Le Chêne, un jour, dit au Roseau :
"Vous avez bien sujet d'accuser la nature.
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir.
Encor, si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez, le plus souvent,
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
– Votre compassion," lui répondit l'arbuste,
"Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin." Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le Roseau plie ;
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien, qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LA CATHÉDRALE.

MIGUEL ZAMACOÏS.

Eh bien, moi, je voudrais, la rafale passée,
Que nous la conservions telle qu'ils l'ont laissée !
Je voudrais qu'on gardât sans y toucher du tout
Le monument blessé, tant qu'il tiendra debout,
Avec ses trous béants, avec ses meurtrissures,
Sans s'aviser jamais de panser ses blessures !
Je voudrais qu'on cerclât d'une chaîne de fer
Le domaine sacré que profana l'enfer,
Et que, le Culte ailleurs portant son tabernacle,
Le temple abandonné ne fût plus qu'un spectacle !
Qu'au lieu de relever son antique splendeur,
On en fit pour toujours un sombre accusateur ;
Qu'on le laissât, fantôme à la robe noircie,
Figé dans son silence et dans son inertie ;
Je voudrais qu'il devînt, tout étant accompli,
Le veilleur de la Haine aux portes de l'Oubli ;
Qu'il rendît impossible à jamais l'amnistie,
Et que l'on pût toujours, la ville rebâtie,
Si la mémoire avait besoin d'un stimulant,
Montrer un gros point noir sur la fraîcheur du plan !
La haine avec le temps, s'éparpille, ou dévie,
Il faut que la cité reconquise à la vie,
Pour que notre rancune ait sa même vigueur,
Garde farouchement à la place du cœur,
Souvenir obsédant et formidable preuve,
Cette tache de sang sur sa tunique neuve !
Il faut, pour défier la lâcheté du Temps,
Que tous les citoyens et tous les descendants,
Redevenus heureux dans une ville heureuse,
Tous les jours, à l'aspect de l'église lépreuse,
La haine revenant dans le cœur par les yeux —
Aient honte tout à coup de paraître oublieux !
Il faut, quand ce sera devenu de l'histoire,
Pouvoir dire aux passants qui ne voudront pas croire,
En leur montrant le bloc s'effritant dans un coin :
"Le crime, on vous l'a dit... Regardez le témoin !...

Des hommes avaient fait, qu'on disait des barbares,
Ces portails précieux et ces dentelles rares,
Puis, d'autres sont venus, et qui les ont brisés,
Qu'on disait des penseurs et des civilisés !
A peine si les noms des premiers — les artistes ! —
Sont connus par hasard de quelques archivistes,
Mais tous informez bien l'univers indigné
Que les démolisseurs de beautés ont signé !...
De leur passage ici ces races concurrentes
Ont laissé toutes deux des marques différentes,
Toutes deux ont gravé dans ces vieux murs leurs noms :
L'une avec des ciseaux, l'autre avec des canons !
Chacune par son œuvre ici se symbolise :
L'une a mis trois cents ans pour parfaire une église,
L'autre, comme en témoigne un chef-d'œuvre flétri,
N'a demandé qu'un jour pour faire un pilori ! "

PÂQUES DANS LES BOIS.

ALBERT FERLAND.

C'est Pâques dans les bois comme au sein des maisons.
Tandis que l'homme rêve à l'appel des églises,
Les corneilles d'avril, prodigues de chansons,
Annoncent le printemps aux proches forêts grises.

Une immense douceur se mêle au bleu du jour.
Les âmes ne sont plus des neiges prisonnières.
O le chant des clochers qui nous parlent d'amour !
O cri des oiseaux noirs devers les sapinières !

L'espérance du ciel habite le cœur bon.
C'est Pâques ! Sucriers, chantez dans vos cabanes !
Vous, oiseaux qui semblez des angles de charbon,
Tachez l'azur, criez Pâques sur les savanes !

C'est Pâques dans les bois comme au sein des maisons.
Revenant à leurs nids, le long des forêts grises,
Les corneilles d'avril prolongent leurs chansons,
Tandis que l'homme rêve à l'appel des églises.

LA CHARITÉ.

EDMOND HARAUCOURT.

Quand saint Martin eut coupé son manteau,
Et quand le pauvre en eut pris la moitié,
Le pauvre saint, de par toute sa peau,
Avait si froid que c'en était pitié.

Satan criait : "Je veux, coûte que coûte,
Que saint Martin regrette sa sottise !"
Le saint chantait et poursuivait sa route,
Tant que le diable envoya de la bise.

Soufflant, sifflant, le vent le déchirait
Des yeux au ventre et du col aux talons,
Mais saint Martin n'avait pas de regret,
Tant que Satan lui jeta des grêlons.

Ils tombaient durs et drus à n'y pas croire ;
Le saint disait : "Il grêle sur ma tête."
Mais de sa cape il n'avait plus mémoire,
Tant que Satan fit neiger la tempête.

"Je veux qu'il pense à son manteau perdu !"
Satan fit tant de neige et de brouillard
Qu'enfin le saint se disait : "J'aurais dû
Donner ma cape entière au bon vieillard."

Les oiseaux, morts de froid, gelaient sur place.
"Je veux qu'il tombe et que son cheval crève,
Et saint Martin dormira sur la glace !"
Le saint tomba, dormit, et fit un rêve :

L'Enfant Jésus, au milieu des élus,
L'enveloppait, avec un air vainqueur,
Du pan de drap que le saint n'avait plus.
Et saint Martin eut chaud dans tout son cœur.

MOUETTES DE FRANCE.

Gonzalve Desaulniers.

Mouettes, qui liez la grâce de vos ailes,
Lorsque la nuit descend, à la courbe des flots ;
Mouettes, que les mers, quand vous courez vers elles,
Jettent comme un espoir à tous les matelots !

Mouettes, qui semblez des petites croix blanches,
Qui palpitez au bout des vagues follement,
Et qui, dans les embruns roulés en avalanches,
Tombez et retombez sans cesse éperdûment ;

Mouettes qui, ce soir, du haut de nos falaises,
Découpant sur le ciel un nimbe éblouissant,
Lancez vos cris joyeux aux flottilles anglaises
Comme si vous vouliez les bénir en passant !

O Mouettes ! venez de partout plus légères ;
Venez du Nord, venez du Midi, bercez-vous
Sur la côte normande où vont pleurer les mères,
Sur les plaines d'Alsace où meurent les époux !

Survolez, survolez les frontières anciennes,
Car nous sentons déjà vos ailes nous porter
Sur les rives du Rhin, où viennent se heurter
Les mouettes de France aux cigognes prussiennes.



HISTOIRE PONCTUÉE.

PAUL BILHAUD.

Madame la Virgule et monsieur du Tréma
Devaient se marier dans un mois. Mais voilà
Qu'elle apprend tout à coup que son futur — l'infâme ! —
Est actuellement l'ami d'une autre femme ;
Elle le fait venir ; ils sont dans le salon.
Lui ne sait pas encore qu'elle en sait aussi long.
Très nerveuse, elle sonne. Un serviteur fidèle
Entre. C'est Guillemet. Ayant besoin d'air, elle,
Montrant au serviteur les fenêtres, lui dit :
"Ouvrez-les, Guillemet." Guillemet les ouvrit.
Alors, calmée un peu par les odeurs champêtres,
De nouveau montrant à Guillemet les fenêtres :
"Fermez-les, Guillemet." Guillemet les ferma.
Madame la Virgule et monsieur du Tréma
Restèrent seuls.
"J'étais," lui dit-elle, "fort aise,
Mon cher monsieur, d'entrer dans votre parenthèse ;
Mais, puisqu'une autre femme est mieux à votre goût
Que moi — ne niez pas, monsieur, car je sais tout ;
Elle est jeune, jolie et se nomme Cédille,
Danseuse à l'Opéra, dans le premier quadrille —
Brisons là ! "
Tout cela dit d'un accent aigu.
Le pauvre du Tréma, piteux, mais convaincu
Qu'on se tire toujours d'affaire en étant brave,
Riposta d'un air digne, avec un accent grave :
"Madame !...
— Assez, monsieur, point d'exclamation !

Je ne souffrirai point d'interrogation !
Adieu !..."
Du Tréma, certes, était très philosophe ;
Mais vraiment, sous le coup d'une telle apostrophe,
Et comprenant le faux de sa situation,
Il renonça soudain à tout trait d'union.
Prenant l'air fort pincé de quelqu'un qui se vexe,
Il fronça les sourcils en accent circonflexe,
Et, se sentant coupable au fond sur plusieurs points,
Il sortit brusquement en serrant les deux poings.
Une femme frappée ainsi d'un coup si traître,
C'est affreux, c'est la mort, et vous croyez peut-être
Que madame Virgule en mourut ? Non, bien loin !
Elle s'éprit d'un autre, un certain monsieur Point,
Et bientôt eut lieu, sans que ce fût ridicule,
Le mariage très select Point et Virgule.
Ils eurent des enfants, et l'on peut, à Chatou,
Voir pêcher plus d'un Point à la ligne. — C'est tout.

AUX MORTS FRANÇAIS.

HENRI DE RÉGNIER.

O vous qui, dans les plis déchirés du drapeau,
Dormez en un linceul aux couleurs de la France,
Vous qui, les yeux fermés, goûtez le grand silence,
Et, face à l'ennemi, mourûtes le front haut,

Paix à vous que la guerre a frappés du fléau,
Héroïque moisson d'audace et de vaillance !
Ce jour de souvenir, de deuil et d'espérance
Est votre jour. Inclinons-nous. Ce jour est beau.

A vous, fils belliqueux de la Patrie en armes,
Nous n'apporterons pas de regrets et de larmes ;
Devant vous nos genoux ne doivent pas plier.

C'est debout qu'il convient de vous porter envie,
Car, lorsque l'on repose à l'ombre du laurier,
La Gloire fait la Mort plus belle que la Vie !

UN HÉROS.

CLAIRE VIRENQUE.

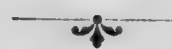
C'était un gamin de chez nous,
Content de rien, content de tout,
Avec cet amusant bagout
De l'âme peuple, bien française ;
Tout fier de ses jeunes vingt ans,
Il partit, premier dans le rang,
Et marqua le pas en chantant
La Marseillaise.

Plus tard, sur la ligne de feu,
On n'aurait jamais dit un bleu,
A voir ce gars si courageux,
Tirant juste et partout à l'aise,
Mais, au soir d'un rude combat,
Tout à coup, le petit tomba,
Tandis qu'il fredonnait tout bas
La Marseillaise.

Pourtant, il se dresse d'un bond,
Car il ne veut pas, ce garçon,
Trépasser comme un moribond ;
Lui, moribond?... A Dieu ne plaise.
Et, malgré deux balles au cou,
Il parvient à rester debout,
Et chante... pas fort, pas beaucoup,
La Marseillaise.

Puis, il veut faire quelques pas ;
Mais des lèvres, qu'il ne voit pas,
Mettent sur son front, sur ses bras,
Un grand souffle pur qui l'apaise,
Alors, il dit : "Je meurs content,
Pour la France." Et, bien lentement,
Il chante... pas fort, pas longtemps,
La Marseillaise.

Brave petit gars de chez nous,
Donnant tes vingt ans comme un sou,
Et sachant mener jusqu'au bout
L'effort de ton âme française ;
Sur ta tombe, prochainement,
La musique du régiment
Te jouera l'hymne triomphant :
La Marseillaise.



LE COFFRET.

GEORGES RODENBACH.

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffret en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser, le soir, pensive !

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des fleurs et deux boucles frisées !
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffre de fer.

Et toi — puisque tout front vers le tombeau se penche —
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux... que la mèche soit blanche !



TOUJOURS VIVANTE.

E. DUQUESNE.

Ma France! ils t'ont dit morte, et, pourtant, tu vivais!
Tu vivais, la souffrance en ton âme était close.
Tes yeux baissés fixaient, aux champs que tu suivais,
L'ombre des blanches croix, qui sur le sol se pose.

Ma France! Tu vivais, portant le souvenir
Du dernier Golgotha de ta sublime histoire.
Tu vivais! cœur en deuil, croyante d'avenir,
Sachant que tu ne peux échapper à la gloire,

Que tu verrais un jour, tout près de ces tombeaux
Où tes mains se joignaient dans l'ardente prière,
Le dernier roi des Huns et ses rouges troupeaux
Devant nos morts vengés mettre genoux en terre!

DEVANT DEUX PORTRAITS DE MA MÈRE.

ÉMILE NELLIGAN.

Ma mère, que je l'aime en ce portrait ancien,
Peint aux jours glorieux qu'elle était jeune fille,
Le front couleur de lis et le regard qui brille
Comme un éblouissant miroir vénitien!

Ma mère que voici n'est pas du tout la même;
Les rides ont creusé le beau marbre frontal;
Elle a perdu l'éclat du temps sentimental
Où son hymen chanta comme un rose poème.

Aujourd'hui je compare, et j'en suis triste aussi,
Ce front nimbé de joie, et ce front de souci,
Soleil d'or, brouillard dense au couchant des années;

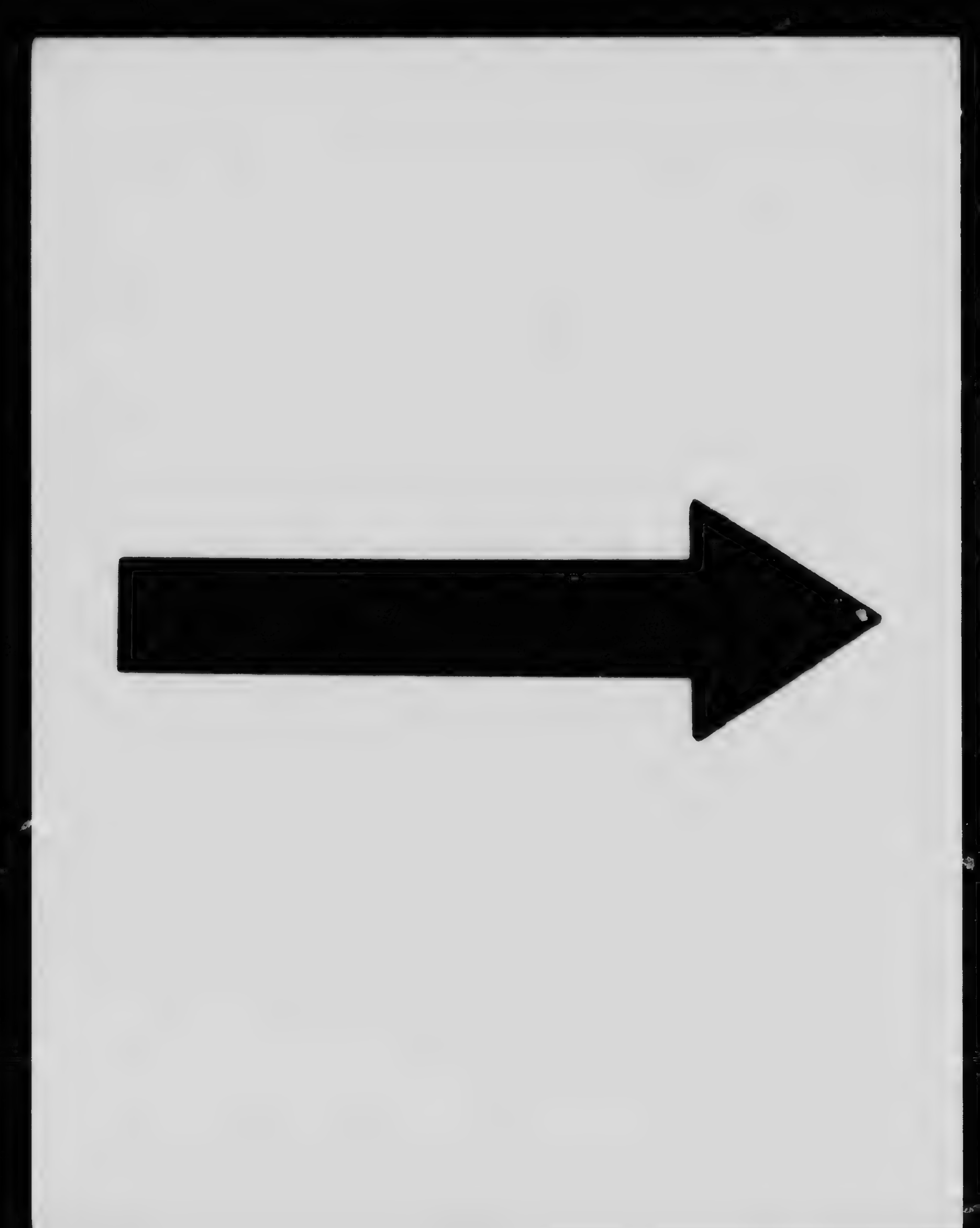
Mais, mystère de cœur qui ne peut s'éclairer!
Comment puis-je sourire à ces lèvres fanées?
Au portrait qui sourit, comment puis-je pleurer?

LA BÉNÉDICTION.

FRANÇOIS COPPÉE.

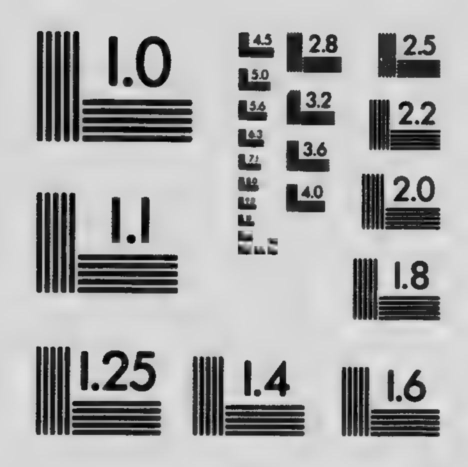
Or, en mil huit cent neuf, nous prîmes Saragosse.
J'étais sergent. Ce fut une journée atroce.
La ville prise, on fit le siège des maisons,
Qui, bien closes, avec des airs de trahisons,
Faisaient pleuvoir les coups de feu par les fenêtres.
On se disait tout bas : "C'est la faute des prêtres !"
Et, quand on en voyait s'enfuir dans le lointain,
Bien qu'on eût combattu dès le petit matin,
Avec les yeux brûlés de poussière et la bouche
Amère du baiser sombre de la cartouche,
On fusillait, gaîment et soudain plus dispos,
Tous ces longs manteaux noirs et tous ces grands chapeaux.
Mon bataillon suivait une ruelle étroite ;
Je marchais, observant les toits à gauche, à droite,
A mon rang de sergent, avec les voltigeurs ;
Et je voyais au ciel de subites rougeurs
Haletantes, ainsi qu'une haleine de forge.
On entendait des cris de femmes qu'on égorge,
Au loin, dans le funèbre et sourd bourdonnement.
Il fallait enjamber des morts à tout moment.
Nos hommes se baissaient pour entrer dans les bouges,
Puis en sortaient avec leurs baïonnettes rouges,
Et du sang de leurs mains faisaient des croix au mur,
Car dans ces défilés il fallait être sûr
De ne pas oublier un ennemi derrière.
Nous allions sans tambour et sans marche guerrière.
Nos officiers étaient pensifs. Les vétérans,
Inquiets, se serraient des coudes dans les rangs
Et se sentaient le cœur faible d'une recrue.
Tout à coup, au détour d'une petite rue,
On nous crie en français : "A l'aide !" En quelques bonds
Nous joignons nos amis en danger, et tombons
Au milieu d'une belle et brave compagnie
De grenadiers chassés avec ignominie

Du parvis d'un couvent seulement défendu
Par vingt moines, démons noirs au crâne tondu,
Qui sur la robe avaient la croix de laine blanche,
Et qui, pieds nus, le bras sanglant hors de la manche,
Les assommaient à coups d'énormes crucifix.
Ce fut tragique ! Avec tous les autres je fis
Un feu de peloton qui balaya la place,
Froidement, méchamment, car la troupe était lasse,
Et tous nous nous sentions des âmes de bourreaux.
Nous tuâmes ce groupe horrible de héros,
Et cette action vile une fois consommée,
Lorsque se dissipa la compacte fumée,
Nous vîmes, de dessous les corps enchevêtrés,
De longs ruisseaux de sang descendre les degrés.
—Et derrière s'ouvrait l'église immense et sombre ;
Les cierges étoilaient de points d'or toute l'ombre ;
L'encens y répandait son parfum de langueur ;
Et, tout au fond, tourné vers l'autel, dans le chœur,
Comme s'il n'avait pas entendu la bataille,
Un prêtre, à cheveux blancs et de très haute taille,
Terminait son office avec tranquillité.
Ce mauvais souvenir si présent m'est resté,
Qu'en vous le racontant je crois tout revoir presque :
Le vieux couvent avec sa façade moresque,
Les grands cadavres des moines, le soleil
Faisant sur le pavé fumer le sang vermeil,
Et dans l'encadrement noir de la porte basse
Ce prêtre et cet autel brillant comme une châsse,
Et nous autres cloués au sol, presque poltrons.
Certes, j'étais alors un vrai sac à jurons,
Un impie, et plus d'un encore se rappelle
Qu'on me vit une fois, au sac d'une chapelle,
Pour faire le gentil et le spirituel,
Allumer une pipe aux cierges de l'autel.
Déjà j'étais un vieux traîneur de sabretache,
Et le pli que donnait ma lèvre à ma moustache
Annonçait un blasphème et n'était pas trompeur.
—Mais ce vieil homme était si blanc qu'il me fit peur
"Feu !" dit un officier. Nul ne bougea. Le prêtre
Entendit, à coup sûr, mais n'en fit rien paraître



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Et nous fit face avec son grand saint-sacrement ;
Car sa messe en était arrivée au moment
Où le prêtre se tourne et bénit les fidèles ;
Ses bras levés avaient une envergure d'ailes ;
Et chacun recula, lorsqu'avec l'ostensoir
Il décrivit la croix dans l'air et qu'on put voir
Qu'il ne tremblait pas plus que devant les dévotes,
Et quand sa belle voix, psalmodiant les notes,
Comme font les curés dans les saints oremus,
Dit :
"Benedicat vos, omnipotens Deus."
"Feu !" répéta la voix féroce, "ou je me fâche."
Alors un d'entre nous, un soldat, mais un lâche,
Abaissa son fusil et fit feu. Le vieillard
Devint très pâle, mais, sans baisser son regard
Etincelant d'un sombre et farouche courage :
"Pater et Filius," reprit-il.
Quelle rage,
Ou quel voile de sang affolant un cerveau
Fit partir de nos rangs un coup de feu nouveau ?
Je ne sais, mais pourtant cette action fut faite.
Le moine, d'une main s'appuyant sur le faîte
De l'autel et tâchant de nous bénir encor
De l'autre, souleva le lourd ostensoir d'or.
Pour la troisième fois il traça dans l'espace
Le signe du pardon, et d'une voix très basse,
Mais qu'on entendit bien, car tous bruits s'étaient tus,
Il dit, les yeux fermés :
"Et Spiritus Sanctus."
Puis tomba mort, ayant achevé sa prière.
L'ostensoir rebondit par trois fois sur la pierre ;
Et, comme nous restions, même les vieux troupiers,
Sombres, l'horreur vivante au cœur et l'arme aux pieds,
Devant ce meurtre infâme et devant ce martyre :
"Amen !" dit un tambour, en éclatant de rire.

LE PREMIER DE L'AN.

LOUIS FRÉCHETTE.

C'est le premier de l'an ! Allégresse partout !
On s'aime, on se caresse, on s'embrasse, on se choie...
Mais le premier de l'an, pour les petits surtout,
Est un jour d'ineffable joie.

Pour les enfants, la vie est un céleste accord,
Chaque nouvelle année au bonheur les invite :
A cet âge naïf on ne sait pas encor
Combien le temps s'envole vite.

Pour eux point de soucis, nul chagrin n'est profond ;
Ces cœurs que rien ne blesse ont en eux leur dictame ;
Et pourtant qui dira ce qui se passe au fond,
Quelquefois, de la petite âme ?

Je connais des parents qui, sur leur seuil joyeux,
Ayant vu s'arrêter le spectre au front livide,
Des sanglots plein la voix, des larmes plein les yeux,
Se penchent sur un berceau vide.

Le pauvre ange est parti, par la mort emporté ;
— Pères qui m'entendez, Dieu vous garde les vôtres ! —
Ils ne blasphèment pas, non, car en sa bonté
Le ciel leur en a donné d'autres.

Tous trois sont là, groupés au milieu de monceaux
De cadeaux radieux : bonbons, tambours, épées,
Chevaux de bois, soldats de plomb, frêles berceaux
Où dorment de roses poupées.

Oh ! les bons cris de joie ! oh ! la franche gaîté !...
Doux échappés du ciel, que je voudrais décrire
Ce timbre d'innocence et de sérénité
Qui sonne en votre éclat de rire !

Le cœur gonflé, le père ose à peine parler ;
Et, tandis qu'autour d'eux le frais essaim se joue,
La pauvre mère est là, triste, et qui sent couler
Deux grosses larmes sur sa joue.

"Allons," dit le brave homme, en couvrant de baisers
Les petits innocents à la voix de mésanges,
"Ces jouets sont à vous, prenez et divisez
Entre vous trois, mes petits anges."

Or, comme l'on faisait quatre parts, étonné :
"Pour qui," dit le papa, "cette autre part entière ?"
Et, levant ses grands yeux : "C'est," répondit l'aîné,
"Pour petit frère au cimetière !"



LE BERCEAU ET LA TOMBE.

H. VIOLEAU.

Le berceau de l'enfant a le rideau de gaze,
Le doux balancement du genou maternel,
Et les songes légers et la première extase
Qui rayonne aux fronts purs comme un astre éternel.

La tombe a le gazon qui la couvre et la presse,
Elle a le saule vert qui penche ses rameaux,
Elle a le rosier blanc qu'une abeille caresse,
Et la prière tendre et le chant des oiseaux.

Tous les deux font rêver même l'indifférence ;
A l'amour du penseur ils ont partout des droits,
Ils sont pleins de sommeil, de paix et d'espérance ;
Sur l'un veille une mère, et sur l'autre une croix.

Ils parlent tous les deux d'une aurore vermeille,
L'un à l'enfant, et l'autre à l'homme mort,
Le berceau donne un monde à l'enfant qui s'éveille ;
La tombe donne un ciel au juste qui s'endort.

LE PETIT CHAT.

Le R. P. Van Tricht.

Un enfant de six ans avait accompagné sa mère dans une visite à des pauvres ; ils avaient un petit déguenillé de son âge. Deux choses l'avaient frappé surtout : il n'avait pas découvert, dans la chambre nue... le petit lit de son frère le pauvre, ni les joujoux. "Mère," dit-il en rentrant, "si tu envoyais mon lit au petit pauvre, le petit Jésus serait content. — Et toi ?" lui demanda la mère. — "Moi," dit-il, avec un sourire de convoitise, "je dormirais avec toi dans le grand lit.— Mais, chéri, tu gagnerais au change... Petit Jésus n'est content que lorsqu'on se prive."

L'enfant se mit à songer... Quelque temps après, il revint à sa mère. "Mère, si tu envoyais ces joujoux au petit pauvre ?" Et il mit devant elle tous ses joujoux à lui, sauf un, un seul, un petit chat qui miaulait quand on lui serrait le cou. "A la bonne heure," lui dit la mère, "viens que je t'embrasse, car tu es bon." Et elle envoya les joujoux au pauvre.

Le lendemain : "Mère," dit le petit avec un sourire de fierté et de joie, "je pense que le petit pauvre s'amuse maintenant, il a des joujoux." Alors vint à la mère une inspiration sublime. "Oui, mon fils," répondit-elle, "mais... il n'a pas de petit chat qui miaule."

L'enfant la regarda les yeux grands ouverts, puis il s'en alla, et fut longtemps à penser ; il prit son petit chat, le contempla, le caressa ; il y avait une lutte dans ce petit cœur, un dur combat dans cette âme enfantine ; enfin il vint, et lentement, presque avec un sanglot : "Mère, envoie le petit chat, je pense que Jésus sera très content."

Dans l'élan d'une sainte, la mère serra sur son cœur l'ange que Dieu lui avait donné : elle ne sut pas répondre, elle pleurait. Ce n'est plus la charité qu'elle venait d'apprendre à son fils, c'est l'héroïsme !

LES ROIS.

LOUIS FRÉCHETTE.

Voici les Rois. La joie est vive à la maison.
De la cuisine on sent comme une exhalaison
De mets appétissants, de choses succulentes ;
Ustensiles brunis, lames étincelantes,
Au fumet des pâtés, au parfum des rôtis,
En tintements joyeux mêlent leur cliquetis.
Dans la salle à manger tout prend un air de fête ;
Sur la nappe qui luit la vaisselle s'apprête ;
Au salon quelqu'un joue un air étourdissant ;
Le lustre du plafond rutile incandescent,
Et met des plaques d'or sur les argenteries.
La porte entre-bâillée a des chuchoteries
Au rythme clair et gai comme un allegretto.
C'est la voix des petits qui parlent du gâteau,
Du gâteau merveilleux à la croûte dorée,
A la mie odorante, et qui, pour la soirée,
Désignera bientôt, dans ce groupe enfantin,
La reine du hasard et le roi du destin.

Ils sont là, frères, sœurs, et cousins et cousines,
Petits voisins avec les petites voisines,
Rieurs et babillards, tapageurs, triomphants...
Oh ! les moments bénis que ces fêtes d'enfants !
"Je serai roi," dit Paul.
"Et moi, je serai reine,"
Dit Louise.
"Attendez, c'est moi la souveraine,"
S'écrie Héva ; "j'aurai des tas de bijoux d'or.
—Moi," fait Joseph, "j'aurai tout plein le corridor
De soldats.
—Pas du tout," dit Albert qui s'approche ;
"C'est moi le roi : j'aurai des bonbons plein ma poche !
—Non, non !
—Si ! si !"
Les voix se taisent tout à coup :

On venait de frapper à la porte ; et, debout
Au dehors, un enfant apparaissait dans l'ombre,
Grelottant et tendant la main dans la nuit sombre.
Cette apparition ne dura qu'un instant.

"Allons," cria le père ; "à table, on nous attend !
Il ne faut pas laisser froidir ces bonnes choses."

Et tous ces blonds minois et ces figures roses,
Fous de joie, et d'un même objet préoccupés,
Autour du gai festin furent bientôt groupés.

On avait fait des plats l'inspection sommaire,
Lorsque, tout étonnée :
"Hein ! voyons," dit la mère,
"Qu'a-t-on fait du gâteau des Rois ?"
Tout aussitôt,
Chacun de s'écrier :
"Où donc est le gâteau ?
—Mais je viens de le mettre ici," répond la bonne.

"Plus de gâteau !" reprend le père ; "elle est bien bonne !
Qu'est-il donc devenu ? Quelqu'un l'aurait-il pris ?"

Et les petits enfants protestent tout surpris.
Seule, Jeanne, en son coin, semblait, toute confuse,
Vouloir se dérober ou chercher une excuse.

"Toi, Jeanne ?..."
Et la petite avoue en bégayant :
"Je l'ai donné tantôt au petit mendiant !"
Et le papa charmé, que l'aveu rassérène :
"Viens m'embrasser," dit-il, "Jeanne ; c'est toi, la reine !"



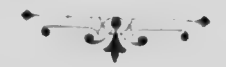
LA ROBE.

EUGÈNE MANUEL.

Dans l'étroite mansarde où glisse un jour douteux,
La femme et le mari se querellaient tous deux.
Il avait, le matin, dormi, cuvant l'ivresse,
Et s'éveillait, brutal, mécontent, sans caresse,
Le regard terne encore, et le geste alourdi,
Quand l'honnête ouvrier se repose, à midi.
Il avait faim ; sa femme avait oublié l'heure ;
Tout n'était que désordre aussi dans sa demeure ;
Car le coupable, usant d'un très simple détour,
S'empresse d'accuser, pour s'absoudre à son tour.
"J'en suis las ! tous les jours, c'est dispute nouvelle,
Et c'est par trop souvent me rompre la cervelle.
Beau ménage, vraiment, que le nôtre, après tout !
Je prends, à vivre ainsi, l'existence en dégoût.
Rien ne m'attire plus dans cette chambre sombre
Où la chance est mauvaise, où des malheurs sans nombre
M'ont accablé." La femme aussitôt : "Je t'entends.
Eh bien, séparons-nous ! d'ailleurs, voilà longtemps
Que nous nous menaçons. — C'est juste ! En conscience
J'ai déjà trop tardé ! — J'eus trop de patience !
— Une vie impossible. — Un martyre. — Un enfer !
— Va-t'en donc ! " dit la femme, ayant assez souffert ;
"Garde ta liberté ; moi je reprends la mienne !
C'est assez travailler pour toi ! Quoi qu'il advienne,
J'ai mes doigts, j'ai mes yeux : je saurai me nourrir !
Va boire ! tes amis t'attendent : va courir ! "
Et les voilà, prenant les meubles, la vaisselle,
Examinant, pesant ; sur leur front l'eau ruisselle ;
La fièvre du départ a saisi le mari ;
Muet, impatient, et sans rien d'attendri,
Ouvrant chaque tiroir, bousculant chaque siège,
Il presse ce travail impie et sacrilège.
Tout est bouleversé dans ce triste taudis,
Dont leur amour peut-être eût fait un paradis !

Confusion sans nom, spectacle lamentable !
Partout, sur le plancher, sur le lit, sur la table,
Pêle-mêle, chacun, d'un rapide regard,
Entasse les objets et se choisit sa part.
"Prends ceci ; moi cela. — Toi, ce verre ; moi, l'autre !
—Ces flambeaux, partageons.—Ces draps, chacun le nôtre ! "
Et tous deux consommaient, en s'arrachant leur bien,
Ce divorce du peuple, où la loi n'est pour rien.
Le partage tirait à sa fin ; la journée,
Froide et grise, attristait cette tâche obstinée,
Quand, soudain, l'ouvrier, dans le fond d'un placard,
Sur une planche haute, aperçoit, à l'écart,
Un vieux paquet noué, qu'il ouvre et qu'il déplie :
"Qu'est-ce, cela ? " dit-il ; "du linge qu'on oublie ?
Voyons !...—Des vêtements?... une robe?... un bonnet?..."
Leur regard se rencontre, et chacun reconnaît,
Intactes et dormant sous l'oubli des années,
D'une enfant qui n'est plus les reliques fanées.
Ils s'arrêtent tous deux, interdits et sans voix
Leur cœur est traversé d'un éclair d'autrefois ;
Leur fille en un instant revit là, toute entière,
Dans sa première robe, hélas ! et sa dernière !...
"C'est à moi, c'est mon bien ! " dit l'homme en la prenant.
—" Non, tu ne l'auras pas ! " dit-elle, pâlissant ;
"Non ; c'est moi qui l'ai faite et moi qui l'ai brodée !...
—Je la veux. — Non, jamais, pour moi je l'ai gardée,
Et tu peux prendre tout ! laisse-moi seulement,
Pour l'embrasser toujours, ce petit vêtement.
O cher amour ! pourquoi Dieu t'a-t-il rappelée,
Depuis trois ans tantôt que tu t'en es allée,
Si bonne et si gentille !... Ah ! depuis ton départ,
Tout a changé pour moi : maintenant, c'est trop tard ! "
Et, d'un pas chancelant, elle prit en silence
Les objets qu'il lâcha sans faire résistance.
Elle arrêta longtemps sur ces restes sacrés,
Immobile, et rêvant, ses yeux désespérés ;
Embrassa lentement l'étroite robe blanche,
Le petit tablier, le bonnet du dimanche ;
Puis, dans les mêmes plis, comme ils étaient d'abord,
Sombre, elle enveloppa les vêtements de mort.

En murmurant tout bas : "Non! Non! c'est trop d'injure!
Tu te montres trop tard! — Trop tard? En es-tu sûre?"
Dit l'homme en éclatant : "Et puisque notre enfant
Vient nous parler encore, et qu'elle nous défend
De partager la robe où nous l'avons connue,
Et que pour nous gronder son âme est revenue,
Veux-tu me pardonner? Je ne peux plus partir."
Il s'assit. De ses yeux coulait le repentir.
Elle courut à lui : "Tu pleures?... Ta main tremble?..."
Et tous deux, sanglotant, dirent : "Restons ensemble!"



LA PRIÈRE ET L'AUMÔNE.

Ratisbonne.

Jean et Robert allaient à la messe, un dimanche.
Ils avaient tous les deux dix sous en pièce blanche,
Et s'en allaient tout fiers, bras dessus, bras dessous,
Causant de ce qu'on peut s'acheter pour dix sous.
Juste au seuil de l'église, un pauvre les arrête :
"La charité, j'ai faim!" Jean, détournant la tête,
Lui répondit : "Si je n'avais
Qu'un sou, je vous le donnerais.
Je n'ai pas de monnaie aujourd'hui, mon brave homme.
—Moi non plus," dit Robert, "mais j'ai toute une somme;
Prenez-la, voici de l'argent."
Et, dans la main de l'indigent,
[illegible] ses beaux dix sous, la pièce toute entière.
Il entra dans l'église alors avec son frère,
Et tous les deux priaient très bien dans le saint lieu;
Mais la voix de Robert monta seule vers Dieu,
Car il ne suffit pas de prier dans un livre :
Il faut, pour plaire au ciel, aimer les malheureux,
Et leur donner l'argent quand on n'a pas le cuivre.
Joindre les mains, c'est bien; mais les ouvrir, c'est mieux.

QU'EST-CE QU'UN MARI?

FERNAND BEISSIER.

Qu'est-ce donc qu'un mari? -- Depuis hier au soir,
Telle est la question grave que je me pose,
Mais sans jamais complètement pouvoir
Résoudre ' · problème. — Et, comme hélas je n'ose
Interroger personne à la maison,
Mon embarras est grand. —
En voici là raison.
Après les démarches d'usage,
Hier, officiellement
Et très s· lennellement,
La demande en mariage
De ma sœur a eu lieu. — Jusque-là tout va bien.
Et je n'ai vraiment rien
A dire. — Elle est l'aînée,
Elle doit être mariée
La première. — Oui, mais après? — J'ai dix-sept ans,
Mon tour va donc arriver tout de suite;
Alors, vous le voyez, à peine ai-je le temps
De régler ma conduite
Pour un pareil événement.
Je n'ai pas le mari encore,
Ça c'est vrai. — Mais là n'est pas le point important.
Qu'est-ce que cela fait que j'ignore
Quel est celui qui se présentera?
Qu'il soit petit ou grand, blond ou brun. — Il faudra
Que j'épouse toujours quelqu'un. — Or le connaître
M'importe moins, à dire vrai,
Que de savoir ce qu'un mari peut être,
...sque je peux toujours le choisir à mon gré. —
..'est-ce donc qu'un mari? — C'est d'abord un jeune homm..
Je sais, qu'on nomme
Votre fiancé. — J'ai bien vu
C..mment cela s'est fait pour ma sœur. En soirée
On ..s présente, par hasard, un inconnu,

Frisé, ganté, d'allure un peu gênée
Même, et qui paraît ne pas être à ce qu'il dit.
Votre papa pourtant lui trouve de l'esprit,
Et pour votre maman, qui parfois lui sourit,
Il est aux petits soins. —Vous dansez. — Il vous cause,
Un peu ému, du temps qu'il fait. Il a,
Certes, l'intention de parler d'autre chose,
Mais, généralement, il ne sort pas de là !
Deux ou trois jours après, chez vous il se présente.
De plus en plus correct. — On chuchote en s[illegible],
Et vous, très indifférente,
Vous feignez d'ignorer de quel grave sujet
On parle. — Puis, jouant jusqu'au bout la surprise,
Le jour où, solennellement,
On vous consulte, en rougissant,
Vous dites "oui," tandis que le Monsieur s'épuise
A répondre "merci," sans rien trouver de plus ;
—Toujours l'émotion. — Mais enfin là-dessus
Rien à dire. Tout est clair et précis en somme.
Tout le monde est content.— Vous aussi.— Le jeune homme
Est parfait. —Oui, mais un mari, est-ce bien
Ce Monsieur qui n'a plus alors qu'un but, vous plaire,
Qui sait ne vous refuser rien,
D'une exactitude exemplaire,
Et qu'un bouquet précède chaque jour,
Pendant qu'il fait ce qu'il appelle
Sa cour ?
Qui cherche, à chaque instant, quelque douceur nouvelle
A vous dire, et qui vous promet
Tout ce qu'on lui demande et plus encore même,
Et qui jure que pour toujours il s'en remet
Entièrement à vous qu'il aime ? —
Ah ! ce serait trop beau vraiment
Si c'était ça. — Mais tient-il son serment
Et parle-t-il même language
Alors que l'on a prononcé
Ce "oui" final qui vous engage ?
Voilà pour moi le point qui doit être fixé. —
Qu'est-ce qu'un mari ? Notre esclave
Ou notre maître ? Tout est là. —

Vous le voyez, la question est grave
Et difficile avec cela ;
Et jamais au couvent on ne nous en parla.
Il faut résoudre le problème
Soi-même.
Mon Dieu, entre nous, je sais
Qu'à la maison, papa ne fait jamais
Que ce que veut maman, bien que maman prétende
Que c'est papa seul qui commande
Et qu'elle n'a jamais hélas qu'à obéir.
Et pourtant il me semble,
Puisqu'on doit parcourir la même route ensemble,
Qu'on ne saurait avoir qu'un seul et même désir,
Chacun cherchant à deviner celui de l'autre ;
Faire tout le bonheur de qui vous aime bien
Est faire encor plus sûrement le nôtre.
Chacun ainsi travaille au sien.
Et puis — voyons — est-ce si difficile
De faire dire oui à qui veut dire non ?
Tout est, je crois, dans la façon
De s'y prendre. — Un mari, ça doit être docile
Au fond. — Sa moustache et sa grosse voix
Doivent céder plus d'une fois
Devant notre seule faiblesse.
On fait ce que l'on veut en disant "voulez-vous ?"
C'est ainsi d'ailleurs, je vous le confesse,
Qu'envers celui qui sera mon époux
J'agirai. — Car à dire vrai telle est peut-être
La réponse à la question, que nous cherchons :
Qu'est-ce qu'un mari ? Un maître,
Mais un maître qui fait tout ce que nous voulons.



LES FLEURS QUI PARLENT.

LEMERCIER DE NEUVILLE.

Lorsque je vais, chaque matin,
Me promener dans le jardin,
Je ne cours pas, comme une folle,
Après les jolis papillons,
Dont les rapides tourbillons
Sont brillants comme une auréole ;

Fuyant les regards indiscrets,
Je vais surprendre les secrets
Des fleurs, dont je sais le langage.
J'ai mis longtemps à le trouver ;
Enfin, à force d'observer,
Je connais leur doux bavardage.

La Rose parle doucement,
Avec un léger tremblement
Dans l'or pur de ses étamines ;
Elle a des mots pleins de bonté ;
Mais, à la moindre privauté,
Elle me montre ses épines.

Le Lis m'enseigne la candeur :
On dirait une bonne sœur,
Avec sa haute coiffe blanche.
L'Aubépine, d'un air mutin,
Me dit les cancans du matin,
En se balançant sur sa branche.

J'écoute les tendres aveux
Du Myosotis aux yeux bleus,
Qui ne veut pas que je l'oublie,
Et ris des efforts du Muguet,
Dont toute autre que moi suivrait
Les conseils de coquetterie.

Mais celle que j'aime le mieux,
Bien que cachée à tous les yeux,
C'est la timide Violette :
Comme un parfum, sa douce voix
Embaume mon cœur, chaque fois
Que nous causons en tête-à-tête.

La Tulipe, pleine d'orgueil,
De moi n'a pas le même accueil :
Je la trouve beaucoup trop fière ;
Et, dans le royaume des fleurs,
Malgré sa robe aux cent couleurs,
Je ne la mets pas la première.

Bavardages délicieux !
Quand le soleil, du haut des cieux,
Entr'ouvre leurs fraîches corolles,
Je vais vite les retrouver ;
J'assiste à leur petit lever
Et je recueille leurs paroles.

Et c'est pourquoi, de bon matin,
Je vais réveiller, au jardin,
Mes camarades endormies.
L'amitié, que l'on cherche ailleurs,
Ne se trouve que dans les fleurs ;
Je ne veux pas d'autres amies !



LA BROUETTE.

EDMOND ROSTAND.

Tel un prince héritier qui se déguise et rôde,
Afin de découvrir l'injustice et la fraude,
A travers les états du roi son père, tel
Jésus reprend parfois son jeune front mortel;
Quitte en secret le firmament du Dieu son père,
Et, blond, s'en vient un peu voyager sur la terre,
Télémaque divin que, comme un vieux Mentor,
Le bon saint Pierre, ôtant son auréole d'or,
Pour n'être pas trahi par ses feux, accompagne.

Un jour, ayant battu longuement la campagne,
Le Seigneur et le Saint—on était en hiver—
Firent halte en un bois dont le feuillage vert
N'était plus sur le sol que de l'humus rougeâtre.
Saint Pierre eût bien voulu s'asseoir au coin d'un âtre,
Et chauffer ses vieux doigts; mais la seule maison
Qui levât son chapeau de chaume à l'horizon
Ne penchait pas au vent la plume de fumée
Qui fait rêver bon gîte et soupe parfumée.
Donc, ce bois valait mieux, d'autant que le soleil
Y donnait, un soleil timidement vermeil,
Un soleil pas bien chaud, c'est vrai, mais, tout de même,
Point trop à dédaigner en ce matin si blême.
Et Pierre, tout fourbu d'aller par les chemins,
S'étant assis, tendait vers ce soleil ses mains
Et les dégourdissait dans sa lumière rose,
Cependant que Jésus rêvait à quelque chose,
Debout, et ne sentant ni fatigue, ni froid.

Pierre cria soudain : "Maître ! Fils de mon Roi !
Regardez, regardez par ici cette femme !
N'est-elle pas stupide ou folle? Sur mon âme,
Elle veut ramasser du soleil. Voyez-la !"

Jésus leva les yeux. Une vieille était là,
De ces vieilles des champs au dur profil de chouette;

Et cette vieille, avec une énorme brouette,
Se tenait au milieu du sentier, à l'endroit
Qu'éclairait un rayon de soleil tombant droit ;
Et, sitôt qu'il venait dorer son véhicule,
Cette femme tentait la chose ridicule,
D'emporter le rayon, et poussait aux brancards
Bien vite ; mais toujours, au moindre des écarts
Qu'elle faisait du point frappé par la lumière,
Le soleil s'échappait de la brouette ; et Pierre
Se divertissait fort à regarder ce jeu :
La capture, d'abord, du beau rayon de feu
Entre les ais boueux et gris qu'il illumine,
Puis sa fuite rapide, et la piteuse mine
De la vieille pauvresse, interdite un moment,
Mais qui recommençait bientôt, patiemment,
Sans comprendre pourquoi, dès qu'elle entrait dans l'ombre,
Elle ne poussait plus qu'une brouette sombre !
"Est-elle simple ! Dieu ! voyez ce qu'elle fait !
Bon ! Elle recommence !"
Et Pierre s'esclaffait.

Mais voici que Jésus, dont l'intérêt s'éveille,
S'approche, et doucement interroge la vieille :
"Femme, que fais-tu là ? N'as-tu plus ta raison ?
Il règne un froid terrible en cette âpre saison,
Et je ne comprends pas, ô femme, que tu veuilles,
Au lieu de ramasser du bois sec et des feuilles,
Ramasser ce rayon à peine réchauffant !
— C'est pour le rapporter à mon petit enfant,"
Dit la femme, en levant le front. "Je suis l'aïeule
D'un pauvre enfant malade à qui je reste seule,
Car cet hiver le père et la mère sont morts.
Pour travailler, mes bras ne sont plus assez forts,
Je ne peux que glaner, et ce travail-là chôme,
Et l'enfant va mourir sous notre triste chaume,
Sans même avoir connu ces douceurs, ces bonbons,
Qui font sourire encor les petits moribonds.
Ne pouvoir pas gâter alors qu'on est grand'mère,
C'est dur ! Que lui donner ? Je ne savais que faire ;
Mais voici qu'il me dit, ce matin, au réveil :

"Je serais bien content, si j'avais du soleil !"
Car le soleil jamais n'entre dans ma chaumière,
Et mon petit garçon est privé de lumière.
Alors, voyant qu'ici du soleil avait lui,
Je viens en ramasser un bon morceau pour lui."

Et la vieille reprit avec foi sa besogne.

Quand il se sent ému, saint Pierre se renfrogne.
Il dit : "Elle est stupide ! elle ne voit donc pas
Que son soleil s'en va dès qu'elle fait un pas !
Cette vieille cervelle est dure comme pierre
Et ne comprend plus rien !"
Mais Jésus dit à Pierre,
Pensif, ayant rêvé sur cette femme un peu :
"On ne sait pas ce que l'amour des simples peut !"
Et, n'ayant pas compris toute cette parole,
Saint Pierre répétait : "Mais cette femme est folle !
Elle est folle, Seigneur !..." Soudain, il s'arrêta,
Presque aussi confondu que quand le coq chanta,
Car la vieille marchait maintenant sous les branches,
Et les rayons restaient entre les quatre planches,
Et les rayons, dans l'ombre, étincelaient encor,
Et, paraissant pousser devant elle un tas d'or,
Sans s'étonner, la vieille, impassible et muette,
Emportait le soleil dans son humble brouette.





LE MOT PATRIE.

JOSEPH NOLIN.

Mon fils, le mot Patrie est plus qu'un simple mot,
Plus qu'un nom de pays, et plus qu'une devise !
Plus que le claquement d'un drapeau dans la brise ;
Plus qu'un char triomphal traversant le hameau ;
Plus que l'hymne entraînant dont le refrain te grise !...
Mon fils, le mot Patrie est plus qu'un simple mot.

Car ce mot-là, vois-tu, c'est toute une épopée
Écrite sur le sol de ton pays natal,
Écrite avec du sang, par un glaive brutal :
Le sang de tes aïeux dont la terre est trempée.
Laisse sécher ta poudre, aiguise ton épée !...
Mon fils, le mot Patrie est toute une épopée !

Et c'est un mot béni, car c'est le souvenir :
Souvenir d'un passé glorieux et tragique,
Où les héros mourants, d'un geste magnifique,
Ont montré leur chemin aux héros à venir.
Il faut prêter l'oreille à son appel magique,
Mon fils, le mot Patrie est tout un souvenir.

Et puis, le mot Patrie est un mot d'espérance :
L'espérance du faible et du persécuté.
La Grèce a survécu, pour l'avoir répété,
A des siècles sans fin d'éternelle souffrance...
Après Soixante-dix, il a sauvé la France.
Mon fils, le mot Patrie est un mot d'espérance !

Devant ce mot, pieux et viril à la fois,
Ce fier mot de Patrie, il faut qu'on se découvre !
Car il contient, mon fils, les grandeurs d'autrefois,
Le présent qui se ferme et l'avenir qui s'ouvre,
C'est ta race, ton sang, ton devoir et tes droits !...
Devant lui, mon enfant, il faut qu'on se découvre.

AVE MARIA.

CHARLES GILL.

Sur le premier degré du grand cap Trinité,
La mère de Jésus se dressait dans l'aurore...
Cependant que ma voix troublait l'écho sonore,
Le cri silencieux de mon cœur est monté

Plus haut que le sommet du grand cap Trinité.

Ave! Je vous salue, ô Vierge immaculée!
Ave! Je vous salue, ô Mère du bon Dieu!
Reine qui triomphez dans le royaume bleu
Dont vous portez au front la couronne étoilée.

Ave! Je vous salue, ô Vierge immaculée!...

Mais j'ai perdu le droit de contempler le ciel,
Et je suis trop méchant pour prier, Vierge sainte;
J'hésite à vous parler; je m'approche avec crainte
De ce vertigineux et formidable autel,

Car j'ai perdu le droit de contempler le ciel.

Pourtant, des affligés vous êtes l'espérance,
Et vous tendez les bras au pécheur repentant:
Son soupir étouffé, votre oreille l'entend
Comme les chants joyeux de la tendre innocence,

Puisque des affligés vous êtes l'espérance

O Reine des Martyrs, Mère du Rédempteur,
Venez à mon secours au bord du précipice!...
Votre âme est un Miroir de céleste Justice,
Et votre corps sans tache est l'Urne de l'Honneur,

O Reine des Martyrs, Mère du Rédempteur!

Je veux guérir ma peine en chantant ma patrie.
Faites qu'au rêve bleu de votre doux regard
Descende sur mon œuvre un rayon du grand art!
Donnez plus de noblesse à ma lyre attendrie:

Je veux guérir ma peine en chantant ma patrie.

Laissez venir à moi le chœur des Séraphins.
Faites qu'aux harpes d'or il accorde ma lyre,
Pour que les beaux yeux purs toujours puissent me lire,
Et qu'il berce mon rêve avec ses chants divins.

Laissez venir à moi le chœur des Séraphins.

Étoile du Matin, donnez-moi la lumière !
Pour chanter dignement les martyrs et les preux,
Pour qu'en un style clair, sonore et généreux,
J'évoque ces grands morts couchés dans leur poussière.

Étoile du Matin, donnez-moi la lumière !

Devant votre Infini je vous aime à genoux.
L'amour qui monte à vous, monte jusqu'à Dieu même ;
Vous aimer, c'est lui dire avec l'esprit : "Je t'aime."
C'est l'adorer deux fois que l'adorer en vous !

Souffrez qu'un malheureux vous adore à genoux.

Oui, certes, je le sais, Dieu seul est adorable.
Mais, puisqu'un sang divin en vous a palpité,
Et qu'en vous se complaît la Sainte Trinité,
Votre nom douloureux est plus que vénérable :

Par le sang de Jésus vous êtes adorable !

Tant que sur les linceuls les mères pleureront,
Et tant que la candeur souffrira pour le crime,
Jamais croyant, épris d'un idéal sublime,
Vers un culte plus beau ne lèvera son front,

Tant que sur les linceuls les mères pleureront !

Je viens vous implorer au saint nom du Calvaire,
Osant, malgré ma honte et mon indignité,
Comparer aux douleurs de la Divinité
Le juste châtiment d'un pécheur sur la terre,

Je viens vous implorer au saint nom du Calvaire.

Au gibet de la Vie on m'a crucifié !
J'ai ployé sous le faix et j'ai subi l'injure ;
Une tourbe odieuse a raillé ma torture,
Quand, trahi, sans espoir, éperdu, j'ai crié.

Au gibet de la Vie on m'a crucifié !

Refuge des Pécheurs, Rose mystérieuse,
Lumière qui montrez la rive aux naufragés,
Et la porte du ciel aux pauvres affligés,
Ne m'abandonnez pas dans la tourmente affreuse !

Refuge des Pécheurs, Rose mystérieuse !

Daignez vous rappeler l'enfant qui vous aimait !
Celui qui maintenant affronte les orages,
Vous cherchait du regard au milieu des nuages
Que son illusion en anges transformait.

Daignez vous rappeler l'enfant qui vous aimait !

Il vous voyait sourire au fond de l'Empyrée.
Il vous priait tout bas, mains jointes et tremblant ;
Et, quand il s'endormait dans son petit lit blanc,
En pressant sur son cœur votre image sacrée,

Il vous voyait sourire au fond de l'Empyrée.

Front sublime, incliné sur l'aurore de Dieu,
Ne vous détournez plus de ma longue agonie,
Pour qu'au rayonnement de la grâce infinie
Le repentir me vienne à l'heure de l'adieu,

Front sublime, incliné sur l'aurore de Dieu !

Ave !... par un sanglot ma prière s'achève...
Mais l'âme à votre cœur parle mieux que la voix...
Quand je m'endormirai pour la dernière fois,
Comme au temps du lit blanc, daignez bénir mon rêve !

Ave !... par un sanglot ma prière s'achève.



LA FRANCE.

W. Chapman.

L'humanité gémit sous des jougs centenaires,
La France, tout à coup, fait gronder ses tonnerres,
Et, volcan qui vomit une lave d'airain,
Elle secoue au vent les tours de la Bastille...
Et l'astre de Juillet à l'horizon scintille,
La sainte liberté rouvre son vol serein !

L'enfant de la nature, aux limites du monde,
Rampe sous le fardeau de sa misère immonde ;
La France à son grand cœur sent la pitié venir...
Elle élève la voix... et ses missionnaires
Vont évangéliser les tribus sanguinaires,
Et font sur les déserts flamboyer l'avenir !

Les vieilles nations — ô merveilleux spectacle ! —
Veulent faire tomber enfin tous les obstacles
Qui nuisirent longtemps à leur fraternité ;
Elle prend son compas, son pic et sa truelle..
Et les monts affolés s'entr'ouvrent devant elle,
Et l'océan la suit comme un lion dompté !

La France ! elle défend toutes les causes justes,
Elle fait respecter partout ses droits augustes,
Elle montre la rive aux générations
Qui sillonnent des faits les vagues débordées,
Et, superbe ouvrière, elle fond les idées
Au creuset fulminant des révolutions !

Arborant le drapeau royal ou tricolore,
Elle vole au secours du peuple qui l'implore,
A tout progrès du siècle elle fraye un chemin,
Avec le livre, avec le glaive ou la cognée ;
Elle tient sur Paris une énorme poignée
De rayons éclairant toujours l'esprit humain !

Aussi grande qu'Athène, aussi fière que Rome,
Elle a rempli le monde entier du nom d'un homme,
Sonné sur chaque bord son bronze triomphal,
Fait jaillir de son sol mille sources sacrées,
Où bardes et penseurs de toutes les contrées
S'en viennent enivrer leur âme d'idéal !

La France ! c'est le cœur qui fait vivre l'Europe,
La tête où tout projet vaste se développe,
Le bras où l'opprimé cherche à se cramponner,
Le torse qui résiste au choc des avalanches !
C'est un chêne géant dont on coupe les branches,
Mais que l'on ne pourra jamais déraciner.

La France ne meurt pas ; et, quand elle se couche,
Son front garde toujours sa majesté farouche,
Et son vainqueur épie en tremblant son sommeil ;
Elle demeura grande après le grand désastre,
Et Sedan ne fait pas plus d'ombre sur son astre
Que l'aile du vautour sur l'orbe du soleil !

Mais, si des conquérants, assoiffés de vengeance,
Allaient éteindre un jour le flambeau de la France,
Les peuples aussitôt marcheraient à tâtons....
Que dis-je ? Si jamais son soleil se dérobe,
Les feux, qu'il a versés à tous les coins du globe,
Empourpreront encor le ciel des nations !

ENVOI.

Ami, quand vous verrez cette France immortelle,
Dites-lui que nos cœurs battent toujours pour elle !

LE RÔLE
DES PETITES SŒURS.

Mme Laure Bajolot.

Lucette a l'air songeur,
Car Georges, son grand frère,
[illegible] très tapageur,
[illegible] jouer à la guerre.

[illegible] son bon petit cœur
[illegible] pas la bataille ;
[illegible] frémit de peur
[illegible] geant à la mitraille.

Elle a lu que " là-bas "
Sur la terre ennemie,
Beaucoup de nos soldats
Tombent, privés de vie.

Que de parents en pleurs,
Épouses, sœurs ou mères,
Maudissent les horreurs
De ce [illegible] des guerres.

" Non, je ne puis vraiment,
Georges " répète-t-elle,
" Faire [illegible] musement,
D'une [illegible] cruelle ! "

Mais lui, très belliqueux,
Brandissant son épée,
Dit, d'un air dédaigneux :
" Va-t'en, poule mouillée !

A nous, les fiers garçons,
La lutte, la victoire !
La poudre, les canons,
Les combats et la gloire ! "

Puis, regardant sa sœur,
Tout en haussant l'épaule,
Il demande, railleur :
"Quel est donc votre rôle ?

—Oh ! notre rôle à nous,"
Dit Lucette à son frère,
C'est de prier pour vous,
Quand vous faites la guerre !"

À UNE INSTITUTRICE.

MARIA TRÉCOURT.

Pourquoi cette allégresse
Qui, sur nos fronts, brille en ce jour ?
C'est qu'à notre bonne maîtresse
Nous témoignons tout notre amour.
Pour nous, vous êtes une mère,
Ferme, mais pleine de bonté ;
La morale avec vous sait plaire,
L'étude est sans aridité.
Oh ! puisse la reconnaissance
Rester empreinte en notre cœur
Aussi longtemps que de l'enfance
Les souvenirs rendent l'ardeur !
Que l'Éternel, sur votre tête,
Amasse de longs, d'heureux jours ;
Puissiez-vous de cette fête
Voir encor de nombreux retours !



LE CHAPELET.

François Coppée.

Prenant le chapelet qui s'use sous mes doigts,
Ce soir, j'ai récité l'*Ave* cinquante fois ;
Ayant péché, j'étais d'une tristesse amère.
Mais, simplement, ainsi qu'un fils devant sa mère,
Mains jointes, à genoux, les yeux mouillés de pleurs,
J'ai répété : " Priez pour nous, pauvres pécheurs ! "
Et déjà dans mon cœur je sens la paix renaître.

Je crois, j'espère en Dieu. Je sais qu'il est un maître
Miséricordieux, bon, clément, paternel,
Pourtant il est aussi, sur son trône éternel,
Un juge, et, quand je songe à ma vie, il me semble
Que je suis bien souillé, bien coupable, et je tremble ;
Oui, mais la bonne Vierge est là qui me défend.
Souvenez-vous, jadis, quand vous étiez enfant,
Et pour vous châtier de quelque faute grave,
Quand le père irrité se levait, la main haute,
Votre mère arrêtait le bras prêt à frapper.
Or, dans le saint récit qui ne peut nous tromper,
Jésus-Christ, sur la croix, donnant Jean à Marie,
Lui dit : " Voilà ton fils." C'est pourquoi je la prie,
A l'heure de ma mort, d'implorer mon pardon,
Car, quand Jésus lui fit ce mystérieux don,
Il lui léguait ainsi l'humanité chrétienne
Toute entière, et ta mère, ô Seigneur, est la mienne.

Ma mère, intercédez pour moi, s'il vous plaît.
Dans le creux de ma main, je vois mon chapelet,
Et, pour moi, ses grains noirs sont comme une semence,
Qu'avec un grand espoir je jette au ciel immense.
Chaque *Ave* va bientôt, miracle merveilleux,
S'épanouir aux pieds de la Reine des Cieux,
Et, suave parfum, ma prière fleurie
Montera doucement vers la Vierge Marie.

LA DERNIÈRE LEÇON DE FRANÇAIS.

ALPHONSE DAUDET.

Ce matin-là, j'étais en retard pour aller à l'école, et j'avais grand'peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment, l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair !

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et, dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous arrivaient toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature, et je pensais sans m'arrêter :

"Qu'est-ce qu'il y a encore ?"

Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria :

"Ne te dépêche pas tant, petit ; tu y arriveras toujours assez tôt, à ton école !"

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut, tous ensemble, en se bouchant les oreilles pour mieux entendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

"Un peu de silence !"

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu ; mais justement ce jour-là, tout était tranquille comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel

qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallait ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez si j'étais rouge et si j'avais peur !

Eh bien, non ! M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement :

"Va vite à ta place, mon petit François, nous allions commencer sans toi."

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que mon maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la culotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais, ce qui me surprit le plus, ce fut de voir, au fond de la salle, sur des bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste ; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords, qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaise, et, de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

"Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu, de Berlin, de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs."

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie !

Ma dernière leçon de français !

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là ?... Comme je m'en voulais, maintenant, du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar ! Mes livres que, tout à l'heure encore, je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte, me semblaient à présent de vieux amis que j'aurais beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait

partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide ; qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison. Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui non plus n'avait jamais mis tant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : "France, Alsace, France, Alsace." Cela faisait comme de petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe, pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier. Un moment, des hannetons entrèrent ; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits, qui s'appliquaient à tracer leurs "bâtons" avec un cœur, une conscience, comme si cela était encore du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :

"Est-ce qu'on ne va pas les obliger de chanter en allemand, eux aussi ?"

De temps en temps, comme je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire, et fixant les objets autour de lui, comme s'il eût voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école !... Pensez ! depuis quarante ans, il était là, à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement, les bancs, les pupitres, s'étaient polis par l'usage, les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme, de

quitter toutes ces choses, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles! car il devait partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours!

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait.

J'en étais là de mes réflexions quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute! mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

"Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni... Voilà ce que c'est! Tous les jours on se dit : "Bah! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain!" Et puis, tu vois ce qui arrive... Ah! ç'a été le plus grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant, ces gens-là sont en droit de nous dire : "Comment! vous prétendez être Français, et vous ne savez ni lire ni parler votre langue!..." Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre part de reproches à nous faire..."

Tout de même, il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le "ba, be, bi, bo, bu." Là-bas, au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait, lui aussi; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah! je m'en souviendrai de cette dernière classe!...

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, l'*Angelus*. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui reve-

naient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... Et M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

"Mes amis," dit-il, "mes amis, je... je..."

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit, aussi gros qu'il put :

"Vive la France !"

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main, il nous faisait signe :

"C'est fini ; allez-vous-en !..."

LA CATHÉDRALE.

Edmond Rostand.

Ils n'ont fait que la rendre un peu plus immortelle.
L'Œuvre ne périt pas, que mutile un gredin.
Demande à Philias et demande à Rodin
Si, devant ses morceaux, on ne dit plus : "C'est Elle!"

La Forteresse meurt quand on la démantèle.
Mais le Temple, brisé, vit plus noble ; et soudain
Les yeux, se souvenant du toit avec dédain,
Préfèrent voir le ciel dans la pierre en dentelle.

Rendons grâce — attendu qu'il nous manquait encor
D'avoir ce qu'ont les Grecs sur la colline d'or :
Le Symbole du Beau consacré par l'insulte ! —

Rendons grâce aux pointeurs du stupide canon,
Puisque de leur adresse allemande il résulte
Une Honte pour eux, pour nous un Parthénon !

LE TESTAMENT.

(Ecrit trois mois avant la guerre.)

PAUL DÉROULÈDE.

Lorsque nous aurons fait la guerre triomphante,
Et que notre Patrie aura repris son rang,
Alors, avec les maux que la conquête enfante,
Disparaîtra l'horreur qui suit le conquérant.

Alors la grande France, aimante et sans rancune,
Semant ses jeunes blés sous ses lauriers nouveaux,
Fêtera le Travail, père de la Fortune,
Et chantera la Paix, mère des longs travaux.

Car ce sera la Paix calme, sereine, auguste,
Qui désarme les bras sans armer les esprits ;
Car nous nous montrerons des vainqueurs au cœur juste,
Et nous ne reprendrons que ce qui nous fut pris.

Et notre nation, lasse de funérailles,
En exaltant ses morts calmera ses vivants,
Et nous ne voudrons plus qu'on parle de batailles,
Et nous désapprendrons la haine à nos enfants.

Et ce ne sera plus qu'une immense allégresse
Qui frémira d'un bout à l'autre du pays,
Quelqu'un de ces transports comme en connut la Grèce,
Quand les Perses fuyaient de ses champs envahis.

Heureux, heureux alors les poètes de France
Dont l'âme n'aura pas porté notre long deuil !
Ils chanteront l'amour, comme nous la souffrance,
Comme nous de colère, ils frémiront d'orgueil.

Quant à moi, le farouche et vieux crieur de guerre,
Que je survive ou non au choc libérateur,
Mon œuvre, je le sais, ne lui survivra guère,
Et mes Chants du Soldat n'auront plus de chanteur.

Oui, oui, l'heure viendra — qui prévoit peut prédire —
Où ces cris de fierté, chers au pays vaincu,
Au pays consolé sembleront un délire ;
Où nul ne comprendra la haine où j'ai vécu.

Car, forgeron brutal et tout de violence,
Je frappais à grands coups pour frapper à coups sûrs,
Et mes vers martelés comme des fers de lance
Ne sont pas un trophée à placer sur des murs.

Non, non ! C'est avant tout une arme populaire,
Un épieu dans les bois au hasard ramassé,
Qui, le combat fini, tombe avec la colère,
Ou reste dans la plaie après qu'il a blessé.

. . . .

Que tel soit mon destin, et ma part est trop belle !
Je n'en voudrais pas plus et n'en rêve pas tant ;
Aussi, loin d'écarter mon néant, je l'appelle ;
Oh oui ! puisse aujourd'hui, tout à l'heure, à l'instant,

La France s'élancer de victoire en victoire,
Puisse — son fier triomphe à jamais établi —
Mon nom être englouti dans ce torrent de gloire,
Et mon livre inconnu se perdre dans l'oubli !



LE PÊCHEUR DE PÂQUES.

P. DELAPORTE.

"Non, ne va pas en mer aujourd'hui, maître Jacques!
Viens, c'est le jour de Dieu, c'est dimanche, c'est Pâques,
C'est l'heure où de la mort le Seigneur s'éveilla;
Viens! les cloches là-haut chantent l'alléluia!"
Les cloches, aux échos de la côte isolée,
Dans leur vieux clocher bleu balancent leur volée;
La mer est toute en fête, et l'horizon lointain
Jette des reflets d'or au soleil du matin.
Dans ses plis onduleux, au gré du vent qui passe,
Comme des fleurs d'argent qu'il sème dans l'espace,
L'écume tout à coup monte, éclot, éblouit,
Retombe, et, dans le flot qui vient, s'évanouit...
Par la grève pierreuse où la Manche frissonne,
Le peuple accourt en foule à la messe qui sonne.
Dieu, sur ces cœurs normands, garde encore tous ses droits;
Ce peuple, en ses rochers, plante encore la Croix;
Il sait qu'en vain, d'en bas, le blasphème l'outrage,
Qu'elle enchaîne à ses pieds le blasphème et l'orage;
Que, pour briser le monde, il faut au Dieu vivant,
Un mot, un signe, ou même un simple coup de vent.
Or, près du quai, parmi vingt barques à l'amarre,
Un vieux canot s'ébranle, un homme est à la barre,
En habit de travail, ramenant ses filets
Qui sèchent, étendus sur deux rangs de galets.
Seul, de tous ces chrétiens qu'il fuit et scandalise,
Cet homme a désappris le chemin de l'église;
Cet homme brave Dieu depuis plus de trente ans;
Il jure, de sang-froid, même aux jours de gros temps.
Il n'a qu'un fils, hélas! mais tous deux font la paire,
Le fils est un vaurien qui ressemble à son père:
Côte à côte, on les voit, couple impie et hardi,
Pêcher tout le dimanche et dormir le lundi.
"Jacques," lui cria-t-on! "prends garde, Dieu se venge!
Laisse-là tes filets! — Mais il faut que je mange!

— C'est fête, songes-y ! — Fête ? Ah ! raison de plus !
Festoyez, vous, richards, fainéants ou perclus ;
Moi, je suis gueux, j'ai faim, la mer est ma cuisine !
– Et ton fils ! — Il m'attend sous la roche voisine ;
Il pêche depuis neuf ou dix heures du soir !..."
Puis, d'un revers de main, poussant l'ancre au bossoir :
" Allez ouïr là-bas le curé qui sermonne,
Vous, et demandez-lui que ma pêche soit bonne !..."
Jacques, en ricanant, saisit le gouvernail.
" Ami," dit un vieillard, " Dieu maudit ce travail !
Dieu n'est pas loin, prends garde ; et, quand on le méprise...
S'il t'envoyait un grain... — Un grain ! par cette brise !...
Avec tes oremus tu m'en garantiras !
Va ! moi, je dois pêcher, tandis que j'ai deux bras !..."
La brise d'est soufflait dans sa voile carrée ;
Le vieux pêcheur partit, aidé par la marée.
Son vieux canot rasait une roche à fleur d'eau,
Quand la foule, à l'église, entonna le *Credo.*
"Tiens," dit-il, "aujourd'hui j'ai la messe à ma porte !
Je l'avais refusée et le vent me l'apporte !
Soit ! la place est superbe et le moment choisi !
Puisque la messe vient par mer, assistons-y.
Voyons, le fretin saute et la vague étincelle.
À l'œuvre ! " Au flanc du roc amarrant sa nacelle,
Il lance, en l'étalant, un filet à gros nœuds :
"Va, cherche au fond," dit-il, "l'endroit est poissonneux ;
Il nous faut de la sole, au moins de la lamproie."
Et Jacques s'est penché pour surveiller la proie ;
A l'avant de la barque, il s'étend de son long,
Et tire : " Ho ! ce filet pèse comme du plomb !...
Le vieux contait, là-bas, que c'est aujourd'hui fête ;
Le vieux n'avait pas tort, même il était prophète,
Car j'aurai pêche double et double ration ! "
La cloche alors tintait pour l'Élévation.
Jacques sonde de l'œil l'abîme où ses bras plongent,
Mais en vain : l'eau jaillit des mailles qui s'allongent,
Ou le varech mouvant flotte et fouette le bord.
Enfin le lourd filet cède au dernier effort ;
Jacques l'embarque et l'ouvre: "Hé ! qu'est-ce que j'amène ?"
Ses yeux troublés au fond voient une forme humaine,

Un corps, dont le varech masque les traits bouffis.
Jacques l'écarte, et tombe en criant : " Ah ! mon fils ! "
Et de ses poings crispés se frappant avec rage :
" Je l'ai tué ! c'est moi ! mon Dieu ! c'est mon ouvrage...
Noyé ! perdu ! damné pour m'avoir obéi..."
Les voix, alors, au loin chantaient : *Agnus Dei...*
La messe allait finir dans un dernier cantique ;
L'encens tourbillonnait sous l'ogive rustique,
Et, de ces cœurs chrétiens, bénis, reconnaissants,
L'Alléluia vainqueur montait comme l'encens !
Tremblant, fou de remords, et maudissant sa faute,
L'homme a saisi sa rame, il vire vers la côte ;
Mais, dominant les bruits de la brise et des flots,
A chaque coup de rame, éclatent ses sanglots.
Quand tout fut achevé, messe, chants et prières,
Quand les cloches, là-haut, dans leur cage de pierres
Gazouillaient à midi leur joyeux Angelus,
En mer, sur son canot bercé par le reflux,
On vit, spectacle affreux qui captive et qui navre,
Le vieux pêcheur se tordre à côté d'un cadavre.
Il se dressa, pleurant, joignant les mains, et dit :
" O vous, vous qui priez, priez pour un maudit ! "



LAISSEZ-MOI PLEURER.

VICTOR HUGO.

Maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais ;

Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire :
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé.

Je viens à vous, Seigneur ! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive,
Roule à l'éternité.

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire :
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire :
"C'est ici ma maison, mon champ et mes amours !"

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue ;
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum ;
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent,
Passent sous le ciel bleu ;
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent ;
Je le sais, ô mon Dieu !

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire,
S'il ose murmurer ;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire ;
Mais laissez-moi pleurer !

JE SUIS DISCRÈTE !

PAUL BILHAUD.

Non ! Je ne vous le dirai pas !...
N'attendez pas que je vous fasse
Des racontars... même tout bas,
En vous disant ce qui se passe.
Ce que je sais, je le tiens bien
Caché dans le fond de ma tête,
Jamais je ne répète rien...
Je suis trop discrète !

Car, c'est un fort vilain défaut
Vraiment que la caqueterie ;
Bien que l'on soit très comme il faut,
Il faut ressembler à la pie.
C'est pour ça qu'elle a le nez long,
Celle qu'on nomme : Miss Claquette.
Dès qu'elle quitte le salon...
Mais je suis discrète !

Cependant, j'entends et je vois
Bien des choses dans la journée,
A la maison, ou chaque fois
Que quelque part je suis menée ;
Je glisse comme une souris,
Mais de moi nul ne s'inquiète,
On continue... et je souris,
Je suis si discrète !

Ainsi, Paul, mon petit cousin,
N'ayant pas appris son histoire,
S'est vu loger tout hier matin,
Au pain sec, dans la chambre noire.
Il serait vexé, s'il savait
Que la chose n'est pas secrète.
Ce n'est pas moi qui le dirai,
Je suis trop discrète !

A la cuisine, bien souvent
J'ai vu, dans la sauce au madère,
Mettre de l'eau tout bonnement.
Le vin allait... au militaire !
J'ai vu le sabre et le képi,
Et même un jour une trompette ;
Cette fois brûla le rôti ;
Mais je suis discrète !

Je sais pourquoi monsieur Gaston
Chez nous vient souvent en visite.
Maman le dit du meilleur ton,
Papa lui trouve du mérite !
Il a toutes les qualités,
Au dire de ma sœur Annette ;
De doux projets sont complotés,
Mais je suis discrète !

Vous le voyez, jusqu'à demain
Je pourrais vous en faire entendre...
Mais vous me supplieriez en vain,
Je ne dois plus rien vous apprendre,
Trop parler est souvent fatal,
Aussi je suis plutôt muette...
Et mon mérite principal
Est d'être discrète !

J'ai même poussé à ce point
Cette discrétion tenace,
Que, lorsque madame m'enjoint
De dire ma leçon en classe,
Si c'est loin du commencement,
Au bout de deux mots je m'arrête...
Je sais la leçon, seulement
Je suis très discrète !

LE PAYSAN MORT.

LOUIS MERCIER.

Tel naguère, à midi, pour prendre du repos,
A l'ombre d'un pommier il se couchait dans l'herbe,
Les yeux paisiblement sous sa paupière clos,
Et couvrant de ses bras sa poitrine superbe.

Tel, pour mourir, le vieux paysan s'est couché ;
Tel, à l'ombre du toit de sa vieille demeure,
Sur son lit vénérable il dort, endimanché,
Ayant l'air de vouloir se lever tout à l'heure.

Mais non, car son sillon ici-bas est fini.
Ses enfants ont des fils et sa moisson est belle,
Tout ce qu'il a semé, le bon Dieu l'a béni
Et son grenier est plein pour la vie éternelle.

D'ailleurs, comme le bœuf à la fin des labours,
Fatigué de marcher par la glèbe profonde,
Voici qu'il commençait à trouver un peu lourds,
A trouver un peu longs, les labeurs de ce monde.

Depuis surtout, depuis qu'avant lui, dans la mort,
La mère de ses fils, hélas! s'est endormie,
Il a trouvé mauvais plus d'une fois le sort,
Et rêvé de la tombe ainsi que d'une amie.

Pour ne s'éveiller plus, il dort donc cette fois.
Ses enfants l'ont vêtu de ses habits de fête,
Et, les doigts enlacés d'un chapelet de bois,
Il dort dans la fierté de sa tâche bien faite.

Il repose. Le ciel est bleu comme une mer.
Sachant qu'un laboureur va s'endormir en elle,
La terre, que l'été baigne de soleil clair,
Exhale une allégresse auguste et maternelle.

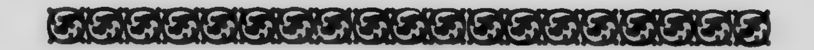
Les arbres des vergers ont des lueurs au front,
Un faucheur aux bras nus bat sa faux sur l'enclume,
Le foin nouveau répand son arome profond,
Et le toit des maisons dans l'or de midi fume.

Les épis encor verts palpitent vaguement,
Et l'haleine des blés, qui semble une prière,
S'élève quelquefois, en doux bruissement,
Vers la chambre où l'aïeul dort sa sieste dernière.

DISTRACTION.

REBOUL.

Lucas, à pied, menait à son village
Six ânes qu'à la foire il venait d'acheter.
Quand il eut bien marché, fatigué du voyage,
Sur l'un des animaux il crut devoir monter.
Mais quelle fut sa surprise et sa peine
De voir devant ses yeux cinq baudets seulement,
Au lieu de la demi-douzaine
Qu'en partant il avait sous son commandement !
Trois fois le compte il recommence,
Et toujours, oubliant l'âne qu'il a sous lui,
De son mortel ennui
Il sent croître la violence.
En sanglotant, le pauvre villageois
Retourne sur ses pas ; il court à droite, à gauche,
Pendant quatre heures il chevauche
Par vaux, par monts et jusqu'au fond des bois.
Après s'être donné vainement la torture,
Il regagne enfin sa maison ;
Et, sans descendre du grison
Qui lui sert de digne monture,
A sa femme il conte sa piteuse aventure.
"Calme-toi, pauvre sot," lui dit-elle tout net,
"Tu n'en comptes que cinq, et moi j'en trouve sept."



BÉBÉ MARCHE.

JACQUES NORMAND.

Papa ! Papa ! Viens voir... Bébé marche !... Viens ! Viens !
Et, m'arrachant à mes travaux quotidiens,
Ma fille me conduit à la petite chambre.
Au fond, je me défie un peu. Depuis décembre
(Et nous sommes en mars), on affirme, on prétend,
Que Bébé marche, alors qu'il tombe à chaque instant,
Et — tel un oiselet inquiet de ses ailes —
Ne s'éloigne jamais des jupes maternelles.

J'entre donc, très sceptique... et, cette fois, c'est vrai,
Le petit gars s'en va d'un pas délibéré,
A travers cet espace immense : sa chambrette !
Les deux bras étendus, il trotte, puis s'arrête,
Puis reprend son chemin, crâne, droit, bien d'aplomb,
Avec l'air conquérant d'un Christophe Colomb.

Hélas ! Le difficile est de "virer" sur place.
Arrivé brillamment jusqu'à l'armoire à glace,
Pour retrouver nos bras tendus avec amour,
Il veut, en vrai troupier, faire un beau demi-tour ;
Mais, pour lui, l'entreprise est encore bien folle,
Et Christophe Colomb vacille... et dégringole !

Oui, certes ! Bébé marche et chacun est heureux
De le voir confiant, alerte et vigoureux,
Risquer ses premiers pas en brave petit homme...
Mais je suis triste un peu, car je ne vois, en somme,
Qu'une chose — grand-père égoïste et jaloux —
C'est que ses premiers pas l'ont éloigné de nous !



LES VIEUX AIMENT LE VENT.

DUMESTRE.

Les vieux aiment le vent frôlant leurs têtes blanches,
Alors qu'ils vont [illegible]rbés, par les beaux soirs d'été,
Sous les arbres f[illegible]as, entrechoquant leurs branches,
Marchant tristes et las, le cœur désenchanté.
Les vieux aiment le vent, c'est encor de la vie,
Et, lorsque dans le bois, le long des chemins creux,
Ils songent tout émus à la route suivie,
Les vieux voient le passé qui s'exhume pour eux.
La lune d'argent pur, moire le lac limpide...
Une barque sans bruit passe dans le rayon...
Une feuille, soudain, dans sa chute rapide,
Sur le flot qui s'endort trace un léger sillon,
Une étoile là-haut scintille entre les feuilles...
Les vieux rêvent toujours, caressés par le vent...
"Oh ! livre du passé, nos doigts tremblants t'effeuillent ;
En nous, éveille encor les souvenirs d'antan,
Ah ! les chers souvenirs des heures envolées,
Les doux mots murmurés, les rêves d'autrefois,
Le temps où l'on allait à deux par les allées,
Enlacés, le temps des aveux dits à mi-voix..."
Et le vent, ramenant les souvenirs, en gerbes,
A ces vieux éperdus évoque leurs vingt ans ;
Ce sont de gais fredons, des courses dans les herbes,
Des baisers, et des vers qu'on clamait au printemps,
Et c'est tout le passé qui revit à cette heure...
L'ancien toit où l'aïeul est mort... que c'est lointain...
Où la mère a vécu... et le pauvre vieux pleure ;
Où l'amour éveilla son cœur un gai matin ;
Et puis, il se souvient du jour des fiançailles,
Lorsqu'au doigt de l'aimée, il mit l'anneau d'or pur...
Un mois après, c'était joyeuses épousailles...
Puis...l'enfant...joyau rose aux grands yeux pleins d'azur,
Et puis... tout est parti, l'enfant avec ses rires,
La femme, le foyer, l'amour s'est effacé,
Rancœurs et désespoirs, tendresses et sourires,

Tout se fond en néant, et c'est tout le Passé...
Et la brise de nuit, sur les têtes chenues
Glissant très doucement, dans le soir aprilin
Semble le frôlement des lèvres disparues,
Sur le front blanchissant de l'homme à son déclin.
L'étoile, enchevêtrée aux feuilles, est une âme
Qui regarde les vieux errants par le chemin,
C'est l'âme de la mère ou celle de la femme,
C'est l'âme du Passé, les guidant vers demain.
Demain... c'est tout et rien, ressort qui se déclenche,
C'est l'âpre et doux jadis, glissant dans l'infini...
Un regret... un soupir... et puis tout est fini...

. . . .

Les vieux aiment le vent frôlant leurs têtes blanches.

UN PETIT AUDITEUR QUI FAIT LA POLICE.

ARBOUSSE BASTIDE.

Au lieu d'écouter au sermon,
Un gamin de dix ans, charmant petit démon,
Œil bleu, cheveux bouclés, teint rose,
Fritz avait fait tout autre chose.
Tandis que le pasteur, de sa plus forte voix,
Sermonnait le pécheur rebelle,
Du fond obscur de la chapelle
Mon scélérat lançait des coquilles de noix
Au nez de monsieur Tel ou de madame Telle,
Pas toujours maladroitement.
Le pasteur l'aperçoit... Au sortir de l'église
Il le gronde un peu vertement :
"Vous avez fait une sottise.
Fritz! — Moi? je n'ai rien fait! — Je l'ai vu! vous lanciez
Des coquilles de noix aux gens; vous dérangiez
Tout le monde pendant l'office."
Fritz, sans l'ombre d'un repentir :
"Au contraire, monsieur, je vous rendais service,
J'empêchais les gens de dormir."

LA POUPÉE.

O. Le Myre.

Une enfant de dix ans, aux longs cheveux bouclés,
Sanglotait de chagrin, dans une chambre sombre
Qu'éclairaient seulement les rayons isolés
Des cierges qui brûlaient lugubrement dans l'ombre.

Inerte sur son lit, la maman reposait
Dans son sommeil de mort, et sa lèvre entr'ouverte
Semblait sourire encore. Une vieille priait,
Courbée, à son chevet : la grand'maman de Berthe.

La grand'mère parfois jetait un long regard,
Humide de pitié, sur la triste fillette,
Puis sur la pauvre morte, et son vieil œil hagard
Se voilait d'une larme, essuyée en cachette.

La fillette disait son immense chagrin,
En mots coupés de pleurs, à sa grande poupée,
Son joujou, son amie, au visage très fin,
Un cadeau de Noël de la dernière année,

Un jouet qui parlait et qui disait : papa,
Maman, oui, non, savait abaisser la paupière.
Elle pleurait, la pauvre, en lui parlant tout bas,
Et sa voix était triste ainsi qu'une prière :

"Ma petite maman est morte, comprends-tu?
Les hommes noirs, bientôt, la mettront dans la terre !
Je n'ai plus de maman ! Hélas ! j'ai tout perdu !
Je ne reverrai plus maman, ni petit père ! "

Elle laissait pleurer son triste, triste cœur,
En serrant follement, dans ses bras, sa poupée.
"Mon bébé, j'ai beaucoup, oh ! beaucoup de douleur !
Que vais-je devenir ? Je suis abandonnée !

Je n'aurai plus jamais, à compter d'aujourd'hui,
Ni plaisir ni bonheur ! " Mais, tout à coup surprise,
Elle cesse ses pleurs, un mot d'espoir la grise,
La poupée, en ses bras, lui murmurait : "Oui, oui ! "

MES PETITES-FILLES.

ÉPHREM CHOUINARD.

En avoir une... ah ! pensez donc,
Déjà c'était une fortune.
D'une autre le ciel m'a fait don :
En avoir deux... ah ! pensez donc !
De tout j'eusse fait l'abandon,
Pour pouvoir en obtenir une.
En avoir une... ah ! pensez donc,
Déjà c'était une fortune !

Et maintenant j'en compte deux,
L'une aussi charmante que l'autre ;
Et je me sens des plus heureux
Maintenant que j'en compte deux.
Vous importuneriez les cieux
Pour que l'une d'elles fût vôtre :
Et voilà que j'en compte deux,
L'une aussi charmante que l'autre !

L'une a déjà fait ses cinq ans,
L'autre à peine quelques semaines.
Ce ne sont donc plus des enfants :
L'une a déjà fait ses cinq ans.
Combien aux yeux des grands-parents
Ces deux visions sont sereines :
L'une a déjà fait ses cinq ans,
L'autre à peine quelques semaines !

Charlotte est grande et parle haut :
Plutôt tranquille est Jacqueline.
Et puis, si le redire il faut,
Charlotte est grande et parle haut.
Ce n'est, certes, pas un défaut,
Non plus que d'être moins mutine :
Charlotte est grande et parle haut ;
Plutôt tranquille est Jacqueline.

Je crois devoir le dire ici,
Elles sont également belles ;
Et puis, que j'en raffole aussi,
Je crois devoir le dire ici,
En ajoutant encor ceci :
Au monde, je ne vois plus qu'elles...
Et crois devoir le dire ici,
Elles sont également belles.

De toute l'ardeur de mes vœux,
Parfois j'évoque leur image,
Et les embrasse toutes deux
De toute l'ardeur de mes vœux,
Cherchant, au fond de leurs grands yeux,
Quelque chose de mon jeune âge,
Lorsque, dans l'ardeur de mes vœux,
Parfois j'évoque leur image.

Je les vois grandir, embellir,
Dans leur cœur comme en leur personne,
Sans craindre, moi, de trop vieillir
A les voir grandir, embellir.
Indéfinissable plaisir,
Jusqu'à ce que mon heure sonne
Je les vois grandir, embellir,
Dans leur cœur comme en leur personne !

Douces et saintes visions,
Qui bercez le cœur des grands-pères
Lassés de désillusions !
Douces et saintes visions !
De quels splendides horizons
Vous dorez leurs heures dernières,
Douces et saintes visions
Qui bercez le cœur des grands-pères !

SOUVENIR DE LA NUIT DU 4.

VICTOR HUGO.

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
Le logis était propre, humble, paisible, honnête ;
On voyait un rameau bénit sur un portrait.
Une vieille grand'mère était là, qui pleurait.
Nous le déshabillions en silence, sa bouche
Pâle s'ouvrait ; la mort noyait son œil farouche ;
Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
Il avait dans sa poche une toupie en buis.
On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies?
Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
Disant : "Conme il est blanc! approchez donc la lampe!
Dieu! Ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe!"
Et, quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.

La nuit était lugubre ; on entendait des coups
De fusil dans la rue, où l'on en tuait d'autres.
"Il faut ensevelir l'enfant," dirent les nôtres.
Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer ;
L'aïeule, cependant, l'approchait du foyer,
Comme pour réchauffer ses membres déjà roides.
Hélas! ce que la mort touche, de ses mains froides,
Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas!
Elle pencha la tête et lui tira ses bas,
Et, dans ses vieilles mains, prit les pieds du cadavre.

"Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre?"
Cria-elle ; "Monsieur, il n'avait pas huit ans!
Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.
Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,
C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre
A tuer les enfants maintenant? Ah! mon Dieu!
On est donc des brigands? Je vous demande un peu :

Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre !
Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être !
Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
Moi, je suis vieille, il est tout simple que je parte ;
Cela n'aurait rien fait, à monsieur Bonaparte,
De me tuer, au lieu de tuer mon enfant ! "

Elle s'interrompit, les sanglots l'étouffant ;
Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule :
"Que vais-je devenir, à présent, toute seule ?
Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.
Hélas ! je n'avais plus, de sa mère, que lui,
Pourquoi l'a-t-on tué ? je veux qu'on me l'explique.
L'enfant n'a pas crié : Vive la République ! "
Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.

Vous ne comprenez point, mère, la politique.
Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,
Est pauvre et même prince, il aime les palais,
Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets,
De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve,
Ses chasses ; par la même occasion, il sauve
La Famille, l'Église et la Société ;
Il veut avoir Saint-Cloud, plein de roses l'été,
Où viendront l'adorer les préfets et les maires ;
C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand'mères,
De leurs pauvres doigts gris, que fait trembler le temps,
Cousent dans le linceul des enfants de sept ans !



BERCEUSE.

J. A. Lynch.

C'est d'une voix douce et rêveuse
Qu'elle chantait bien tendrement
Une antique et triste berceuse :
Elle chantait, la grand'maman.

Et dans ses bras elle berçait
Une fillette de huit ans,
Dont la jeune voix répétait
Le chant de la grand'maman.

Bien vite ses lèvres sont closes :
Le sommeil a touché l'enfant.
Souriant, la mignonne repose
Sur le cœur de la grand'maman.

On n'entend plus qu'une cadence
De chaise roulant doucement,
Un refrain que, dans le silence,
Chante bien bas la grand'maman.

Mais bientôt cesse l'harmonie,
Petit à petit, lentement ;
Et puis, plus rien. Elle est finie,
La chanson de la grand'maman.

Sa tête s'était affaissée
Dans les cheveux de son enfant,
Pour y mettre un dernier baiser ;
Elle dormait, la grand'maman.

Oh ! chante encore à mon oreille,
Chère berceuse des vieux ans,
Toi dont l'harmonie ensommeille
La fillette et la grand'maman.

LA MORT DU ZOUAVE.

PAUL CROISET.

Moi, j'ai fait la campagne au deuxième zouave.

J'étais très jeune alors, et je me croyais brave !
Enfant, je n'avais eu qu'un rêve : aller au feu !
L'uniforme, un plaisir !... la baïonnette, un jeu !...
Aussi, lorsqu'il fallut courir à la frontière,
Je fus pris d'une ardeur immense pour la guerre.
De mes vœux j'appelais l'ennemi, convaincu
Qu'un soldat n'est soldat qu'autant qu'il s'est battu.

Non loin de Châteaudun campait ma compagnie,
Et tout joyeux, malgré le froid, malgré la pluie,
Nous chantions en faisant la soupe, dans le bois...
Mais quand on signala, pour la première fois,
Les Prussiens, quand sonna l'heure de la bataille,
Mon entrain s'éteignit, ainsi qu'un feu de paille.

. . . .

Le capitaine prend ses dispositions,
Et contre l'ennemi lance deux sections ;
La mienne se trouvait être première en ligne
On s'avance en rampant. Le lieutenant fait signe
De s'arrêter. Derrière une haie abrités,
Nous entendions le plomb siffler à nos côtés ;
Mais tirer nous était tout à fait impossible :
Un grand chêne était là, qui nous masquait la cible,
A vingt pas en avant. La troupe interrogeait
Des yeux le lieutenant qui, stupide, songeait...

Tout à coup, au milieu d'un silence de glace,
Il se tourna vers nous, et dit d'une voix basse :

"Cet arbre, mes amis, est un obstacle au tir,
Il faut le renverser. Qui de vous veut sortir
Des rangs, et le jeter à terre à coups de pioche ?..."

Un zouave aussitôt du lieutenant s'approche,
Mon voisin, le premier homme du premier rang :

C'était un indigène, un Arabe pur sang,
Aux dents blanches riant sous un masque d'ébène,
Un de ces Mohamed, la pipe toujours pleine,
Qui ne savent parler que par *bono besef*,
Soumis comme des chiens, et tutoyant leur chef,
Et n'ayant, dans leur sombre et farouche vaillance,
De français que le cœur qui brûle pour la France.

"Moi, mettre l'arbre à bas !" dit-il en ricanant.

"Bonne chance !" reprit, ému, le lieutenant.
"A présent, mes amis, regardez bien : s'il cède,
Son voisin dans le rang aussitôt lui succède,
Ensuite le suivant, s'il a le même sort."

Je me sentis pâlir, et pâlir comme un mort.
L'homme jette son sac au vent, prend une hache,
Fait un bond vers le chêne, et se met à la tâche.
A demi protégé par la grosseur du tronc,
Il entame le bois d'un coup adroit et prompt.
Pendant que, d'une part, on l'acclame, on l'admire,
Les ennemis déjà l'ont pris pour point de mire.
Mais il sait se jeter à temps sur le côté :
Cinq cents coups l'ont visé... Pas un seul n'a porté !
L'écorce en éclats vole, à la fois sous les balles
Qui ronflent tout autour, ainsi que des rafales,
Et sous l'effort constant du démon qui brandit
Sa hache et qui s'acharne après l'arbre maudit...

Semblable au condamné qui voit sa dernière heure,
Je reste là, tremblant, en attendant qu'il meure,
Sentant battre mon cœur et mon sang se glacer,
Car je songe : "C'est moi qui vais le remplacer !"

Soudain, avec un cri, l'arbre chancelle et tombe...
Mais une balle atteint le héros qui succombe!
Alors je me trouvai d'un grand poids soulagé,
Et, jugeant que le ciel seul m'avait protégé,
Devant ce compagnon qui râlait sur la terre,
Moi, vulgaire égoïste, au cœur dur comme pierre,
Involontairement je remerciai Dieu.

Et notre lieutenant dit : "Commencez le feu !"

L'HYMNE AU SOLEIL.

(Le Coq, dans "Chantecler.")

EDMOND ROSTAND.

Je ne chante jamais que lorsque mes huit griffes
Ont trouvé, sarclant l'herbe et chassant les cailloux,
La place où je parviens jusqu'au tuf noir et doux !
Alors, mis en contact avec la bonne terre,
Je chante !... et c'est déjà la moitié du mystère,
Faisane, la moitié du secret de mon chant...
Qui n'est pas de ces chants qu'on chante en les cherchant,
Mais qu'on reçoit du sol natal, comme une sève !
Et l'heure où cette sève, en moi, surtout, s'élève,
L'heure où j'ai du génie, enfin, où j'en suis sûr,
C'est l'heure où l'aube hésite au bord du ciel obscur.
Alors, plein d'un frisson de feuilles et de tiges
Qui se prolonge jusqu'au bout de mes rémiges,
Je me sens nécessaire, et j'accentue encor
Ma cambrure de trompe et ma courbe de cor ;
La Terre parle en moi comme dans une conque ;
Et je deviens, cessant d'être un oiseau quelconque,
Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel !
. . . . . . Et ce cri qui monte de la Terre,
Ce cri, c'est un tel cri d'amour pour la lumière,
C'est un si furieux et grondant cri d'amour
Pour cette chose d'or qui s'appelle le Jour,
Et que tout veut ravoir : le pin sur ses écorces,
Les sentiers soulevés par des racines torses
Sur leurs mousses, l'avoine en ses brins délicats
Et les moindres cailloux dans leurs moindres micas ;
C'est tellement le cri de tout ce qui regrette
Sa couleur, son reflet, sa flamme, son aigrette,
Ou sa perle ; le cri suppliant par lequel
Le pré mouillé demande un petit arc-en-ciel
A chaque pointe verte, et la forêt mendie
Au bout de chaque allée obscure un incendie ;
Ce cri, qui vers l'azur monte en me traversant,

C'est tellement le cri de tout ce qui se sent
Comme mis en disgrâce au fond d'un vague abîme,
Et puni de soleil sans savoir pour quel crime ;
Le cri de froid, le cri de peur, le cri d'ennui
De tout ce que désarme ou désœuvre la Nuit ;
De la rose tremblant, dans le noir, toute seule ;
Du foin qui veut sécher pour aller dans la meule ;
Des outils oubliés dehors par les faucheurs,
Et qui vont se rouiller dans l'herbe ; des blancheurs
Qui sont lasses de ne pas être éblouissantes ;
C'est tellement le cri des bêtes innocentes
Qui n'ont pas à cacher les choses qu'elles font,
Et du ruisseau qui veut être vu jusqu'au fond ;
Et même — car ton œuvre, ô Nuit ! te désavoue —
De la flaque qui veut miroiter, de la boue
Qui veut redevenir de la terre en séchant ;
C'est tellement le cri magnifique du champ
Qui veut sentir pousser son orge ou ses épeautres ;
De l'arbre, ayant des fleurs, qui veut en avoir d'autres ;
Du raisin vert qui veut avoir un côté brun ;
Du pont tremblant qui veut sentir passer quelqu'un,
Et remuer encor doucement sur ses planches
Les ombres des oiseaux dans les ombres des branches ;
De tout ce qui voudrait chanter, quitter le deuil,
Revivre, resservir, être une berge, un seuil,
Un banc tiède, une pierre heureuse d'être chaude
Pour la main qui s'appuie ou la fourmi qui rôde ;
Enfin, c'est tellement le cri, vers la clarté,
De toute la Beauté, de toute la Santé,
Et de tout ce qui veut, au soleil, dans la joie,
Faire son œuvre en la voyant, pour qu'on la voie ;
Et, lorsque monte en moi ce vaste appel au jour,
J'agrandis tellement toute mon âme pour
Qu'étant plus spacieuse elle soit plus sonore,
Et que le large cri s'y élargisse encore ;
Avant de le jeter, c'est si pieusement
Que je retiens ce cri dans mon âme, un moment ;
Puis, quand, pour l'en chasser enfin, je la contracte,
Je suis si convaincu que j'accomplis un acte ;
J'ai tellement la foi que mon cocorico

Fera crouler la Nuit comme une Jéricho...
. . . . Et, sonnant d'avance sa victoire,
Mon chant jaillit si net, si fier, si péremptoire,
Que l'horizon, saisi d'un rose tremblement,
M'obéit !
. . . . . . Je chante ! Vainement
La Nuit, pour transiger, m'offre le crépuscule ;
Je chante ! Et tout à coup...
Je recule,
Ébloui de me voir moi-même tout vermeil,
Et d'avoir, moi, le coq, fait lever le soleil !

LES VIEILLES.

BLANCHE LAMONTAGNE.

Les belles femmes sont les vieilles
Dont l'âme a noblement aimé,
Et dont l'amour s'est consumé
Dans la sainte angoisse des veilles.

Leur regard, hanté de merveilles,
D'un feu divin s'est allumé :
Les belles femmes sont les vieilles
Dont l'âme a noblement aimé.

Leurs lèvres ne sont plus vermeilles,
Mais, dans leur cœur tout parfumé,
Dure un trésor ensoleillé
Comme un jardin mis en corbeilles :
Les belles femmes sont les vieilles !



LE MOINEAU.

CHARDY.

Ce matin, la neige tombait,
Couvrant les toits noirs de la ville
D'un manteau tout blanc qui brillait.
Des moineaux, sur le toit, en file,
Criaient à la faim, les pauvrets,
Secouant leurs petites ailes.
"Oh ! les pauvres petits friquets,"
Pensai-je, "ils ont faim ; leurs corps frêles,
Sous le vent âpre des autans,
Seront glacés par la froidure.
Ils vont mourir avant longtemps,
S'ils ne trouvent pas de pâture."

Disant cela, j'allai quérir
De quoi calmer leur faim vorace,
Et me hâtai de revenir,
Mais tous avaient quitté la place !
Comme j'allais m'en retourner,
Assez triste de ma défaite,
Un cri plaintif vint résonner
A mon oreille ! Sur le faîte
D'un petit pigeonnier de bois,
Un moineau, trop faible pour suivre
Ses compagnons, transi de froid,
Semblait avoir cessé de vivre.
J'allai sur le balcon, sans bruit,
Et m'emparai du petit être
Que je plaçai dans un doux nid
De laine, et fermai la fenêtre.
Que d'émotions j'eus un moment :
Sa tête ballottait, inerte,
Et son œil, si clair, maintenant
Était voilé. Je le crus, certes,
Mort ! Mais, entr'ouvrant le bec,

Il fit entendre, douloureuse,
Une longue plainte. Alors, avec
Grand soin je pris la malheureuse
Bête et la dorlotai. Soudain,
Réchauffé, il leva la tête,
Mangea dans le creux de ma main
Un peu de graine. Et, satisfaite,
Je le portai tout près du feu
Dans son nid de plume et de laine,
Où je l'arrangeai de mon mieux,
Le réchauffant de mon haleine !
Il s'endormit tout doucement,
Et repose encore sans doute,
Surveillé par mon frère Armand
Et par notre chienne Louloute.

Lorsque reviendront les beaux jours,
J'ouvrirai grande la fenêtre :
"Pars," lui dirai-je, "pour toujours ;
Va dans l'azur, cher petit être,
Et, quand la mauvaise saison
Reviendra sévir sur la terre,
Reviens bien vite à la maison
Retrouver ta petite mère !"

Ainsi parlerai-je à l'oiseau.
Car Dieu, maître de toutes choses,
Ne voudrait pas que ce moineau
Trouvât chez nous fenêtres closes.
Il lui donna la liberté,
Je lui donnerai sa pâture,
Faisant ainsi la charité
Selon la loi de la nature.



NOËL DE FRANCE.

Carmélite.

Pour endormir Dieu nouveau-né,
    Sur sa pauvre couchette,
Un angelet s'est incliné,
    Préparant sa musette :
''Enfant divin,'' dit l'Angelet,
''Puis-je savoir l'air qu'il vous plaît
    Ouïr de préférence ?''
Et, dans un sourire charmant,
L'Enfant lui répond doucement :
  ''C'est un Noël de France.''

L'Angelet, de ce choix divin,
    N'a pas saisi la cause ;
Mais l'amour, il le pense bien,
    Est là pour quelque chose.
Alors, suppliant et discret,
Il lui demande le secret
    De cette préférence :
''Angelet, n'as-tu pas appris,''
Dit l'Enfant ''que j'ai deux pays,
    Le Ciel, et puis la France ?''

''Oui, vôtre il fut au temps jadis ;
    Seigneur, il devait l'être,
La France était au paradis,
    Quand vous étiez son maître.''
L'Ange se tut. Jésus pleurait...
Et, tout ensemble, il souriait.
    Était-ce à l'espérance ?
Oui, car sa Mère a dit, tout [illegible] :
''O mon doux Fils, ne pleurez pas,
    Je vous garde la France.''

Et l'Angelet, près du berceau,
    Chante Noël de France,
Et Jésus le trouve si beau
    Qu'il lui dit : ''Recommence !''

Ses yeux se fermèrent pourtant,
Et l'Angelet, plus doux chantant,
Redisait sa romance.
Bercé par un chant qu'il aimait,
L'Enfant-Dieu crut qu'il s'endormait
Dans les bras de la France.

Et, lorsque les rois d'Orient
Vinrent dès l'aurore,
L'Enfant leur dit, en souriant :
"J'attends quelqu'un encore !"
On le vit tressaillir soudain ;
Il écoute un chant lointain :
Un beau chant de vaillance.
L'Angelet dit : "Qui vient là-bas ?"
L'Enfant ouvrit ses bras,
Et répondit : "La France !"

À UN PÈRE.

MARIA TRÉCOURT.

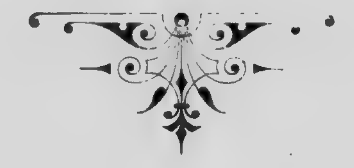
Enfin, cher papa, ce jour brille !
Il fut l'objet de nos ardeurs.
Que cette fête de famille
A donc de charme pour nos cœurs !
Accepte ce petit ouvrage,
Avec ma bonne intention ;
Mais il n'est qu'un bien faible hommage
De ma sincère affection.
O toi, le plus tendre des pères !
Que peut mon cœur te souhaiter ?
Sinon des jours heureux, prospères,
Que la vertu sait mériter.
Puisse le Ciel, à ma requête,
Te départir un si beau sort !
Et puisse ce grand jour de fête
Luire pour nous longtemps encore !

TROP PETITE.

C. LECLERC.

Mon Dieu, que c'est affreux d'être longtemps petite,
Faites-moi, s'il vous plaît, grandir vite, bien vite !
Petite ! Ah ! je m'en vais vous raconter ici
Comme c'est ennuyeux, comme c'est triste aussi !
Dans mes bras, ce matin, j'avais pris petit frère,
Et je croyais ainsi certainement bien faire,
Car je voulais d'abord bien et bien l'embrasser,
Et puis, pour l'endormir, ensuite le bercer.
Mais j'entends aussitôt : "Que fais-tu donc, Yvonne ?
Tu le feras tomber, laisse Jacques, mignonne !"
Quand je le disais bien ! Eh bien, c'était maman,
Qui m'enleva mon frère, et cela gravement.
Pour le bercer, hélas ! j'étais bien trop petite,
C'est pourquoi je demande à grandir au plus vite.
D'abord, si j'étais grande, avec un beau chignon,
J'aurais vraiment un air tout à fait de bon ton,
Car je n'ai pas le droit d'avoir une coiffure
Qui soit au moins seyante et aille à ma figure !
Lorsque je me regarde un peu dans le miroir,
Ma robe me fait peine, oh ! oui, bien peine à voir,
Elle est si courte encore ! Ma jupe préférée
Serait longue, très longue, et puis toute ruchée ;
On ne me laisse pas faire ce que je veux,
Je ne puis qu'obéir. Ah ! n'est-ce pas honteux !
On ne m'écoute pas, il faut bien que j'attende,
Pour obtenir ceci, d'être beaucoup plus grande.
Oh ! quel bonheur alors ! Que je m'amuserai,
Je dérangerai tout et je commanderai,
Puis j'aurai chaque jour une belle toilette,
Et chaque jour aussi je ferai la dînette !
Plus de soupe aux repas, rien que de bons morceaux,
La viande sera faite avec de beaux gâteaux.
Je serai grande, alors ! comme l'est Madeleine,
Celle qui ne nous fit jamais aucune peine,

Vous la connaissez bien, ma grande, grande sœur,
Que nous aimons tous bien et de tout notre cœur.
Mais, j'y songe à présent, si je deviens comme elle,
Il faudra tous les jours qu'avec Mademoiselle
Je lise et je relise un gros et laid bouquin
Dans lequel se perdra mon petit nez mutin.
Moi, qui voudrais courir sitôt que je travaille,
Et pendant la leçon, hélas, bien souvent bâille,
Je ne pourrai jamais !
Et puis, n'est-ce donc rien,
Que de ne plus sauter, de se tenir très bien !
Ce n'est pas tout encor ! Qui sait si ma toilette
Ne me gênera pas au jeu de la raquette,
Pour sauter à la corde et courir au jardin,
Pirouetter, danser, ainsi qu'un gai lutin.
Allons ! il est bien mieux de n'envier personne,
Et de nous contenter de ce que Dieu nous donne.
Combien, parmi les grands, penseront comme moi !
C'est très certainement bien plus sage, ma foi ;
Car j'accepte à présent de ne pas grandir vite,
Trouvant quelque avantage à demeurer petite.



LES BAS PERCÉS.

ADOLPHE POISSON.

L'autre jour, un enfant, la figure fanée,
Les habits en lambeaux, toute la matinée,
Auprès d'un étalage, avait *mangé des yeux*
Des cônes de bonbons frais et délicieux.
Sous le coup de l'appât haletait sa poitrine ;
Il était là, le front collé sur la vitrine,
Et n'avait de pensée et n'avait de regard
Que pour ces riens dont il n'aura jamais sa part.
Je m'approche de lui. "Quel est," dis-je, "ton père ?
—Monsieur, je n'en ai plus ; je vis avec ma mère,
Trois frères, quatre sœurs, à Saint-Roch, près du pont."
Et c'est avec des pleurs que l'enfant me répond.
"Sais-tu, pauvre petit, que ce soir c'est la fête
De l'Enfant-Dieu ? — Je sais," dit-il, hochant la tête,
'Mais pourquoi donc Jésus, à qui souffre la faim,
Ne donne pas ce soir un bon morceau de pain ?
—Il te le donnera, si tu le lui demandes."
Et le frémissement de ses lèvres gourmandes
Me fit comprendre, hélas, que le pauvre petit
Mordrait dans un gâteau de fort bon appétit ;
Et, l'entraînant de suite à la confiserie,
Je l'attablai. Ce fut comme une griserie.
Et, de le voir ainsi dévorer les pâtés,
Les gâteaux engloutis avant d'être goûtés,
Me jeta dans le cœur une pitié profonde ;
Et je songeai soudain à tout ce petit monde,
A la mère là-bas, attendant son enfant,
Et qui contre la faim, en pleurant, se défend.
Je jurai de leur faire une douce surprise.
Sa dernière bouchée était à peine prise
Que je dis à l'enfant : "Si tu pendais ton bas,
Petit Jésus est bon, il ne t'oublirait pas.
A ton lit suspends-le ce soir ; qu'il soit solide,
Car il sera bien plein." Mais le petit, candide,
Me dit d'un ton dolent, les yeux sur moi fixés :
"Monsieur, je voudrais bien ! mes bas... ils sont percés."

UN BILLET POUR LE CIEL.

HENRI COLAS.

O mon pauvre Polichinelle !
Si tu savais mon gros chagrin !
Tu sais bien : grand'maman, si belle !
Elle est morte l'autre matin !
Elle était si blanche et si froide
Sur son lit, avant de partir !
Je la trouvais surtout si roide,
Pourtant elle semblait dormir !

Hier au soir, petite mère
Pleurait beaucoup, et j'ai compris
Que grand'maman, quittant la terre,
S'en est allée au Paradis.
Le Paradis, Polichinelle,
C'est la maison du bon Jésus,
Et c'est une maison si belle
Que jamais on n'en revient plus.

Sans doute elle était bien contente,
Grand'maman, de partir là-bas,
Mais moi, quand je suis gai, je chante,
Grand'mère, elle, ne parlait pas.
Dans sa chambre, au jour du voyage,
J'enten[illegible]ait, j'accourus,
J'entrai sans faire de tapage,
Mais grand'maman n'y était plus.

Or, tu sais que j'ai dans ma bourse
Un peu plus de vingt sous déjà,
Et, comme on peut faire une course
Très longue avec cet argent-là,
J'avais pensé, de très bonne heure,
M'en aller sans être surpris,
Pour consoler maman qui pleure,
Chercher grand'mère au Paradis.

Tu sais, ce n'est pas loin la gare,
Et je sais bien prendre un billet ;
J'ai donc fait le tour de la mare,
Et suis allé droit au guichet ;
J'ai dit au monsieur en casquette :
"Je voudrais bien savoir le prix,
Demi-place et tarif de fête,
D'un billet pour le Paradis."

Le monsieur s'est mis à sourire,
Puis il a dit : "Pauvre petit,
C'est loin ! Tu ferais mieux d'écrire."
Dès en rentrant j'ai donc écrit.
Mais grand'maman reviendra-t-elle ?
Elle est si vieille et c'est si loin !
Qu'en penses-tu, Polichinelle ?
Moi, j'ai bien pleuré dans mon coin.

OUVREZ AUX ENFANTS.

Mme Desbordes-Valmore.

Les enfants sont venus vous demander des roses,
Il faut leur en donner.
"Mais les petits ingrats détruisent toutes choses..."
Il faut leur pardonner.

Tout printemps est leur fête et tout jardin leur table ;
Qu'ils prennent à loisir !
Ils nous devront, du moins, souvenir délectable !
D'avoir eu du plaisir !

Demain, nous glanerons les roses répandues,
Trésor du jardin vert ;
Ces haleines d'été ne seront pas perdues
Pour embaumer l'hiver.

Ouvrez donc aux enfants qui demandent des roses ;
Il faut leur en donner ;
Et si l'instinct les pousse à briser toutes choses,
Il faut leur pardonner !

LA DISTRIBUTION DES PRIX.

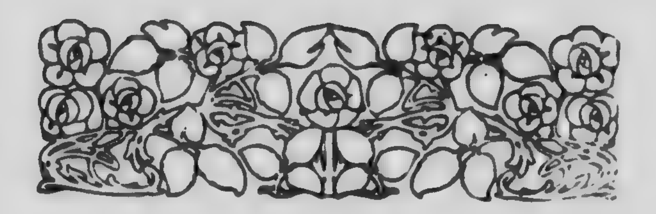
Louis Ratisbonne.

C'était dans une école, en un coin de Paris,
      La distribution des prix.
C'étaient des prix de tout : lecture, arithmétique,
Écriture, grammaire et même de gymnastique !
Sur les fronts des vainqueurs, les couronnes pleuvaient,
      Et les pleurs des mères coulaient !
Seul, le petit Thomas, sur son banc, grave et triste,
Sans en prendre sa part à cette fête assiste.
Il n'avait que quatre ans, et, n'ayant rien appris,
      Il ne pouvait avoir de prix !

Tout à coup, cependant, ô surprise ! on proclame
Son nom, et l'assemblée unanime l'acclame.
      Petit Thomas a remporté
      Le grand premier prix... de santé !

On le pousse, en riant, de son banc vers l'estrade,
Et le maître d'école, au front du jeune enfant,
Dépose un laurier vert, avec un baiser fade.
Mais le petit Thomas, d'un air peu triomphant,
Arrache de son front le beau papier vert pomme !
"Je ne veux pas de prix, je ne mérite rien ;
C'est sans le faire exprès que je me porte bien."

Il avait parlé là, ce marmot, comme un homme.
C'était un noble cœur : il avait bien compris
Qu'on ne peut sans travail mériter aucun prix.
Et plus tard, dans la vie, aussi comme à l'école,
C'est la peine, l'effort, qui nous met l'auréole.
Pour que l'on soit vainqueur, il faut qu'on ait lutté.
Pas de triomphe vrai, si le hasard le donne ;
      Pas de gloire qui n'ait coûté ;
      Pas de combat, pas de couronne !



LE LAURIER PASCAL.

JEAN RAMEAU.

Le jour de Pâques, chaque année, à l'heure sainte
Où l'aube emplit les bois de frissons et de chants,
Mon fermier, recueilli sous l'angélus qui tinte,
Plante un brin de laurier au coin de tous les champs.
Pour que le vin soit clair et le foin délectable,
Du laurier à la vigne ! et du laurier au pré !
Pour que les bœufs soient forts, laurier à leur étable !
Laurier au four, afin que le pain soit doré !
Au lit, pour que, le soir, quelque ange ailé s'y penche
A l'âtre, pour que rien ne puisse l'assombrir ;
Et, sur la porte, enfin, pour qu'avec sa main blanche,
Le Bonheur, ce passant, daigne parfois l'ouvrir.
O fermier, n'as-tu pas oublié ma demeure ?...
Va, va fleurir aussi l'âtre et le lit sculpté !
Que le laurier pascal vienne y parfumer l'heure
Comme le souffle ardent du Christ ressuscité !
Que, par lui, je m'exalte, et que, par lui, je chante,
Grondant d'alléluias, ailé d'espoirs subits !
Et que le temps soit doux à mon front qui s'argente
Comme au palmier poudreux la halte d'un ibis !
O laurier symbolique et propitiatoire,
Garde bien ma maison du Mal, du Laid, du Deuil !
Autrefois, je rêvais d'y voir entrer la Gloire...
Mais, si la Paix y vient, je baiserai le seuil.



MA PATRIE.

THÉODORE BOTREL.

Me voyant marcher de l'avant,
Des gens sont venus, quatre à quatre,
Me dire : "On te voit trop souvent
Contre des montagnes te battre !"
— Et moi j'ai répondu : "Voilà
Pourquoi je charge avec furie :
Derrière ces montagnes-là
Est prisonnière ma Patrie !"

D'autres m'ont dit : "Ferme les yeux !
Ton existence sera belle :
Fortune, honneurs, à qui mieux mieux,
Vers toi viendront en ribambelle !"
— J'ai répondu : "Gardez pour vous
Les bravos de la galerie...
Moi, j'estime qu'il est plus doux
De ne songer qu'à la Patrie !"

On m'a dit : "On sent dans tes vers
La pitié des nobles détresses !
N'as-tu pas, pour tout l'univers,
Mêmes bontés, mêmes tendresses ?"
— Alors j'ai dit : "En vérité,
Ai-je l'air d'avoir l'âme aigrie ?
J'aime, certes, l'humanité...
Mais j'aime, d'abord, ma Patrie !"

Des poètes m'ont dit : "Jamais
Près de nous ne prendras-tu place ?
Viens donc rêver sur nos sommets ;
Ne vois-tu donc plus le Parnasse ?"
— J'ai répondu : "Bien au-dessus
Je vois le Calvaire où, meurtrie,
Ainsi qu'on a cloué Jésus,
On voudrait clouer ma Patrie !"

Et puis d'aucuns m'ont dit, enfin :
"Es-tu Blanc ou Bleu ? Rouge ou Rose ?
Quel est ton cri : Vive Machin !
Ou : Vive Untel ! ou : Vive Chose ?"
— Et j'ai dit, gaîment, à chacun :
"Écoutez-moi : lorsque je crie,
Ce n'est jamais : Vive Quelqu'un !
C'est toujours : Vive la Patrie !!!"

LE PREMIER DEUIL.

SULLY PRUDHOMME.

En ce temps-là, je me rappelle
Que je ne pouvais concevoir
Pourquoi, se pouvant faire belle,
Ma mère était toujours en noir.

Quand s'ouvrait le bahut plein d'ombre
J'éprouvais un vague souci
De voir, près d'une robe sombre,
Pendre un long voile, sombre aussi.

Le linge, radieux naguère,
D'un feston noir était ourlé :
Tout ce qu'alors portait ma mère,
Sa tristesse l'avait scellé.

Sourdement, et sans qu'on y pense,
Le noir descend des yeux au cœur ;
Il me révélait quelque absence
D'une interminable longueur.

Quand je courais sur les pelouses
Où les enfants mêlaient leurs jeux,
J'admirais leurs joyeuses blouses,
Dont j'enviais les carreaux bleus ;

Car déjà la douleur sacrée
M'avait posé son crêpe noir,
Déjà je portais la livrée :
J'étais en deuil sans le savoir.

L'ÉTOILE DES BERGERS.

FRANÇOIS COPPÉE.

Quand, dans la froide nuit, au ciel,
Dont les champs infinis s'azurent,
Passa l'étoile de Noël,
De pauvres bergers l'aperçurent.

Laissant là chèvres et moutons,
Prenant crosses et sacs de toile,
Ils dirent aussitôt : "Partons !"
Et suivirent l'errante étoile.

Les autres, amis du repos,
Les prudents et les économes,
Rirent, en gardant leurs troupeaux,
De la démence de ces hommes.

Quand ils revinrent, étonnés,
Contant comme un fait véritable
Que l'astre les avait menés
Voir un enfant dans une étable,

Des voleurs avaient, à ces fous,
Pendant leur absence funeste,
Pris bien des brebis, et les loups
Dévoraient déjà tout le reste ;

Et l'on se moqua beaucoup d'eux.
Garder son bien, voilà l'utile,
Pourquoi donc courir, hasardeux,
Après une étoile qui file ?

Mais souffrir et n'avoir plus rien
Contentait ces humbles apôtres :
Le peu qu'il leur resta de bien,
Ce fut pour le donner aux autres.

Fidèles au divin signal,
Qu'ils avaient suivi sans rien dire,
Ils rendaient le bien pour le mal,
Et pour une insulte un sourire.

La nuit, près du fleuve, en secret,
Ils chantaient en chœur sous les saules.
Et, quand un agneau s'égarait,
Le rapportaient sur leurs épaules.

Bons, ils pardonnaient au méchant,
Et, par un merveilleux mystère,
Régénéraient, en la touchant,
La courtisane ou l'adultère.

Et les autres bergers, pleins d'or,
Dont l'avarice méprisable
Creusait, pour y mettre un trésor,
Des trous dans la chaleur du sable,

Avaient des haines d'envieux
Pour ces pauvres de haute mine,
Qui gardaient au fond de leurs yeux
Un peu de l'étoile divine.

Comme dans le mythe chrétien,
Dont ce temps mauvais n'est plus digne,
L'astre du beau, l'astre du bien,
Passe parfois et nous fait signe.

Qui le fuit est déshérité
De tout ce que le monde envie.
Idéal d'art ou de bonté,
Il faut en souffrir pour la vie ;

Gravir les chemins durs et droits ;
Fuir les jougs que met sur nos nuques
Ou la morale des bourgeois
Ou la critique des eunuques ;

Jeter ses perles aux pourceaux,
Être toujours, sans qu'on s'irrite,
Traité d'insensé par les sots,
Traité d'impur par l'hypocrite ;

Voir triompher autour de soi
Le laid, l'imbécile et l'injuste ;
Et sentir plus ferme sa foi
Et sa volonté plus robuste...

Artiste d'un rêve obsédé,
Ou pauvre homme à la chair fragile,
Va ! par une étoile guidé,
Comme un berger de l'Évangile !

Va ! sourd à l'intérêt vénal,
Va ! loin des faux dieux qu'on encense,
Vers le Bethléem idéal,
Vers la beauté, vers l'innocence !

Et, si quelque gouffre effrayant,
Que ton imprudence te voile,
T'engloutit, meurs en souriant,
Les yeux fixés sur ton étoile !

LE CONVOI D'UN ENFANT.

Un jour que j'étais en voyage,
Près de ce clos, qu'un mur défend,
Je vis deux hommes du village
Qui portaient un cercueil d'enfant.

Point de parents, point de famille !
Je ne vis, le long du chemin,
Qu'une pauvre petite fille
Cachant ses larmes sous sa main.

Cependant, inclinant la tête,
Au cimetière on arriva.
Une fosse ouverte était prête ;
Alors un homme dit : "C'est là."

Et, comme la petite fille,
S'en allant, passait près de moi,
Je l'arrêtai par sa mantille :
"Tu pleures, mon enfant ; pourquoi ?

—Monsieur, c'est que Julien," dit-elle,
"Mon petit camarade, est mort !"
Et, voilant sa noire prunelle,
La pauvrette pleura plus fort.

LES BLESSÉS DE LA PATRIE.

FRANÇOIS FABIÉ.

Vous qui n'avez encore eu que l'âme meurtrie,
Vous qui n'avez versé que des larmes encor,
Hâtez-vous d'apporter, non du sang, mais de l'or,
Pour les blessés de la Patrie.

Naguère, parmi nous, robustes et vaillants,
Ils apprêtaient la faux pour la gerbe mûrie ;
Depuis, sous la mitraille, ils sont tombés sanglants,
Gerbes aussi pour la Patrie.

La balle a traversé leur poitrine ou leur bras,
L'obus a labouré leur chair avec furie,
Ils reviennent fourbus, exsangues, de là-bas,
Fiers éclopés de la Patrie.

En attendant le jour où leurs mères pourront
Embrasser en pleurant leur face endolorie,
Faites-leur un accueil bien tendre, ils comprendront
Que c'est l'accueil de la Patrie.

De l'or, amis ! des soins, ô femmes ! penchez-vous
A leur chevet, et que chacune leur sourie,
Qu'après l'acier brutal vos doigts soient bons et doux
Aux mutilés de la Patrie.

Refaisons-leur des bras, des jambes, de l'espoir,
Regonflons de sang frais leur artère appauvrie,
Rendons-leur ce qu'ils ont prodigué, par devoir,
A la grandeur de la Patrie.

Demain, nous songerons à nos morts ; leurs tombeaux
Sentiront les genoux de la France qui prie,
Et puis nous recoudrons nos glorieux drapeaux,
Blessés aussi pour la Patrie.

Aujourd'hui, ne songeons qu'à rendre leur essor
A ceux dont l'aile fut par l'ouragan meurtrie,
S'il le fallait, demain ils se battraient encor,
Guérissons-les pour la Patrie !

UN BON MARI.

ÉMILE BANEUX.

La nuit de noces terminée,
Pendant que sa femme, en dormant,
Faisait la grasse matinée,
Dupont se leva doucement.
Pour elle, plein de prévenance,
Il prépara le chocolat,
Attendant avec patience
Que madame se réveillât.
Enfin, elle ouvre la paupière,
Et voit, sur la table de nuit,
Son déjeuner comm' chez sa mère;
Elle l'avale avec appétit.
"Repose-toi bien, ma p'tit' femme,"
Dit son époux en l'embrassant.
Sans se faire prier, la dame
Au lit reste complaisamment.
Et Dupont, lui, fait le ménage.
Il gratte carotte et navet,
Aux chaussures met du cirage,
Balaie et frotte le parquet.
Il monte l'eau, fait la vaisselle,
Travaille enfin comme un cheval,
Pendant que, dans son lit, la belle
Tranquillement lit son journal.
Elle n'eut qu'à se mettre à table
Pour savourer un bon dîner,
Trouvant cela très confortable,
Et sans paraître s'étonner.
"J'en ai," dit-elle, "de la veine
D'avoir un aussi bon mari.
J'vais être heureuse comme une reine,
Viens que je t'embrasse, mon chéri.
—Hein? Je suis bien gentil, j'espère."
Dit Dupont, "eh bien, n'l'oublie pas,
Tout c'qu'aujourd'hui tu m'as vu faire,
Dorénavant c'est toi qui l'fras.

LE TALION.

LECONTE DE LISLE.

Ai-je dormi? quel songe horrible m'a hanté?
Oh! ces spectres, ces morts, un blême rire aux bouches,
Surgis par millions du sol ensanglanté,
Et qui dardaient, dans une ardente fixité,
Leurs prunelles farouches!

Tels, sans doute, autrefois, Y'heskel le Voyant.
Le poil tout hérissé du souffle prophétique,
Les vit tourbillonner en se multipliant
Hors du sombre Schéol, dans le val effrayant
Où gît la race antique.

Et ces morts remuaient leurs os chargés de fers,
Et j'entendais, du fond de l'horizon qui gronde,
Pareille au bruit du flux croissant des hautes mers,
Une voix qui parlait au milieu des éclairs,
En ébranlant le monde.

Elle disait : — O loups affamés et hurlants,
Princes de l'aquilon, ivres du sang des justes!
Dans les siècles, j'ai fait mon chemin à pas lents;
Mais je viens! je romprai de mes poings violents
Vos mâchoires robustes.

Le jour de ma colère, ô rois, flamboie enfin :
Voici le fer, le feu, le poison et la corde!
J'étancherai ma soif, j'assouvirai ma faim.
Le torrent de ma rage est déchaîné, le vin
De ma fureur déborde!

Il est trop tard pour la terreur ou le remords,
Car le crime accompli jamais plus ne s'efface,
Car j'arrache les cœurs féroces que je mords,
Car mon peuple a dressé la foule de ses morts
La face vers ma face!

O princes ! c'est pourquoi vous ne dormirez point
Au tombeau des aïeux, immobiles et graves,
Sous le suaire où l'or à la pourpre se joint,
Votre couronne au front et votre épée au poing,
Comme dorment les braves.

Non ! l'épais tourbillon des aigles irrités
Mangera votre chair immonde à gorge pleine ;
Vous serez mis en quatre et tout déchiquetés,
Et les chiens traîneront vos lambeaux empestés
Par le mont et la plaine.

Je ferai cela, moi, le talion vivant,
Puisque, ceignant vos reins pour l'exécrable tâche,
Au milieu des sanglots qui roulent dans le vent,
Vous avez égorgé, dès le soleil levant,
Sans merci ni relâche.

Oui ! puisque vous avez, en un même monceau,
Comme sur un étal public les viandes crues
Du mouton éventré, du bœuf et du pourceau,
Entassé jeune et vieux, femme, enfant au berceau,
Sur le pavé des rues ;

Puisque, de père en fils, ô rois, sinistres fous,
D'un constant parricide épouvantant l'histoire,
Dévorateurs d'un peuple assassiné par vous,
De la goule du Nord vous êtes sortis tous
Comme d'un vomitoire !

L'heure sonne, il est temps, et me voici ! Malheur !
Flambe, ô torche ! Bondis, couteau, hors de la gaîne !
Taisez-vous, cris d'angoisse et sanglots de douleur !
O vengeance sacrée, épanouis ta fleur !
Grince des dents, ô haine !

Qu'ils râlent, engloutis sous leurs palais fumants !
Et vous, ô morts d'hier, et vous, vieilles victimes,
Dans la nuit furieuse, avec des hurlements,
Pourchassez-les parmi les épouvantements
Éternels de leurs crimes !

HAUT LES CŒURS !

HENRI DE BORNIER.

Pourquoi sont-ils joyeux, soldats et capitaines
Que nos regards émus ont vus quitter le port,
Qui partirent hier vers les guerres lointaines,
Pourquoi sont-ils joyeux en allant à la mort ?

Ils savent que là-bas, sur ce sombre rivage,
La faim, la soif, la fièvre horrible les attend,
Que, s'ils tombent aux mains de l'ennemi sauvage,
C'est pour eux le martyre... Ils sont joyeux pourtant !

C'est que tout soldat de la France,
Quand la mort plane sur son front,
Voit, avec l'œil de l'espérance,
Les héros qui lui survivront ;
Humble ouvrier de l'œuvre immense,
Il sème, il prépare, il commence
Ce que d'autres doivent finir,
Et sa main, où frémit l'épée,
Travaille à la grande épopée
D'un mystérieux avenir !

Celui qui combat et qui tombe
Pour la France et la liberté,
Un jour, réveillé dans sa tombe,
Entendra l'hymne de fierté,
L'hymne de guerrière allégresse
Qu'à l'heure auguste et vengeresse,
Battant du pied leur fier chemin,
Chanteront à l'écho sonore
Ceux qui sont aujourd'hui l'aurore
Et seront le soleil demain !

Et nous, glorifions ceux qui donnent l'exemple,
Ceux que le moissonneur divin trouve à son gré ;
Honorons, vénérons leur tombeau comme un temple,
Et soyons prêts comme eux pour le devoir sacré ;

Quel que soit le moment, si dur que soit l'ouvrage,
Aimons comme eux la France, et comme eux servons-la,
Afin que tous ses fils, dans le calme ou l'orage,
En se frappant le cœur, disent : " La France est là ! "

ÉLOGE DE LA BÊTISE.

LEMERCIER DE NEUVILLE.

Voulez-vous que je vous le dise,
En dépit de votre air moqueur,
J'adore la Sainte Bêtise,
C'est elle qui fait le bonheur !

C'est si commode d'être bête,
Tout semble d'un excellent goût :
Fautes de cœur, fautes de tête,
Le monde vous pardonne tout.

On a pour vous une indulgence
Que pour d'autres on n'aurait pas ;
Si vous dressez votre ignorance,
On ne la mettra pas à bas !

On vous écoute, on vous admire,
Vous faites même des jaloux...
Pourquoi cela ? Faut-il le dire ?
Vous êtes au niveau de tous.

Voyez, d'abord quel avantage
Pour un homme bête ici-bas !
On le prend pour un personnage,
S'il sourit et ne parle pas !

On l'estime, on le considère ;
"Ce n'est pas," dit-on, "un farceur ;
C'est un talent que de se taire ;
Il ne dit rien : c'est un penseur."

Et, pendant ce temps, la Bêtise
Murmure au fond de son cerveau :
"Que voulez-vous que je vous dise ?
Je ne trouve rien de nouveau !"

Être bête, la bonne chose !
Que de plaisir ! que d'agrément !
C'est bêtement que l'on s'impose ;
On se retire bêtement.

Bêtement on passe sa vie,
Bêtement on est amoureux,
C'est bêtement qu'on se marie,
Et bêtement qu'on est heureux !

Mais, si la bêtise de l'homme
D'un triple airain l'a revêtu,
Chez une femme elle est en somme
La gardienne de sa vertu.

En effet, ce qu'on peut lui dire
Ne lui cause pas d'embarras ;
Elle rit de notre martyre,
Car elle ne le comprend pas !

Et, comme elle est naïve et bonne,
Et qu'elle ne peut rien cacher,
Son cœur tout simplement se donne
Sitôt qu'on a su le toucher.

"Elle est bête, mais elle est belle,"
Dit-on, et cela nous suffit,
Et nous jouons de la prunelle
En l'honneur de son peu d'esprit.

Nous pensons que son innocence
La fera plus vite céder ;
Qu'elle aura moins de résistance,
Si l'esprit ne peut la garder.

Et l'on se dit : "Elle est bébête,
Et pas méchante pour un sou ;
Elle n'est pas même coquette !
Elle est charmante ! J'en suis fou !"

Et, n'eût-elle rien dans la tête,
Ce qu'on n'a jamais pu prouver,
Son cœur, c'est la petite bête
Qui ne cherche qu'à se sauver !

D'ailleurs, tous les noms de tendresse
Sont empruntés aux animaux ;
On les redit avec ivresse,
Et les plus laids sont les plus beaux :

Mon rat, mon chien, ma tourterelle !
Mon petit chat, mon gros lapin,
Toute l'histoire naturelle
S'adapte au sexe féminin.

Ce plaidoyer, je vous l'avoue,
Doit trouver des contradicteurs ;
Je vois déjà faire la moue
A plusieurs de mes auditeurs.

"Est-ce à moi que ceci s'adresse ?"
Pense l'un ; —et l'autre : "Est-ce à moi ?
On peut vous rendre votre pièce,
Je suis moins bête qu'on ne croit."

Pardonnez-moi, j'ai voulu faire
Un paradoxe, comme on dit.
Demain, je dirai le contraire :
Je chanterai les gens d'esprit !



RÊVES AMBITIEUX.

JOSÉPHIN SOULARY.

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre, un doux nid, gramen, duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau ;
Sous mon toit, un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent ; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :
"Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève ;

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon."
—Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

AUX MÈRES DOULOUREUSES.

HENRY BATAILLE.

Rien n'est plus merveilleux que la beauté des morts.
Si l'on vous dit jamais que la balle, en frappant,
Que l'obus, en fauchant, avaient meurtri leurs corps,
Assez pour qu'on n'y vît que la terreur du sang,

N'en croyez rien ! Ce n'est pas vrai. Graves, superbes,
Sculptés par le génie insensé de la mort,
Tous ces soldats raidis se sont couchés dans l'herbe,
Comme des rois, vêtus de fer, de pourpre et d'or.

On vous dira : "Hachés, mutilés, c'est à peine
Si l'on voyait, de la couverture de laine,
Émerger le point noir de leurs souliers à clous."
Ou bien : "Ils étaient droits, au contraire, debouts.

Mais démantibulés ! Plus des hommes. Des choses !
On aurait voulu les secouer pour qu'ils bougent,
Et que, rectifiant la tenue, ils imposent
La beauté du linceul à leurs pantalons rouges.

Car la mort est grotesque, abjecte. Elle profane
Et du plus noble fait une caricature !..."
Ce n'est pas vrai ! C'est un blasphème, je le jure.
Fronts d'ivoire, profils sereins, chairs diaphanes,

Ils semblaient façonnés par quelque Praxitèle,
Avec des majestés augustes, sans souillure,
Ayant bien su tomber pour la pose éternelle...
J'en suis certain. J'ai soulevé la couverture.

Depuis plus de mille ans, rien ne fut aussi beau !
Jamais plus de grandeur calculée ne donna
Semblable majesté aux choses du tombeau.
D'ordinaire, le sang, c'est de l'assassinat.

Ce fut une splendeur de gestes et de poses !
Il faut croire au hasard correct de la beauté,
Qui sait tout ordonner, et place à côté
De l'enfant gracieux le vieillard grandiose.

Qui fait tout comme il faut, couvre, atténue, efface,
Compose, simplifie et met tout à sa place...
Cette fois-ci, ce fut du sublime agrandi.
Ceux qui l'auront nié, comme Pierre, ont menti !

Mères ! Mères en deuil ! Mères de mon pays !
Que l'indicible horreur de votre cœur s'arrache !
Ils étaient là, très doux, très sages, très petits,
Avec leur joue en fleur, tous ces enfants sans tache.

Ce n'est pas vrai qu'on ait abîmé leurs figures !
Mères, rassurez-vous. Écartez vos deux mains
Du visage qui fuit la vision... Je jure
Qu'ils avaient, tous, la face empreinte du divin.

Pas un, entendez-vous, pas un qui ne fût tel !...
Il faut le croire. Il faut. J'en atteste le Ciel.
Mères, levez le front. J'en viens ! Je les ai vus !
Tous vos enfants étaient aussi beaux que Jésus.

LA MORT ET LA BEAUTÉ.

VICTOR HUGO.

La mort et la beauté sont deux choses profondes,
Qui contiennent tant d'ombre et d'azur, qu'on dirait
Deux sœurs, également terribles et fécondes,
Ayant la même énigme et le même secret.

O femmes, voix, regards, cheveux noirs, tresses blondes,
Vivez, je meurs ! Ayez l'éclat, l'amour, l'attrait,
O perles que la mer mêle à ses grandes ondes !
O lumineux oiseaux de la sombre forêt !

Judith, nos deux destins sont plus près l'un de l'autre
Qu'on ne croirait, à voir mon visage et le vôtre :
Tout le divin abîme apparaît dans vos yeux,

Et moi, je sens le gouffre étoilé dans mon âme ;
Nous sommes tous les deux voisins du Ciel, madame,
Puisque vous êtes belle et puisque je suis vieux.

LA CHARPIE.

SULLY PRUDHOMME.

Le ciel est noir : pas une étoile.
Les regards fixement baissés,
Jeanne effile un lambeau de toile
Pour les blessés.

Son ami se bat. Pauvre fille !
Elle a vu partir aujourd'hui
Tous les hommes de sa famille,
Tous avec lui !

Elle entend gronder, plus voisine,
La voix lugubre du canon
Sommant, jour et nuit, la famine
Qui répond : non !

L'heure est lente, le fil s'amasse.
Après un labeur sans répit,
Jeanne sent sa main qui se lasse,
Et s'assoupit...

Comme elle achève de la sorte
Son œuvre sainte en s'endormant,
Elle entend remuer la porte,
Tout doucement.

Une visiteuse inconnue
Apparaît, droite sur le seuil,
Blonde, à la prunelle ingénue,
Pâle, en grand deuil.

"Ne crains rien, Jeanne," lui dit-elle,
"Je porte la croix rouge au bras,
D'où je viens, comment je m'appelle,
Tu le sauras.

C'est Marguerite qu'on me nomme,
Et j'arrive des bords du Rhin.
J'aime un cruel et fier jeune homme.
J'ai ton chagrin.

Ah ! par notre commune peine,
Par nos rêves, par nos vingt ans,
Nous sommes sœurs ! Laissons la haine
Aux combattants.

Faisons de la charpie ensemble,
Car le sang n'a pas deux couleurs,
Et quand on aime on se ressemble,
Mêlons nos pleurs."

Ainsi parle la jeune femme,
Et déjà ses doigts empressés
Séparent les fils de la trame
Pour les blessés.

CONSEILS À UN ENFANT.

EUGÈNE MANUEL.

Enfant, tu grandis : que ton cœur soit fort !
Lutte pour le bien, la défaite est sainte !
Si tu dois souffrir, accorde à ton sort
Un regret parfois... jamais une plainte.

Écris, parle, agis, sans peur du danger.
L'univers est grand, que ton œil y plonge !
Tu pourras faillir, même propager
Une erreur parfois... jamais un mensonge.

Si tu vois, plus tard, d'indignes rivaux
Toucher avant toi le but de la vie,
Trahis seulement, sûr que tu les vaux,
Du dépit parfois... jamais de l'envie.

Le mal, ici-bas, trône audacieux ;
D'un amer dégoût si ton âme est pleine,
Nourris dans ton sein, montre dans tes yeux,
Du mépris parfois... jamais de la haine.

LA VOIX
DE LA CONSCIENCE.

JEAN LIANE.

"Lorsque tu commets un péché,
Et qu'on te met en pénitence,
Est-ce qu'en toi, ta conscience
Ne t'a jamais rien reproché?"
Voilà ce que petite mère
M'a demandé ce matin.
Jusqu'à ce jour, c'est bien certain.
Je n'avais pas entendu faire
En moi la moindre question
Par une voix intérieure.
Voilà-t-il pas que, tout à l'heure
—Jugez de mon émotion—
J'entends siffler dans ma poitrine!
Ça remonte, et puis ça descend...
C'est tout à fait embarrassant,
Et vraiment cela me taquine.
Dans ma gorge on entend du bruit,
Ça s'arrête et ça recommence...
Oh! c'est bien sûr ma conscience!
J'en aurai peur toute la nuit.
Oh! mon Dieu! Quelle sérénade
Si, ce soir, ce n'est pas parti;
Maman verra que j'ai menti,
En disant que j'étais malade,
Pour ne pas faire mon devoir.
Oui, c'est vilain! Je le confesse.
O Seigneur! A vous, je m'adresse,
En vous demandant que, ce soir,
Cette horrible voix, qui me plonge
Dans de si terribles frayeurs,
Aille se faire entendre ailleurs!...
Je ne ferai plus de mensonge.
Voilà comment on est puni,

Lorsque l'on n'a pas été sage !
Arrêtez, mon Dieu, ce tapage ;
Je jure que c'est bien fini.
Je vais agir en conséquence,
En étant sage, désormais,
Pour ne plus entendre jamais
Cette voix de la conscience.

LA NUIT.

A. Basile Routhier.

La nuit sur l'horizon étend ses grandes ailes ;
Mais, grâce à Dieu, la nuit n'a pas d'ombres ce soir.
La lumière rayonne aux voûtes éternelles,
Et, sur un pan du ciel, comme un grand ostensoir,
La lune monte, monte, et de clartés inonde
Les montagnes, la mer, les vallons et les bois.
La nature se tait : on dirait que le monde,
Pour mieux voir ce tableau, retient sa grande voix.

Au firmament d'azur, d'innombrables étoiles
Étincellent partout, comme des diamants,
Pendant qu'à l'Occident, pliant ses sombres voiles,
Un lourd nuage fuit leurs rayons éclatants ;
De célestes lueurs scintillante, embrasée,
La mer, en se calmant, semble se réjouir ;
Le rivage s'endort, et la vague apaisée
Ose à peine se plaindre en y venant mourir.

Je chante, en contemplant ces scènes toujours belles,
Et mon âme vers Dieu se plaît à remonter.
Qui sait si cette lune, aux splendeurs immortelles,
N'est pas son œil divin, revenant visiter
Notre globe qu'il aime en dépit de ses fanges?
Et ces astres sans nombre, illuminant la nuit,
Qui sait s'ils ne sont pas les prunelles des anges,
Dont la troupe fidèle en l'adorant le suit?

NOS POILUS!

LUCIEN BOYER.

Y avait, sous l'Premier Empire,
De rudes lascars;
Ces lapins, ces durs-à-cuire,
C'étaient les Grognards.
Ils avaient des âmes fières,
Des cœurs résolus:
C'est tout l'portrait d'leurs grand'pères,
Nos Poilus!

Malgré leur surnom superbe,
Beaucoup d'ces vaillants
Ont encor visage imberbe,
Et n'ont pas vingt ans.
Pour vaincre l'affreux Guillaume,
C'est un' raison d'plus:
Ils n'ont pas d'poil dans la paume,
Nos Poilus!

D'autres ont la barbe grise,
Et pleurent soudain,
En lisant la lettre exquise
D'un blond chérubin.
Ils pens'nt: "Que d'viendront mes mioches,
Si nous somm's vaincus?"
Et alors ils crèv'nt les Boches,
Nos Poilus!

Après l'horrible mêlée,
Encor tout sanglants,
Il leur faut, dans la tranchée,
S'enterrer vivants!
Ils supportent leur souffrance,
Sans mots superflus,
Car ils veul'nt sauver la France,
Nos Poilus!

Vraiment, nous ne comptions guère
Sur tant de héros,
Quand nos gars, avant la guerre,
Dansaient des tangos.
Ils ont eu courage et force
Quand il a fallu :
Du Français, grattez l'écorce,
Y a l'Poilu !

La guerre est longue et terrible ;
Mais, chaque soldat,
Le front haut, marche impassible,
Sûr du résultat !
Les officiers qu'on leur offre,
Ils peuv'nt compter d'ssus :
Qu'est-c' que c'est que Foch et Joffre ?
Des Poilus !

LES SONGEANTS.

JEAN RICHEPIN.

Dans le pays, on les appelait "les songeants."
A force d'être ensemble, ayant mine pareille,
On eût dit deux sarments, secs, de la même treille.
C'étaient un vieux marin et sa femme, indigents.

Ils se trouvaient heureux et n'étaient exigeants,
Car elle avait perdu la vue, et lui, l'oreille.
Mais chaque jour, à l'heure où le flux appareille,
Ils venaient, se tenant par la main, bonnes gens,

Et demeuraient assis sur le bord de la grève,
Sans parler, abîmés dans l'infini d'un rêve,
Et, jusqu'au fond de l'être, avaient l'air de jouir.

Ainsi de leurs vieux ans ils achevaient la trame,
Le sourd à voir la mer, et l'aveugle à l'ouïr,
Et tous deux à humer son âme dans leur âme.

LE BIJOUTIER EN FAUX.

HENRI ROULLAUD.

Deux sortes de conseils entourent les monarques :
Ceux-ci viennent de Dieu, ceux-là droit des enfers ;
Des suprêmes faveurs les uns portent les marques,
Les autres sont payés par l'exil ou les fers.
Homme obscur, je m'adresse aux puissants de la terre ;
Je me tairai bientôt, quand mon cœur sera froid.
Voudront-ils m'écouter? voilà tout le mystère !
Peu m'importe, après tout ; je chante, c'est mon droit !

Dans certaine cité... je ne puis vous répondre
Si c'était à Paris ou si c'était à Londres,
Mais ce sera demain, si ce n'était hier...
Vivait le bijoutier le plus fameux du monde ;
Tous vantaient son talent, sa main sûre et féconde,
Tous admiraient en lui l'artiste heureux et fier.
Mais, par excès d'orgueil, vous me croirez à peine !
L'orfèvre novateur avait pris l'or en haine !
Souvent il répétait : "L'or est un préjugé,
L'or est une chimère, et j'en suis corrigé.
Je suis prêt à montrer, devant l'Europe entière,
Que ma pensée à moi prévaut sur la matière ;
Tout est dans la façon, le reste importe peu,
Sous la main du génie une cuvette est dieu :
Dans mon premier travail, j'en donnerai la preuve,
En façonnant, sans or, une couronne neuve..."
Et bientôt il reçut, d'une cour en renom,
D'une reine, je crois, dont j'ignore le nom,
La commande et le prix d'un riche diadème.
Mais, au lieu de l'or pur, fidèle à son système,
De son vieil ennemi songeant à se venger,
Il prit du maillechort ou du métal d'Alger,
Dont, la dorure aidant, l'apparence est la même.
Cependant, il rendit un bijou si parfait,
Si finement ouvré du sommet à la base,
La ciselure avait tant de grâce et d'effet,

Que tous les courtisans crièrent, en extase :
"Qu'il est beau ! mais voyez ce globe de cristal !
Cette croix de clinquant... un bijou sans reproches !
Un peu léger, c'est vrai... fi de l'or, vil métal !
Il est bon pour les juifs... mettons-le dans nos poches."
Le bijoutier en faux se gonfla de dédain ;
Mais voyez quel mécompte il éprouva soudain.
Lorsque ses compagnons vinrent, à tour de rôle,
Soumettre leurs chefs-d'œuvre aux poinçons du contrôle,
Le maître expert lui dit : "C'est vraiment un malheur,
De dépenser tant d'art, tânt de soins et de veilles,
A faire un rien charmant, merveille des merveilles...
Mais les bijoux sans or n'ont aucune valeur."
O vous qui m'écoutez du fond de vos boutiques,
Suivez bien ce conseil, joailliers politiques !
Vainement vous perdez main-d'œuvre et capital,
A forger, d'un impur et vulgaire métal,
Et non pas d'or massif, la royale enveloppe
Qui doit ceindre le front de notre reine Europe ;
Sa Majesté demande une couronne d'or,
De lui donner du faux n'ayez pas l'espérance.
On vous dira d'en haut : "C'est à refaire encor !"
Le maître expert, c'est Dieu, et l'or pur, c'est la France.





HYMNE FRANÇAIS.

PAUL DÉROULÈDE.

France, veux-tu mon sang? Il est à toi, ma France!
S'il te faut ma souffrance,
Souffrir sera ma loi,
S'il te faut ma mort, mort à moi,
Et vive toi,
Ma France!

Gloire à la France au ciel joyeux,
Si douce au cœur, si belle aux yeux.
Sol béni de la Providence,
Gloire à la France!

Forêts au front, vigne au côté,
Elle a ce qui fait la beauté
Et ce qui donne l'abondance,
Gloire à la France!

O ma Patrie au cœur puissant,
Fière d'instinct, riche de sang,
Qui sans s'appauvrir se dépense,
Gloire à la France!

Tout vient vers elle et tout en part,
Elle est le Progrès, elle est l'Art,
Sol qui produit, peuple qui pense,
Gloire à la France!

Mais, de ces dons du Créateur,
Le plus divin et le meilleur
C'est sa grande âme au souffle immense,
Gloire à la France!

Champion de l'humanité,
L'homme lui doit sa liberté
Et l'esprit son indépendance,
Gloire à la France !

C'est pourquoi, partageant son sort,
Le monde mourrait de sa mort,
Lui qui vit de son existence.
Gloire à la France !

Et c'est pourquoi, nous, ses enfants,
Soit terrassés, soit triomphants,
Nous gardons tous cette espérance :
Gloire à la France !

France, veux-tu mon sang ? Il est à toi, ma France !
S'il te faut ma souffrance,
Souffrir sera ma loi,
S'il te faut ma mort, mort à moi,
Et vive toi,
Ma France !



SI LES LIVRES PARLAIENT!

Du Rourr.

Si les livres pouvaient parler,
Qu'ils diraient de belles histoires!
Tous ceux qu'ils ont vu défiler
Repasseraient dans leurs mémoires :
Ils diraient leurs succès, leurs gloires,
Comment ils savent consoler,
Par des lignes blanches et noires,
— Si les livres pouvaient parler.

Si les livres pouvaient parler,
Qu'ils nous diraient de douces choses!
Ils aimeraient à rappeler
Combien de bouches demi-closes
Ont souri, de leurs lèvres roses,
Laissant leur rêve s'envoler!
Et ce seraient d'aimables gloses,
— Si les livres pouvaient parler.

Si les livres pouvaient parler,
Qu'ils diraient des choses navrantes!
Tous les pleurs qu'ils ont fait couler,
Et combien d'âmes confiantes
Brûlèrent leurs pages ardentes,
Les rêves qu'ils firent crouler!
Leurs paroles seraient troublantes,
— Si les livres pouvaient parler.

Si les livres pouvaient parler,
Ils connurent tant d'aventures,
Ils ont vu tant d'hommes rouler,
De tout âge et toutes figures,
Qui, passant des larmes au rire,
On les écouterait jaser,
Et l'on oublierait de les lire,
— Si les livres pouvaient parler.

L'ALSACE.

ERCKMANN-CHATRIAN.

"Dis-moi ! quel est ton pays?
Est-ce la France ou l'Allemagne?
— C'est un pays de plaine et de montagne,
Une terre où les blonds épis
En été couvrent la campagne ;
Où l'étranger voit, tout surpris,
Les grands houblons, en longues lignes,
Pousser joyeux au pied des vignes
Qui couvrent les vieux coteaux gris !
La terre où naît la forte race
Qui regarde toujours les gens en face...
C'est la vieille et loyale Alsace."

"Dis-moi ! quel est ton pays?
Est-ce la France ou l'Allemagne?
— C'est un pays de plaine et de montagne,
Que les vieux Gaulois ont conquis,
Deux mille ans avant Charlemagne...
Et que l'étranger nous a pris !
C'est la vieille terre française,
De Kléber, de *La Marseillaise !*
La terre des soldats hardis
A l'intrépide et froide audace,
Qui regardent toujours la mort en face !
C'est la vieille et loyale Alsace."

"Dis-moi ! quel est ton pays?
Est-ce la France ou l'Allemagne?
— C'est un pays de plaine et de montagne,
Où poussent, avec les épis,
Sur les monts et dans la campagne,
La haine de tes ennemis...
Et l'amour profond et vivace,
O France, de ta noble race !
Allemands, voilà mon pays !
Quoi que l'on dise et que l'on fasse,
On changera plutôt le cœur de place,
Que de changer la vieille Alsace !"

L'ALOUETTE.

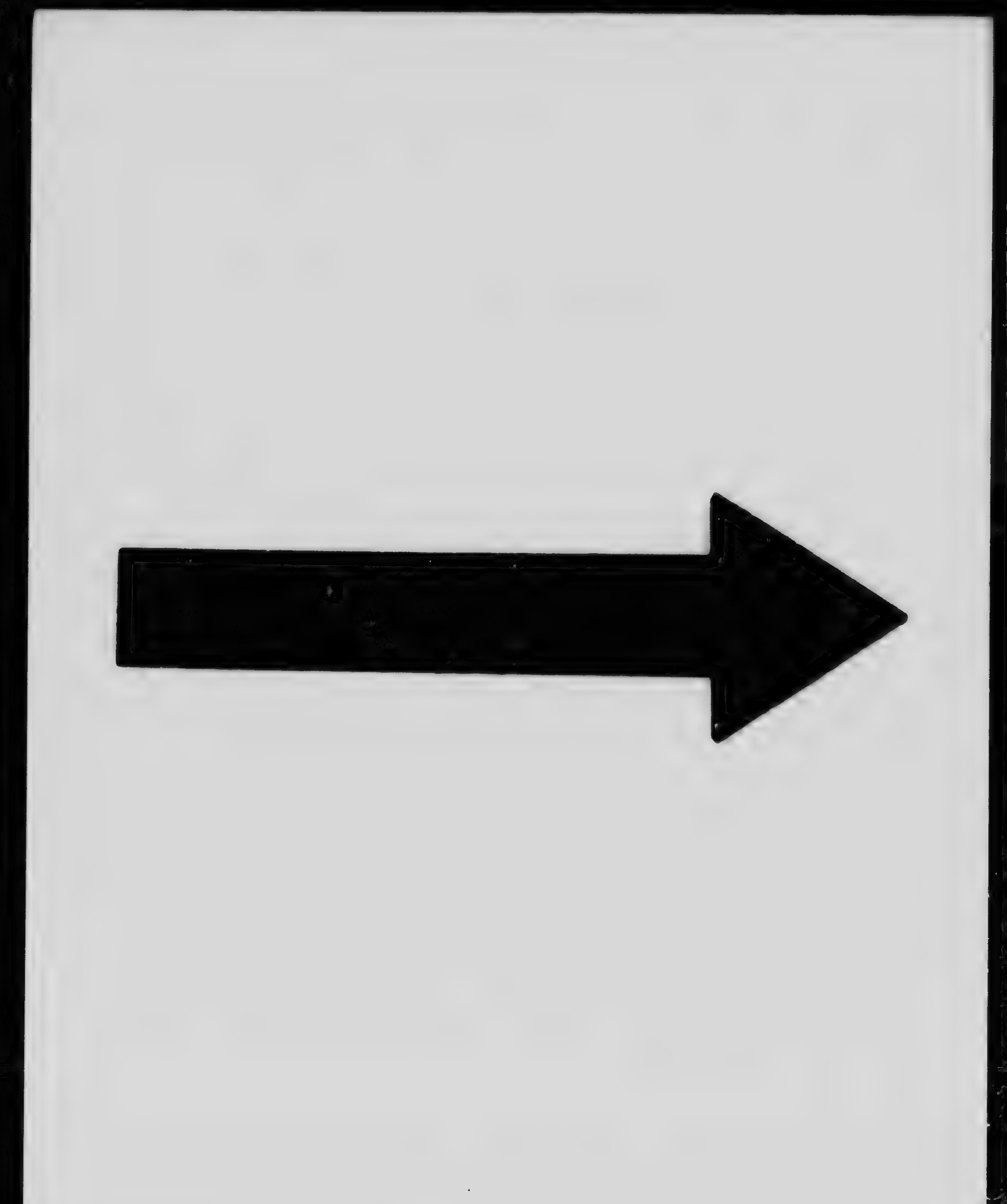
OCTAVE CRÉMAZIE.

Alouette
Gentillette,
Ta voix jette
Chaque matin un chant si radieux,
Si sonore,
Que l'aurore
Doute encore
S'il naît sur terre ou s'il descend des cieux.

Dans le bois solitaire,
D'un chant mélodieux,
Le rossignol, ton frère,
Jette les sons joyeux.
Toi, sur la rive humide
Où s'arrêtent les flots,
Ta voix douce et rapide
Vient consoler nos maux.

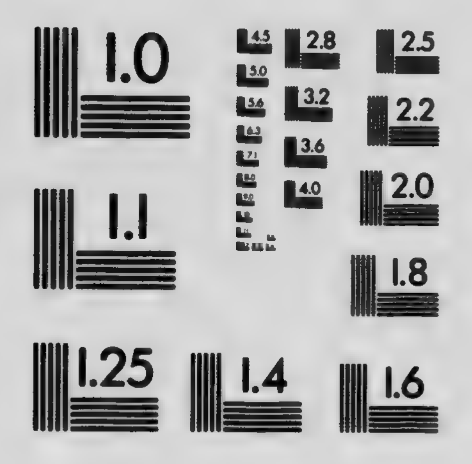
C'est pour toi que l'aurore
Vient dissiper la nuit ;
Pour toi le soleil dore
Chaque fleur, chaque fruit ;
C'est pour toi que la rose,
Ouvrant ses yeux pourprés,
Répand, à peine éclose,
Ses parfums dans les prés.

Car ta voix matinale,
Saluant le soleil
Et la fleur virginale
A son premier réveil,
Répand dans la nature
Tous ses brillants accords,
Et se mêle au murmure
Des vagues sur nos bords.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Quand la nuit de son voile
Assombrit l'horizon,
A la première étoile
Tu redis ta chanson ;
Ainsi, douce alouette,
Ta voix chante toujours,
Et la mort seule arrête
Tes chants et tes amours.

Au matin de nos jours, quand l'avenir en fleurs
Étale devant nous ses riantes couleurs,
Nous trouvons dans notre âme,
Pour saluer la vie, un chant pur et joyeux,
Car le bonheur alors brille devant nos yeux
Comme un rayon de flamme.

Mais, comme l'alouette, à l'approche du soir,
Brisés par la douleur, trompés dans leur espoir,
Nos cœurs pleins de tristesse
Ne trouvent plus, hélas ! leurs accents du matin,
Car ils ont vu se perdre aux ronces du chemin
Les chants et les vertus qui charmaient leur jeunesse.



UN CHEVEU BLANC.

L'ABBÉ SYLVAIN.

Une Française, quelque temps avant la guerre avec la Prusse, s'était alliée à une famille allemande.

Elle habitait Berlin, et la position de son mari lui permettait de brillantes relations.

Pendant la guerre, elle porta le deuil et pria en silence.

Vint le jour où furent payés les cinq milliards, et où l'Alsace et la Lorraine furent, non pas détachées, mais séparées violemment de la France, conservant l'une et l'autre, vivace et immortelle, l'espérance du retour.

Une fête se donnait dans le palais de la femme française, et là, comme partout ailleurs, on parla de la France. Par un sentiment de délicatesse, on ne méprisait pas la France, mais on parla de Paris avec pitié! Paris, il n'y a plus de Paris, et, dans dix ans, Berlin sera la capitale de l'Europe. Elle se sentit émue, cette âme catholique et française, et, se levant: "Rire est facile, mesdames," dit-elle. "Effacer Paris de la carte du monde est facile aussi, mais le remplacer, non pas... Paris est le cœur de la France. Une gageure, voulez-vous? Donnez-moi l'objet le plus vulgaire, le plus insignifiant, le plus nul; je l'enverrai à Paris, et là nos Françaises, plus avec leur cœur qu'avec leurs doigts délicats, en feront quelque chose que jamais femme prussienne ne saurait faire."

La gageure fut acceptée, et, le lendemain, la baronne recevait une enveloppe portant en suscription: "A envoyer à Paris." Elle l'ouvrit et vit... un cheveu, un simple cheveu blanc. Un moment, elle pâlit. Comment tirer de là le chef-d'œuvre promis. Verrait-elle s'ajouter une nouvelle humiliation à toutes celles qu'elle avait subies dans son honneur national? L'espérance l'emporta sur ces sombres pressentiments. Elle avait foi dans le cœur de la France. Résolument, elle envoya à Paris le cheveu allemand. "Il me faut avec cela," écrivit-elle, "quelque chose de beau, quelque chose de grand, quelque chose de français." Peu

de jours après, la baronne recevait un écrin avec ces mots : "Envoi de la France." Il y avait, enfermé dans une double boîte entourée de satin, un riche objet d'orfèvrerie, constellé de diamants. En haut, sur l'émail, l'aigle noir, écusson de la Prusse, l'aigle aux ailes tendues pressait dans ses serres, avec un air d'orgueilleux triomphe, le cheveu prussien, et ce cheveu soutenait un petit médaillon sur lequel était peinte la figure de deux jeunes filles au visage un peu pâle, mais rayonnant d'espoir. Au-dessus, cette fine inscription :

"L'Alsace et la Lorraine, vous ne les tenez que par un cheveu !"

LES DEUX CHEVAUX ET LE CHIEN.

Louis Ratisbonne.

Deux chevaux de labour, après un rude effort,
Revenaient à la ferme. Allongé sur la pierre,
Médor, en les voyant, entr'ouvre sa paupière,
Frémit, lève la queue, aboie et se rendort.
"Est-il heureux !" semblait dire un cheval à l'autre.
"Pendre sa langue au frais et dormir dans la cour,
D'un œil, dit-on, la nuit, mais des deux tout le jour,
C'est le sort de ce chien ; peiner, voilà le nôtre !
— C'est vrai," fit le second, penchant un front soumis :
"On aurait pu rêver meilleure destinée ;
Mais nous portons à deux le poids de la journée ;
Nous souffrons côte à côte et nous sommes amis.
Ton œil humide et doux par moment me regarde,
Et mon flanc déchiré tressaille près du tien :
Le joug en est moins dur. Il dort, il mange bien ;
Mais il n'a pas d'ami, ce pauvre chien de garde,
L'isolement sur lui pèse comme un linceul.
Regarde-le bâiller, tant son bien-être est fade ;
C'est l'ennui qui l'endort. Crois-moi, mon camarade,
Souffrir à deux vaut mieux que d'être heureux tout seul."

L'ÉCOLE.

E. MANUEL.

Dans un village, au bord du chemin, sur un banc,
Grave sous sa pelisse et son haut bonnet blanc,
Une vieille, qui rêve au soleil, est assise ;
Auprès d'elle, une enfant l'examine, indécise,
Et semble ruminer, au fond de son cerveau,
Quelque dessein profond, téméraire et nouveau.
Elle vire alentour, se consulte, s'arrête,
Hésite encore ; enfin, hochant sa jeune tête,
Elle avance, et, d'un air assuré, bravement,
La tirant par la manche et par le vêtement :
"Grand'mère, lève-toi ! — Que me veux-tu, petite ?"
Dit l'aïeule, "et pourquoi me lever ? — Allons, vite !"
Reprit l'enfant, "je veux t'emmener ; il est tard !"
La vieille sur l'enfant fixa son clair regard,
"Où veux-tu me conduire ?... — A l'école !
— A l'école ? — Oui. C'est dit. Tous les jours. — Es-tu folle ?
Que veux-tu que j'y fasse, à mon âge ? On dirait
Que je tombe en enfance, et l'on se moquerait !
Veux-tu qu'à mes dépens chacun s'en vienne rire ?"
Mais l'enfant : "Non, suis-moi. Je veux t'apprendre à lire !
Je sais déjà, grand'mère, et ce n'est pas bien long.
Je le veux. Viens. L'école est tout près. Pourquoi donc
Les vieux n'y vont-ils pas, puisque c'est pour apprendre ?"
La femme regarda l'enfant sans la comprendre.
Celle-ci tiraillait l'aïeule par le bras :
"On épelle d'abord les lettres... tu verras,
Sur de grands tableaux noirs pendus à la muraille ;
Puis... — Mais je ne ferai, mon enfant, rien qui vaille,
La mémoire me manque et je n'ai plus mes yeux.
Tu ne songes donc pas qu'ils se font déjà vieux !
Pour tricoter tes bas, j'ai besoin de lunettes,
Et mes conceptions ne sont plus assez nettes !
Ce qu'on dit aujourd'hui, je l'oublierai demain.
— Je ne t'ai jamais vu de livre dans la main,

Grand'mère ! Sur ton banc, sans rien faire et rien dire,
Tu restes tout le jour, tristement. Il faut lire !
Le livre que je lis, comme à moi, te plaira ;
Et, si tu veux dormir, cela t'endormira !
Tu pourras suivre aussi la messe, le dimanche,
Dans le vieux paroissien que j'ai vu sur la planche,
Et, quand on lira haut, toi, tu liras tout bas.
Enfin, c'est mon idée, et l'on ne rira pas ! "
Et l'enfant, obstinée à sa sainte chimère,
Sans vouloir de raisons, répétait : "Viens, grand'mère ! "
Et, tandis qu'une main l'attirait, l'autre main
Montrait, d'un geste ardent et sacré, le chemin !
O naïve ferveur ! volonté magnanime !
O, des devoirs nouveaux, pressentiment sublime !
Oui, quand l'homme a besoin de ces enseignements,
Les plus humbles d'esprit s'éveillent instruments :
Toute main peut semer la graine salutaire ;
Et parfois l'on entend sortir — touchant mystère ! —
Comme du ver luisant monte à nous la clarté,
Des lèvres des petits la grande vérité.



LES PETITS SACRIFIÉS.

JEAN CHARBONNEAU.

Ils se sont tous blottis dans les froides tranchées,
Ayant pour toit les cieux avec leurs pointes d'or.
Pourtant, ils aiment mieux les folles chevauchées,
Lorsqu'ensemble ils s'en vont bravement à la mort.
Enfouis et terrés, guettant la fauve bête,
Et, bien que se sentant de partout épiés,
Devant tous les dangers rien plus ne les arrête,
Les petits sacrifiés.

Aucun souffle, nul bruit dans le val qui sommeille.
Près d'une meule s'est adroitement tapi
Un guet qui, l'œil ouvert, en l'obscurité veille...
Le brave régiment doucement s'assoupit :
On rêve du pays et de sa délivrance...
C'est qu'ils seront un jour les divins justiciers :
Ils s'appellent les libérateurs de la France,
Les petits sacrifiés.

Ils mourront inconnus, fauchés par la mitraille,
Dans un beau mouvement d'héroïsme des cœurs,
Comme un souffle emportés sur le champ de bataille,
Sans savoir s'ils seront ou vaincus ou vainqueurs,
Ils se ruent au-devant des modernes Tartares :
Comme des grains de sable, ils tombent par milliers.
Qu'importe ! vers le Rhin ils chassent les Barbares,
Les petits sacrifiés.

Ils restent les martyrs de ce siècle de crimes.
Pour l'Idée, ils seront, sans se plaindre jamais,
S'offrant d'avance, les innocentes victimes,
Et les vivants flambeaux d'une immortelle Paix !
Simples petits soldats au modeste génie,
Et dont on fauchera les régiments entiers,
Ils auront enrayé la noire hégémonie,
Les petits sacrifiés.

Eux qui tombent sans plainte au penchant des collines,
Sur le vieux sol gaulois imprégné de leur sang,
Ils répandront, comme en des ondes purpurines,
La sainte Égalité, dont le geste puissant
Fera l'Europe libérée et reconquise !
Alors, seront finis les combats meurtriers...
Ils sont les conquérants d'une Terre Promise,
Les petits sacrifiés.

Ils mourront ignorés des foules oublieuses,
Et nul ne saura même où se trouvent ces morts,
Près d'un bois solitaire où poussent des yeuses,
Ou tout près d'un ruisseau dont l'herbe orne les bords.
Mais, pour avoir été l'âme de la Patrie,
Près de leurs fosses grandiront de verts lauriers,
Dont ils verront la fleur sans cesse refleurie,
Les petits sacrifiés.

Et, parmi les débris, fumantes hécatombes,
Où florissait jadis la riante cité,
Sur le sol recouvert par d'innombrables tombes,
Où reposent ces géants de la Liberté,
On verra s'élever des Parthénons sans nombre,
Où tous les peuples forts, maintenant alliés,
Viendront vous évoquer, vous qui dormez dans l'ombre,
O petits sacrifiés !



POLITICIENNE.

G. DE WAILLY.

La politique, c'est mon fort!... Et c'est naturel, puisque papa est député... depuis un mois. Ça, je m'y attendais : maman lui avait dit : "Je t'ai fait conseiller, je te ferai député... et je te ferai ministre!" Oh! elle est très forte en politique, maman... Encore plus forte que moi... Et j'en sais, allez!

Ainsi, quand papa invite des députés à dîner, il nous prévient : "Un tel est un droitier, un tel est un gaucher..." Je me suis d'abord demandé à quoi il reconnaissait cela... mais j'ai trouvé : les droitiers, eh bien, ce sont ceux qui tiennent leur fourchette de la main droite, les autres sont les gauchers... c'est clair.

Et ce que c'est amusant, d'être dans la politique! On ne parle plus comme tout le monde... oh, non! Ainsi, moi j'adore les choux de Bruxelles; quand je veux en redemander, je tends mon assiette, et je dis à papa : "Je demande la parole!..." Papa dit : "Aux voix!" en regardant maman, et si elle dit : "Adopté!" j'en ai, et je crie : "A l'unanimité!..." ça veut dire qu'on m'emplisse mon assiette jusqu'au bord.

Et encore bien d'autres choses!... Quand j'ai trop mangé, je ne dis plus : "J'ai mal au cœur..." c'est pas parlementaire! Je dis : "J'ai mal au centre gauche." Ça, c'est clair, c'est le centre... qui est à gauche... Pour ce qui est des coliques, par exemple, je ne comprends pas bien... A ce propos, maman m'a dit hier : "C'est le ministère dans l'hémicycle..." Enfin, je comprendrai sans doute plus tard. Mais, il y a des choses tout à fait compréhensibles... oh! quand on est au courant comme moi. Ainsi, quand je fais des boulettes de mie de pain, à table, papa s'écrie : "Je vous rappelle à l'ordre!" Si je fais une tache sur la nappe, maman me dit : "Je t'applique la censure et gare à l'inscription au procès-verbal!..." L'inscription au procès-verbal, c'est une calotte... Et alors je ne bronche plus, je

ne me risque pas à interpeller le gouvernement, car "le président descendrait de son fauteuil" pour aller m'enfermer dans le "petit local..." Cabinet noir et pain sec !... merci... j'aime mieux "lever la séance !"

Oh ! moi, quand je serai grande, je me marierai avec un homme politique... un ministre ! Papa lui donnera mon portefeuille ; moi je m'occuperai de l'intérieur, lui de toutes les affaires qui me sont étrangères... Maintenant, s'il n'est pas tout à fait ministre, s'il n'est que député, comme papa, je n'y ferai pas d'opposition tout de même, parce que le métier a du bon... au point de vue du ménage. Oh ! c'est très économique d'être député ! Ainsi — je ne parle pas pour papa, qui dit qu'il a refusé... moi, je ne serais pas si fière ! — ainsi, il paraît qu'on leur offre très souvent des pots-de-vin... Ce qu'elles doivent être grandes, les caves, là-dedans !... Et puis des... comment qu'on dit, déjà !... des chèques (moi, je croyais que papa disait des cèpes). Des chèques, je ne sais pas ce que c'est, mais ça doit être bien bon, puisqu'il paraît qu'on risque la prison, rien que pour le plaisir d'y goûter... Alors, tout ça, dans le ménage, vous comprenez... Sans compter les cigares... et les bureaux de tabac... et la buvette gratis... et les voyages économiques !...

Enfin, la politique, il n'y a que ça ! Il y a le fils d'un collègue de papa que j'ai vu déjà deux fois à dîner chez nous. Nous nous comprenons très bien : lui, il se destine à être ministre... Par exemple, il est bébête !... mais son père dit que ça ne fait rien... au contraire ! Oh ! les choses sont déjà arrangées : à vingt-cinq ans, il sort d'une urne... quelque part, n'importe où. Je n'ai jamais vu papa sortir d'une urne, mais il paraît que c'est indispensable... Aussitôt on nous marie, et, à mon tour, j'entre dans la chambre. Seulement, il faut tout prévoir : s'il était invalide... non, je veux dire invalidé, et que vous en ayez un comme ça, dans vos connaissances, qui soit d'un bon parti... dites-le moi... je vote pour lui !



GROS-RENÉ.

MOLIÈRE.

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme ;
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connaître,
Et de qui la nature est fort encline au mal :
Et, comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durera cent mille ans ; aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera,
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant. Car, goûtez bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête ;
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver d[illegible] certains embarras ;
La brutale partie alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à huhau ; l'un demande du mou,
L'autre du dur ; enfin, tout va sans savoir où :
Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme est comme une girouette
[illegible]u haut d'une m[illegible]on, qui tourne au premier vent ;
C'est pourquo[illegible] [illegible]usin Aristote souvent
La compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison, car la comparaison
Nou[illegible] fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une compara[illegible]son qu'une similitude.

Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remue-ménage
Horrible, et le vaisseau, malgré le nautonier,
Va tantôt à la cave et tantôt au grenier ;
Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque
Qui veut compétiter par de certains... propos ;
Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots,
De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
Quand... Les femmes enfin ne valent pas le diable.



MANIÈRE DE LIRE LES VERS.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Arrête, sot lecteur, dont la triste manie
Détruit de nos accords la savante harmonie ;
Arrête, par pitié ! Quel funeste travers,
En dépit d'Apollon, te fait lire des vers !
  Ah ! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,
Ou traîne avec lenteur son fosset monotone ;
Si du feu du génie en nos vers allumé
N'étincelle jamais ton œil inanimé ;
Si ta lecture enfin, dolente psalmodie,
Ne dit rien, ne peint rien à mon âme engourdie,
Cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu
Du regard de Méduse a la triste vertu.
L'auditeur, qu'ont glacé tes sons et ta présence,
Croit subir le supplice inventé par Mézence :
C'est un vivant qu'on lie au cadavre d'un mort.
Attentif à ta voix, Phébus même s'endort ;
Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.
  C'est peu d'aimer les vers, il faut les savoir lire.
Il faut avoir appris cet art mélodieux
De parler dignement le langage des dieux
Cet art qui, par les tons des phrases cadencées,
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées ;
Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur
Assujettit l'oreille et subjugue le cœur.
"D'où vient," me diras-tu, "cette brusque apostrophe ?
Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe.
Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,
Et le teint de Vénus peut se passer de fard ;
L'harmonieux débit que ta Muse me vante
Ne séduisit jamais une oreille savante.
De cette illusion qu'un autre soit épris,
Mais la vérité nue a pour moi plus de prix."
  Eh quoi ! d'une lecture insipide et glacée
Tu prétends attrister mon oreille lassée !

Quoi ! traître, à tes côtés tu prétends m'enchaîner !
A loisir, en détail tu veux m'assassiner ;
Dans les longs bâillements et les vapeurs mortelles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles ;
Et toujours méthodique, et toujours concerté,
Des élans d'un auteur abaisser la fierté ;
Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vole !
Ah ! garde pour toi seul ton scrupule frivole :
Sois captif dans le cercle obscur et limité
Qui fut tracé des mains de l'uniformité ;
Aux lois de ton compas asservis Melpomène,
Et la douleur de Phèdre, et l'amour de Chimène ;
Ravale à ton niveau le sort audacieux
De l'oiseau du tonnerre égaré dans les cieux ;
Meurs d'ennui, j'y consens ; sois barbare à ton aise ;
Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse ;
N'exige pas du moins, insensible lecteur,
Que jamais je me plie à ton goût destructeur.
Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,
Sans la défigurer, embellit la nature ;
Et les traits que la Muse éternise en ses chants,
Récités avec art, en seront plus touchants :
Ils laisseront dans l'âme une trace durable,
Du génie éloquent empreinte inaltérable,
Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers,
Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.
Jadis on les chantait : les annales antiques
De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.
Te faut-il rappeler ces prodiges connus ?
Ces rochers attentifs à la voix de Linus ?
Et Sparte qui s'éveille aux accents de Tyrtée ?
Et Terpandre apaisant la foudre révoltée ?
Les poètes divins, maîtres des nations,
Savaient noter alors l'accent des passions.
L'âme était adoucie et l'oreille charmée,
Et même des tyrans la rage désarmée.
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois.
L'art de les déclamer fut le talent des rois.
Les dieux mêmes, les dieux, par la voix des oracles,
De cet art enchanteur consacraient les miracles.

TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie Ludovic Auger, Montréal.



